7

LE DERNIER COLONEL.

ŒUVRES DE JULES DE SAINT-FÉLIX.

Sous presse :

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LE DERNIER
COLONEL

PAR

JULES DE SAINT-FÉLIX.

2

PARIS
J.-J. LEDOYEN ET PAUL GIRET,
Libraires-Commissionnaires,
7, QUAI DES AUGUSTINS.

INTRODUCTION.

Lorsque le colonel Florimond mit à la voile pour les États-Unis d'Amérique, il ne voulut pas quitter l'Europe sans adresser un dernier adieu à cet ami que le hasard lui avait donné, disait-il, mais qui n'en était pas moins devenu un ami très-franc et très-dévoué.

Vers la fin du mois d'avril de l'année 1838, étant à la veille de partir de Paris pour me rendre dans le midi de la France, je reçus du cher colonel une lettre d'adieu. Elle avait été écrite à bord de son yacht, le surlendemain de son départ de Castellamare et au moment où le navire voyait dans les eaux du golfe de Lyon, à huit ou dix lieues des côtes de France.

Cette lettre qu'il ne m'est pas permis de reproduire ici textuellement, était l'expression d'un vif regret donné à la patrie et un adieu charmant et

douloureux adressé à l'amitié. Entre autres recommandations que le bon colonel voulait bien m'adresser, il y en avait une surtout au sujet de laquelle il insistait avec chaleur. « Ami, me disait-il,
« je vous demande comme une grâce d'aller un
« jour visiter le beau littoral de l'Italie, depuis le
« golfe de Nice jusqu'à la pointe extrême du
« royaume de Naple. Vous connaissez déjà ces
« rives heureuses, je le sais, mais peut-être, les
« avez-vous parcourues avec des compagnons de
« voyage moins sérieusement préoccupés des
« ineffables harmonies de la nature que des futilités
« du monde de Paris. Visitez l'Italie encore, et
« cette fois, seulement en compagnie de vos idées,
« de vos sentiments, de vos *ferreurs* d'artiste et
» de poète. Voyagez souvent à pied ; arrêtez-vous
« partout où la fantaisie, cette belle muse des
« rêveurs, vous conseillera de déposer votre sac et
« votre bâton. Prenez peu de notes ; mais contem-
» templez long-temps ; vous étudierez beaucoup
« ainsi et avec fruit. »

L'excellent colonel me recommandait ensuite de lui écrire et me priait, en finissant sa lettre, de lui donner sur *Castellamare* les nouvelles et tous les

détails que je pouvais recueillir. Sur ce chapitre là je garderai le silence vis-à-vis du lecteur; c'est un point délicat et qui appartient à une correspondance intime.

Or quelques mois après, n'ayant rien en France qui me retînt sérieusement, j'entrepris mon pélerinage d'artiste; très résolu, selon les conseils de la lettre, à suivre autant que possible le littoral de la Péninsule et à m'arrêter indéfiniment au gré de cette charmante *Fantaisie* dont j'étais tout au moins aussi épris que le colonel.

Parmi les diverses *impressions* de voyage qu'il m'arriva de lui adresser, je choisis aujourd'hui le *Roman d'un pêcheur*, pour être mis à la suite de ce que j'ai raconté de la vie de mon excellent ami. Ces deux histoires romanesques ayant entre elles des analogies, des affinités, enfin pour parler comme les bonnes gens, des points de ressemblance, je crois que le lecteur saura quelque gré à mon éditeur d'avoir réuni dans une seule publication les aventures de deux jeunes hommes passionnés, enthousiastes et de nature excellente l'un et l'autre.

Par aventure aussi, les ayant moi-même ren-

contrés tous les deux, les ayant connus et appéciés, ayant acquis leur amitié cordiale, mes récits paraîtront empreints, je l'espère, d'un cachet de sincérité qui est un vrai mérite à défaut de tant d'autres.

LE

ROMAN D'UN PÊCHEUR.

I

En parcourant le chemin de la corniche, de Nice à Gênes, après avoir traversé San-Rémo, Oneille, Albanga, on passe près de Noli, qui est une colonie de pêcheurs campée au bord de la mer, et qui a bien l'air de ne relever que de Dieu et de son bon plaisir. On respire, dans ce coin du monde, certains parfums de liberté qui surprennent étrangement au milieu d'une monarchie absolue. Quoi-

qu'il en soit, Noli est une petite contrée fort heureuse, tant soit peu spartiate et fort dédaigneuse du reste du monde. On m'avait beaucoup parlé de ces pêcheurs audacieux qui ne reconnaissaient d'autre souveraineté que celle de la mer. Je fus très-curieux de les voir de près, et ce fut avec une joie véritable que je parvins à me faire admettre à une partie de pêche.

Nous partîmes dans la nuit par un vent frais qui soufflait de terre. Nos embarcations, espèce de chaloupes, au nombre de sept, avaient chacune deux rames et une voile triangulaire. Je montais la barque d'un jeune homme de vingt-cinq ans, grand et svelte comme un Indien, robuste, basané, d'une adresse incroyable, et de plus fort amoureux. Devinez de qui? Pour l'apprendre, il suffisait de jeter les yeux sur le pilote assis au gouvernail. Ce *patron*, tenant hardiment la barre, était bien la plus belle patronne du monde, et l'on comprenait sans peine,

en la voyant, que le jeune pêcheur se fut voué à elle, corps et biens.

Cette jeune femme, qui ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans, était une de ces beautés méridionales, si souvent décrites et si rarement bien décrites, soit dit en passant et sans vouloir me donner ici pour un peintre plus habile que tant d'autres. Elle était brune, bien entendu. Ses magnifiques cheveux noirs, enroulés à la Grecque, formaient un énorme chignon, tombant assez bas et retenu par un cordon de velours qui entourait sa tête. Il y avait dans son regard quelque chose de rêveur et de fier, et sur sa bouche une expression indéfinissable, une sorte de sourire dédaigneux et tranquille. Son profil toscan était régulier : nez droit, lèvresbombées, menton arrondi, sourcils arqués et d'une ligne très-pure. Quant à sa physionomie, rien de plus difficile à exprimer; elle rappelait à la fois le type barbare et le type romain.

Son nom était Jigia, le pêcheur, son mari (ils

étaient époux très légitimes), se nommait Antonio-Marco, et par abréviation Antomarc; quelquefois même, Jigia l'appelait Anton. Souvent aussi il lui rendait la pareille, en la nommant amicalement Jigina, quelquefois même Jia, ou Jiginetta, ou Jina, le tout selon l'occasion ou l'humeur du moment.

Jigia, assise à la barre, n'avait pas l'air de se douter le moins du monde de sa beauté. Comme la nuit était fraîche, elle s'enveloppait d'une cape de marinier, dont le capuchon lui couvrait la tête, et dont les manches retombaient d'ici et de là sur ses épaules. Du reste, elle avait une taille fine et serrée dans un corset de drap brun, et elle portait un jupon fort court en étoffe rouge. Elle avait les jambes nues, bien entendu, et les pieds aussi. Remarquons bien que ce n'était pas de ces petits pieds andalous, dont la miniature a fait chanter et soupirer tant de poètes (incroyable enthousiasme pour une sorte de difformité), mais bien de ces beaux

pieds à l'antique, nerveux et pleins, se posant solidement sur le sol, légèrement bombés et attachés gracieusement à une jambe un peu pleine, et qui filait d'une ligne pure et droite jusqu'au genou. Le jupon rouge descendant jusqu'à cette limite, la description doit s'arrêter aussi.

Quant au costume d'Anton, le voici : une chemise de toile rousse et un caleçon enroulé à moitié de la cuisse. J'oubliais cependant un bonnet de laine rouge et un scapulaire.

L'équipage ainsi composé de ces deux jeunes gens qui s'aimaient, et de moi, qui n'avais d'autre amour que la rêverie, nous fillions au large. Les embarcations qui nous entouraient avaient un personnel dont je me préoccupais fort peu. A mes yeux, Jigia était bien la reine de la flotille.

Or, arrivés à deux lieues en mer environ, on commença à se mettre en ligne, à replier la voile et à jeter les filets. Antonio y mettait une incroyable ardeur, une dextérité de sauvage. Les filets,

réunis par le babord et le tribord de chaque embarcation, à deux cents pieds l'une de l'autre, formaient sur la mer une ligne courbe immense. Nous étions au centre du vaste hémicycle. Les embarcations commencèrent à s'avancer lentement à la rame, et avec un ensemble merveilleux. Les filets, déployés et gonflé par l'onde, nous suivaient majestueusement. Au bout d'une demi-heure, ils furent retirés et ramenés à bord, doucement, avec des précautions inouïes ; le plus grand silence était observé. La pêche du premier coup de filet, fut bonne: Jigia avait porté bonheur à tous. On ramena d'énormes merlans, des crabes, des langoustes, des turbots, de petits thons, et je ne sais combien de poissons étranges, difformes et sans valeur, qu'on rejeta à la mer, tels que des *meules* (sorte de grand disque vivant, dont la bouche est une fente, et dont l'œil est un trou au milieu de la circonférence), des poulpes (affreuses bêtes aux mille jambes et qui s'attachent aux nageurs jusqu'à les

noyer), des scies de mer, des têtards hideux, des polypes et autres petits monstres que la providence a la bonté de nourrir, on ne sait trop pourquoi. Le triage des *bons* et des *mauvais* ne fut pas long; avec cette différence, cependant, que les mauvais furent rendus à l'existence, et que les bons furent réservés pour être dévorés. O justice humaine, voilà bien de tes coups!

Jigia était fort heureuse du succès obtenu. Elle souriait et montrait des dents blanches et bien rangées; ses yeux s'animaient étrangement, et par intervalle s'adressant à Antonio :

— Anton, disait-elle, *e viva !*

— *E viva, Jigina*! reprenait Anton en jetant aux beaux pieds de sa compagne d'énormes poissons qui sautaient et se tordaient comme s'ils sentaient déjà l'huile bouillante de la poële.

L'aube resplendissait sur la mer, et la brise devenait tellement fraiche, que je vis Jigia chercher à s'envelopper les jambes dans une couverture de

laine placée sous son banc. Sa sollicitude me parut éveillée aussi pour quelque chose déposé sous ce même banc, et que je n'avais pas remarqué d'abord. C'était une sorte de corbeille allongée. Jigia la recouvrait soigneusement avec la moitié du tapis de laine qui lui servait à elle-même.

La pêche terminée, les diverses embarcations se partagèrent entre elles le poisson, ce qui fut fait très-loyalement et sans la moindre contestation. Les filets étaient repliés ; chacun pensa au repas du matin. Comme la mer était très-calme, il fut possible de déjeuner fort à l'aise. Jigia avait prévu que, Anton et moi, nous aurions grand appétit ; elle alla chercher dans la cabine un large panier admirablement pourvu de jambon, de thon salé et d'œufs durcis ; elle choisit deux *fiasques* du meilleur vin de la côte de San Remo, et avec une adresse ravissante, elle établit le couvert sur une planche appuyée des deux bouts sur deux barriques redressées. Le repas fut excellent et fort gai. Jigia elle-même

mangeait avec une franchise dont nue femme de sa beauté, à Paris, n'aurait jamais été capable. Le déjeuner fut complété par deux ou trois verres de *Rosoglio* qui me parut merveilleux, même avant que Jigia m'eut avoué qu'elle l'avait fabriqué elle-même. Anton avait du tabac du Levant et des pipes magnifiques. Ma surprise fut extrême en examinant celle qu'il m'offrit. Cette pipe, dont le tuyau était d'un bois de cerisier de Crimée, avait un bout d'ambre laiteux, le plus rare du monde, et une poignée de velours brodé d'or.

— Or ça, mon cher Anton, lui dis-je, est-ce que vous avez fait la guerre en Orient ? Voilà une pipe de pacha.

Il se prit à sourire, et, sans me répondre un mot, il me jeta sa blague à tabac pour bourrer ma pipe. L'opération terminée et la pipe allumée, nous nous étendîmes voluptueusement sur les bancs de la barque, et sans nous dire un mot, nous nous mîmes à lancer aux nuages des fusées de fumée aromatique les plus longues possible.

Pendant ce temps là, Jigia s'était rapprochée de l'arrière de l'embarcation ; elle avait retiré avec précaution le panier d'osier placé sous le banc, et je la vis tout-à-coup assise en face de nous, belle et majestueuse, comme la Madone à la chaise ; avec un enfant au sein.

Dans ma surprise mêlée d'admiration ma pipe s'éteignit. Antonio alluma gravement un morceau d'amadou et me le présenta.

— Qu'avez-vous donc? me dit-il. Etes-vous malade ? le mal de mer ?....

— Il s'agit bien de cela, Anton lui répondis-je. J'ai... que votre femme est à mes yeux une charmante créature.

— Oh ! reprit il en fumant en deviendriez vous amoureux ?

— Si elle n'était votre femme se serait déjà fait.

— Jigina, ma chère, reprit le pêcheur, remercie Monsieur.

Jigia fit une petite moue très-expressive de gra-

titude mêlée d'ironie; elle me salua par un léger mouvement de tête, et, reportant les yeux sur son nourisson, elle se mit à l'embrasser à plusieurs reprises. Cela voulait dire :

— Je me moque de vos admirations, je préfère mon enfant et Anton à tous les hommages de l'univers.

Cependant je fis une remarque qui me causa quelque surprise. Antonio, au moment de notre départ de Noli et pendant le travail de la pêche, ne m'avait adressé la parole que dans cet idiome bâtard qui dérive du piémontais et du toscan de la côte de Gênes. Depuis que nous fumions ensemble, il ne s'exprimait qu'en langue toscane, et la plus pure du monde : c'était ce beau dialecte florentin, si suave, si pittoresque et si harmonieux.

— Est-ce une coquetterie ? me dis-je à moi-même; ou bien ce jeune homme aurait-il été autre chose qu'un pêcheur avant d'épouser cette adorable Jigia ?

J'en étais là de mes conjectures, lorsque tout-à-coup Antonio me dit en très-bon français :

—Monsieur voulez-vous fumer une autre pipe? voila du tabac de Caboul ; il est venu par caravane.

Et il me jeta une blague de velours bleu épinglé de grains d'or.

— Voyons lui dis-je, à mon tour, en bourrant ma pipe, soyons francs ; point de diplomatie en pleine mer s'il vous plait. Etes-vous un pêcheur de Noli, un corsaire, ou un prince déguisé ?

Antonio se mit à rire aux éclats. Jigia arrangeait gracieusement la gorgerette de son enfant et riait sous cape. Je renouvelai ma question.

— Me ferez-vous l'honneur de me répondre? êtes-vous un Cheik de l'Afghanistan, vous qui m'offrez du tabac de Caboul ? ou bien êtes-vous un pirate ? Seriez-vous un Hindou-Anglais de Calcutta, ou un Anglais pur sang, ayant un comptoir à Bombay ou à Seringapatam ? que diable expliquez-vous. Je vais bientôt vous croire un prince tatar, ou un

jeune étourdi de bonne race et venu de France sous ce déguisement, pour cacher vos amours, dans ce coin du monde ; car enfin qui m'assure que notre belle Jigia n'est pas une dame de Paris, par exemple ?

— Bon ! très-bien ! dit Anton, après avoir lancé en l'air une longue colonnette de fumée allez toujours.

Puis s'adressant à sa femme :

— Jina, Jinetta, es-tu une comtesse de France ?

Elle ne prenait même pas garde à nous, et, remettant son enfant endormi dans le petit berceau d'osier, elle s'occupa à enlever les objets qui couvraient la table et à les ranger dans des corbeilles. Puis s'approchant d'Antonio, couché et fumant sur son banc, elle lui demanda quelque chose à voix basse. Celui-ci lui indiqua une longue boîte placée près du mât. Jigia l'ouvrit, y prit une pipe fort jolie, et, l'ayant allumée, elle alla se placer à son

poste, près de la barre du gouvernail, fumant comme nous et me regardant sérieusement.

— Ceci, *carina*, dit Anton, ne prouverait pas que tu n'es pas une dame de haute volée ; il est des princesses souveraines qui fument des cigarres. Mais puisque notre hôte prend à nous un intérêt véritable, il faut pourtant que nous soyons sincères avec lui. Eh bien ! mon cher compagnon, me dit-il, Jigina que voici est de Noli comme moi ; fille de pêcheur comme je suis fils de pêcheur. Votre Orient est fort beau, mais vous pouvez souffler dessus comme sur une bulle de savon, nous n'avons rien de commun avec lui.

Il avait parlé en Piémontais à Jigia, il venait de m'adresser la parole en français; il se mit à fredonner une chanson napolitaine.

— Savez vous l'espagnol ? lui dis-je, quand il eut achevé son couplet.

—Non, reprit-il, mais je parle un peu l'Anglais.

— Et le Russe, le parlez-vous ?

— Je le comprends. Nous avons quelques familles Russes qui passent l'hiver dans les états de Sardaigne.

— Je ne doute pas, repris-je, que vous ne sachiez l'Allemand.

— J'avais un de mes amis qui voulut m'initier aux mystère de cette langue poétique et philosophique ; je ne fis aucun progrès.

— Sérieusement, Antonio, repris-je, ne seriez vous pas le diable ?

—Non, reprit-il très-gravement ; car si je l'étais, je vous jure que je ferais un beau feu flambant de beaucoup de drôles et de drôlesses qui se promènent dans le monde à l'heure qu'il est.

Du reste, reprit-il, je vois bien que depuis une demi-heure vous cherchez à connaitre mon histoire. Pourquoi ne me l'avez-vous pas demandée tout d'abord et sans tant de détours ? je vous l'aurais

racontée déjà et sans rien déguiser. On dit franc comme un marin ; on devrait dire franc comme un marinier. Bien que je n'aie fait la guerre qu'à des poissons et à des garde-côtes, je me crois plus de sincérité et plus de loyauté que n'en peut avoir le commodore le plus huppé.

Jigia qui l'écoutait, fit un petit mouvement d'épaules qui pouvait bien se traduire ainsi : « Tu ferais mieux de garder pour toi ce que tu vas raconter ». Puis elle se retourna du côté de la mer, nous montrant ses coudes et parfois son profil toscan. Elle continua à fumer très-franchement.

— Jia, dit Anton, ne boude pas. Je passerai ce qui est ridicule.

— Au contraire, reprit Jigia sans se retourner, dis le ridicule et passe le sérieux.

— Jiginetta, c'est toi qui raconteras le sérieux.

— Oui, pour me rendre ridicule, dit-elle.

Ce petit débat se serait prolongé sans un incident. L'enfant se mit à pleurer, et Jigia nous ou-

blia complètement pour le bercer et chercher à l'endormir. Anton, toujours à demi étendu sur son banc et sa longue pipe allumée, parla de la sorte, en français et avec un accent très-pur.

» Je suis né à Noli, et mes parens, Monsieur, étaient des pêcheurs, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. A l'âge de douze ans je perdis ma mère ; excellente femme, alliée à une famille de Gênes très-connue dans le commerce des épiceries. Mon père m'éleva durement ; il voulait faire de moi le pêcheur le plus hardi de la côte ; je crois qu'il y a réussi. A seize ans j'étais le plus intrépide plongeur de la contrée. J'étais en même temps fort étourdi et fort beau, passez-moi cet aveu, qui n'est enflé d'aucune vanité ; les jeunes femmes se mettaient pour moi en frais de coquetterie, et les jeunes filles soupiraient sérieusement pour mes beaux yeux. Je vous prie encore de me pardonner ces naïvetés. »

Anton, après ces mots, rechargea sa pipe, et re-

garda Jigia comme pour lui demander la permission de continuer son récit.

A dix-neuf ans, reprit-il, je devins orphelin. Mon père mourut au retour d'une pêche où il avait lutté pendant six heures contre une bourrasque furieuse. Devenu maître de la maison, du champ paternel, des filets et de deux belles embarcations, je ne songeais qu'à continuer à exercer noblement la profession de mon père, lorsqu'un notaire de Gênes arriva à Noli : il m'apportait la nouvelle, heureuse ou malheureuse, d'un fort bel héritage que la providence venait de m'envoyer. Un négociant de Gênes, parent de ma mère, venait de mourir sans enfans ; il me laissait par testament 50,000 sequins, environ 200,000 francs. C'était beaucoup pour moi, Monsieur ; disait-on ; mais vous verrez au contraire que c'était fort-peu.

A la nouvelle de ma fortune, toutes les mères des environs m'offrirent leur fille en mariage. Je fis le fier ; et, me rengorgeant comme un parvenu,

je déclarai tout net que je faisais fi de l'hymen et que je voulais courir le monde. Bien des jeunes filles, belles et tendres, versèrent des pleurs ; bien des mères, outrées de dépit me maudirent de toute la sincérité de leur cœur.

Comme la nouvelle de mon départ s'était répandue, beaucoup de pêcheurs de mes amis voulurent acheter mon petit patrimoine de Noli. Je refusai. Je tenais à ma maison sur le golfe, à mon jardin, à mes filets et à mes deux *frégates* ; seulement, je déclarai que j'en remettrais la jouissance, en mon absence, au plus digne, en souvenir d'Alexandre de Macédoine, dont j'avais lu la vie dans un livre que M. le curé m'avait prêté depuis la nouvelle fortune qui m'était survenue. Le plus digne fut bientôt choisi par moi.

Or, la veille de mon départ pour Gênes, comme j'étais assis sur un rocher au bord de la mer à laquelle j'adressais un adieu bien tendre et les larmes aux yeux, je vis venir à moi une jeune fille de qua-

torze ans, la plus svelte et la plus gracieuse du monde ; quand elle fut à six pas de mon rocher, elle s'arrêta, et me regardant avec une assurance qui ne manquait pas d'une certaine dignité :

— Anton, me dit-elle, vous allez partir ?

— Mais telle est mon intention, lui répondis-je. Avez-vous quelques commissions à me donner ?

— Oui, reprit-elle, j'ai une grâce à vous demander.

— Une grâce ! lui dis-je. En vérité, ma belle enfant, vous me surprenez. Pardonnez-moi de ne pas savoir votre nom ; je crois même que je vous vois pour la première fois.

— Ah ! reprit-elle avec un soupir, je m'en doutais ; vous n'avez jamais fait attention à moi, trop jeune et moins belle que tant d'autres.

— Moins belle ! mon enfant, repris-je avec vivacité. Vous vous trompez, pardieu ! tenez, asseyez vous là à côté de moi, et causons.

— Non, dit-elle, je ne le dois pas. Voici ce que

j'ai à vous demander. Promettez moi de porter toujours sur votre poitrine le scapulaire que voici ; il fut béni par notre saint Père le Pape pendant sa détention à Savone, du temps des Français. Ma mère me l'a donné et je vous le donne ; il vous préservera dans le danger. Vous allez si loin.....

— Ma charmante enfant ! lui dis-je en me levant et en allant à elle, je reçois de grand cœur votre scapulaire ; je suis sûr qu'il me portera bonheur. En échange acceptez, je vous prie, cette petite croix d'argent que je tiens aussi de ma mère : elle me la suspendit au cou une heure avant sa mort, la digne femme ; j'y tiens beaucoup, et vous en aurez grand soin. Quand je reviendrai, vous me la rendrez. Je vous rapporterai aussi le scapulaire. Ces deux reliques échangées ainsi entre nous, sans nous connaître encore, nous porteront bonheur.

L'échange fut fait à l'instant même ; puis, très-émerveillé de la beauté naissante de mon inconnue, je voulus l'embrasser. Elle se recula avec une viva-

cité qui me surprit, et elle me dit très-sérieusement.

— Anton je ne vous ai pas donné le droit d'être familier à ce point avec moi.

Cette dignité chez un enfant me rendit confus.

— Pardon, lui dis-je, j'oubliais que vous n'êtes pas ma sœur.

— Ah ! reprit-elle avec un sourire qu'elle voulait rendre dédaigneux, les femmes de Noli vous ont gâté.

— Et comment savez vous cela, mon enfant ? lui dis-je

— Oh ! reprit-elle, on a des yeux ; j'ai pu juger vingt fois des agaceries que vous faisaient les jeunes filles, les grandes filles du pays, ce qui toujours m'a paru indigne.

— Vous êtes fière, à ce qu'il parait. Maintenant voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer la cause du grand intérêt que vous me portez ?

— Pourquoi cela répondit-elle ; et à quoi bon ?

— Quand ce ne serait que pour satisfaire ma curiosité.

— Votre curiosité? c'est donc par amusement que vous voulez savoir ma pensée ?

— Non, non, certainement, chère enfant, lui dis-je, mais il est bien naturelle de demander l'explication de votre démarche toute gracieuse.

— Tenez, reprit-elle, laissons tous ces beaux discours; gardez mon scapulaire, je garderai la croix d'agent.

— Au moins me direz-vous votre nom ?

Ici Anton se retourna de nouveau vers Jigia, qui regardait la mer et fumait doucement sa jolie pipe de bois de caroubier.

— Mon cher compagnon, lui dis-je, ce nom m'est parfaitement connu.

— Dans ce cas là, je poursuis, reprit-il.

» Le moment était venu de nous séparer; le soleil se couchaient dans sa pourpre à l'horizon marin. Je voulus remercier la belle enfant et lui faire

mes adieux en lui prenant la main; elle la retira des miennes très-délicatement.

— Comment! lui dis-je, pas même vous baiser le bout des doigts? Mais la madone d'Albenga elle-même ne refuse pas une faveur si innocente.

— La madone fait ce qu'elle veut et elle fait toujours bien, ajouta cette charmante fille.

— Eh bien! repris-je, je veux aussi imiter la madone et faire aussi un peu ce que je veux.

En disant cela, je saisis sa main et je la baisai très-tendrement. »

— Il ne faut pas te vanter de cela, Anton, dit la belle Jigia sans cesser de nous montrer ses brunes épaules et sans cesser de regarder les eaux marines; cette petite violence n'était pas très-loyale.

— D'accord, Jigina, d'accord, reprit Antonio. Puis s'adressant à moi:

« La belle enfant, fort irritée un moment, finit par jeter sur moi un regard amical, mieux que cela, un regard si tendre, si pur, si chaste si at-

trayant, que j'en eus l'âme toute bouleversée; cependant elle s'échappa et se mit à marcher rapidement vers Noli. Je la perdis de vue dans un fourré d'oliviers.

» Je restai près d'une demi-heure encore à rêver sur mon rocher. La charmante apparition m'avait vivement ému. Je baisai cinq ou six fois le scapulaire et je me le passai au cou, bien resolu à ne le quitter jamais. Je revins à ma maison au bord de l'eau, le cœur joyeux et agité. Cependant je ne pus me défendre d'un mouvement de tristesse en rentrant dans mon logis: je le trouvai d'une solitude accablante pour la première fois.

» Le lendemain de ce jour, comme je faisais mon sac pour partir dans la journée, je vis entrer chez moi M. le curé de la paroisse. C'était un homme de quarante ans, environ, grand théologien et prédicateur intrépide.

— Allons, dis-je en moi même, voici le serment des adieux.

— Bon ! après ?

— Après ? Ah ! pardieu, que fait-on en courant le monde? on vit.

— Oui, mon ami, et l'on se damne.

— Qui dit cela ?

— Qui? moi ; c'est à dire l'esprit de sagesse qui parle par ma bouche.

— Diable ! je ne doute ni de votre sagesse, ni de votre science en latin ; mais je sais bien aussi que je ne ferai pas de sottises en voyageant un peu. J'ai parbleu bien assez long-temps harponné des thons et pêché des merlans dans le golfe de Noli ; quand j'irais goûter le poisson de rivière, il n'y aurait pas grand mal à cela.

— Jeune homme, reprit le curé en enfonçant majestueusement son chapeau à cornes, vous allez goûter des délices de l'enfer, *délicias inferni ;* vous allez adorer le veau d'or, *aureum vitalum* ; vous allez danser sur l'abîme où vous tomberez *in*

M. le curé commença par me demander si ma résolution de quitter la paroisse était irrévocable. Je lui montrai mon sac de voyage.

— Oui, dit-il, je vois que vous êtes-très déterminé; et où allons-nous, mon ami?

— A Génes, monsieur le curé. N'est pas là que se trouvent mes bienheureux cinquante mille sequins?

— Cinquante mille sequins! reprit-il en se frottant le menton. C'est bien beau! avec cela que de bien vous pourriez faire!

— Mais, monsieur le curé, je suis très-résolu à ne pas me faire de mal.

— Ah! dit le curé en soupirant, je ne vois que trop les dispositions de votre cœur.... Savez-vous ce que vous allez faire, mon jeune ami?

— Oui je vais toucher mes cinquante mille sequins.

— Et puis?

— Et puis je vais voir du pays.

eternum. Encore une fois mon ami, qu'allez-vous faire à Gênes ?

— Je vous l'ai dit, repris-je un peu impatienté, toucher mes cinquante mille sequins.

— Vous êtes d'un rare entêtement et d'un déplorable endurcissement !

— Oh ! pour cela vous avez raison ; je suis entêté d'une idée : mes cinquante mille......

— Eh ! bonté divine, allez vous promener avec vos sequins, dit vivement le bouillant curé.

— Oui, Monsieur répondis-je c'est bien ce que je me propose de faire ; me promener beaucoup et bien loin, je vous jure.

— Et moi, répliqua t-il, je vous *jure* (pour me servir de votre expression téméraire), je vous assure, jeune homme, qu'une fois entré à Babylone, vous n'en sortirez plus.

— Je vous dis, Monsieur le curé, que je vais à Gênes et non à Babylone ; je vais toucher mes cinquante......

— Mille sequins ! s'écria le curé furieux.

» Et il disparut. Je ne pus me défendre de rire de cette singulière visite, et je continuai à completer mon sac de voyage.

» Le soir arriva, magnifique et suave comme toutes les soirées d'automne sur les rives enchantées de la Méditerranée. Un trois mâts à l'ancre dans la baie de Noli attendait le lever de la brise pour faire voile vers les eaux de Gênes. Je me rendis à bord dans une de mes embarcations ; un de mes amis m'accompagnait. Nous nous séparâmes en nous embrassant avec effusion de cœur. Je lui recommandai mes filets et mes barques, mon jardin et ma maison du bord de l'eau, et je suivis long-temps des yeux le sillage du canot qui le ramenait à Noli.

» Vers les dix heures du soir, la brise souffla de terre. On retira les ancres ; on déploya les petites voiles, et le navire commença à se balancer gracieusement. Bientôt il pointa le cap vers la haute

mer et il prit le large. Je l'avoue, ce fut avec un violent battement de cœur que je vis décroître peu à peu les lumières de ma ville natale. Les fanaux disparaissaient un à un sur la ligne horizontale, comme autant d'étoiles qui tomberaient dans la mer. Le phare scintillait encore dans le lointain; tout à coup il s'abima sous les eaux. Alors je soupirai profondément, et, la main appuyée sur le bastingage, j'inclinai la tête, et une larme roula de mes paupières.

— Oui, Jigia, reprit Anton après une courte interruption, oui, je le jure, dans ce moment solennel, le souvenir de la charmante apparition de la veille me revint en mémoire, et je baisai le scapulaire qui m'avait été donné.

» O mon cher hôte, reprit-il en s'adressant à moi, la folle jeunesse secoue bien vite les émotions attendrissantes. A dix-neuf ans, courant le monde avec la perspective d'une fortune superbe, comment

n'aurais-je pas ressenti les énivrement de la vie nouvelle qui s'ouvrait devant moi !

» Dès le matin, nous entrâmes dans les eaux du golfe de Gênes. Impossible de vous décrire l'impression que fit sur moi, ce jour là, le spectacle du lever du soleil éclairant magnifiquement la belle et grande ville qui semblait sortir des eaux couronnée de fleurs.

» Une fois en rade et les formalités de la *santé* remplies, nous entrâmes bientôt dans ce port populeux ou deux cents navires dressaient leurs mâts surmontés de flammes aux couleurs étincelantes. Je sautai du navire sur les grands dégrès du débarcadère, comme un joyeux conquérant, et mon sac sur le dos, mon bâtons noueux à la main, je me dirigeai vers une hotellerie que je connaissais déjà, étant allé à Gênes une fois avec mon père.

» Mon premier soin fut de me faire servir un copieux déjeuner et le meilleur vin de la côte.

J'étais avide de toutes les jouissances luxueuses que j'avais rêvées jusqu'à ce jour. Puis je songeai à me faire conduire chez l'honnête notaire, dépositaire du testament de feu mon très-honoré oncle et bienfaiteur. J'arrivai dans la rue Sans-Carlo, où logeait le notaire, et j'entrai chez lui, le cœur en fête et la tête un peu montée par les parfums bachiques de mon déjeuner. Midi sonnait aux horloges des paroisses ; le carillon immense de l'angélus vint égayer la ville, le canon de la Darsine annonça à tous le port et à toute la rade l'heure solennelle du milieu du jour.

» Dès que j'eus fait parvenir mon nom au notaire par son domestique, le brave homme vint au devant de moi sur l'escalier, et il commença par me serrer tendrement dans ses bras.

— Ah! vous voilà, mon ami, me dit-il. C'est à merveille. Mais comment, reprit-il tout à coup, vous n'êtes pas en deuil !

» J'avoue à ma honte que l'idée de prendre le

deuil à l'occasion de la mort de mon cher oncle ne m'étais pas encore venue. Je balbutiai quelques mots. M. le notaire m'amena dans son cabinet.

— Oui, reprit-il, oui, il faut que vous preniez le deuil sur le champ.

« Il sonna un domestique à qui il dit quelques mots à voix basse. Puis nous nous assîmes tous les deux auprès d'une grande table chargée de papiers.

— Mon ami, me dit le notaire avec un attendrissement qui l'obligea à recourir à son mouchoir, mon ami, rendons grâces à la divine providence qui vous à jugé digne de tout le bien qui vous arrive. Du reste, ajouta-t-il d'une voix moins émue, vous héritez sans frais. L'excellent homme, votre bienfaiteur, avait tout prévu. Frais de succession, frais *d'insinuation*, (d'enregistrement), frais de dépot, frais de mise en possession, tout absolument, tout a été réglé d'avance par le testateur et payé sur la totalité de la succession.

Vous héritez donc de cinquante mille sequins intégralement. Que dis-je? Votre oncle, homme admirable, a voulu même qu'en entrant en possession, vous entriez en jouissance, *ipso facto*, et il vous lègue par une disposition particulière, et toujours à prendre et à valoir sur ses biens, la somme d'une année d'intérêts payée d'avance. Ainsi, et pour nous résumer, outre le capital, vous avez à toucher le revenu de ce capital, somme ronde de deux mille cinq cents sequins, ladite somme pour subvenir *subito* à votre établissement. Oh! quel homme, quel homme sublime était monsieur votre oncle!

» Et en disant ces mots il déployait son ample mouchoir, dans lequel, ne pouvant pleurer, il finit par se moucher. A tout ce discours j'étais muet, étonné et presqu'attendri.

— Oui, Monsieur, dis-je enfin au notaire, tout cela est bien beau, et d'autant plus étonnant que je ne connaissais pas le moins du monde l'oncle

introuvable dont nous parlons. Comment s'est-il rappelé que j'étais au monde?

— Cet homme vertueux, dit le notaire, avait une liste exact de tous ses parens. Il a donné à ceux qui ne lui avaient jamais rien demandé. Vous étiez de ce nombre, et, même, comme il ne vous avait jamais vu, comme il ne vous connaissait ni d'Eve ni d'Adam, il vous a donné le gros lot.

— Voilà un beau trait! répondis-je. De manière que mon oncle s'attachait d'autant plus aux gens, qu'il ne les connaissait pas.

— Justement, cet homme de mérite avait cette qualité!

— Diable j'apprécie beaucoup cette rare qualité; et malgré l'attachement profond que j'ai pour mon oncle, je suis enchanté néanmoins de ne l'avoir vu de ma vie.

— Je comprends ce sentiment de délicatesse, ajouta le notaire en me serrant la main. Or ça mon jeune ami, reprit-il, avez-vous diné?

— Non. J'aï déjeuner.

— Eh bien! vous allez diner avec nous, avec ma famille qui vous aime déjà beaucoup.

— Déjà! lui dis-je. Elle est ma foi bien bonne, et elle me fait bien de l'honneur, à moi, pauvre pêcheur de Noli.

— Pauvre pêcheur? reprit le notaire avec un sourire à demi-fin. Ah! vous vous trouvez pauvre, mon excellent ami!

— Cela est vrai, j'oubliais les cinquante mille...

» En ce moment le domestique entra. Il portait un paquet volumineux. Le notaire m'invita à passer dans sa chambre pour procéder à ma toilette. On m'avait apporté des hardes à ma taille, ou à peu-près. Je fus vêtu de deuil, en moins d'un quart d'heure, des pieds à la tête. Seulement, lorsque je jetai les yeux sur une glace et que je me vis affublé d'une redingote, le fou rire me prit, et je faillis compromettre beaucoup la dignité de ma tristesse et des regrets donnés au cher oncle.

Quand je voulus marcher, les bottes me parurent d'incroyables entraves. J'avais l'air de poser les pieds sur des œufs. M. le notaire donna un dernier coup de main à ma cravate, puis il m'offrit mon chapeau garni d'un crêpe (symbole de ma douleur), et il me précéda dans le salon où sa famille l'attendait.

Les dames respectables à qui je fus présenté étaient la femme du notaire, sa sœur et ses filles au nombre de trois. On me reçut avec un empressement qui me déconcerta un peu. Ceci avait l'air d'un coup monté, et je me tins sur mes gardes. Mesdemoiselles Trafico, que j'appellerai Armida, Elisa et Rosalba, étaient de fort belles personnes, fort bonnes, probablement, et qui se trouvaient encore dans cette crise d'espérance dont le rêve est un époux. Ces demoiselles n'étant pas pourvues et ayant atteint leur dix-neuvième année (elles étaient toutes les trois du même âge, par je ne sais quel arrangement à l'amiable avec le calendrier), il me

parut clair comme le jour que M. leur père voulait marier l'une d'elles avec mes cinquante mille sequins. Cette pensée me sauta aux yeux de prime abord.

Le diner fut excellent, et j'eus l'estomac assez complaisant pour pouvoir oublier mon déjeuner. J'étais l'objet des attentions particulières de Madame Trafico, l'ami et le protégé du bon notaire, et le point d'attraction des regards furtifs de mesdemoiselles ses filles.

Le repas me parut long. J'avais un désir effréné de voir de mes yeux le spectacle éblouissant de la succession de mon cher oncle. Je me figurais à tout moment une large table couverte d'argent sur laquelle il me serait enfin permis de porter les mains. Oh! je vous répond cependant que ce n'était ni un sentiment d'avarice, ni une soif de cupidité qui me donnaient ces hallucinations. Il y avait dans mon âme un élan impétueux vers des jouissances inconnues et que je pressentais ne

pouvoir être réalisées qu'au moyen de la fortune.

Après dîner, les maîtres du logis arrangèrent les choses de manière à ce que je me trouvai pris dans une conversation avec Rosalba, Elisa et Armida. Je devais être en ce moment parfaitement ridicule; ce qui n'empêchait nullement les bonnes demoiselles de sourire avec grace à tout ce que je disais, et de faire valoir mon pauvre mérite de narrateur. On me questionnait beaucoup sur Noli et mes aventures de mer.

Il était temps de rejoindre le notaire. Je commençais à avoir de furieuses demangeaisons de liberté. Je voulais revoir Gênes, mais cette fois en gentil'homme cousu d'or, moi qui ne l'avais parcouru, quelques années auparavant, que sous la double escorte de ma pauvreté et de la tutelle paternelle. On vient me prévenir que M. Traficot m'attendait. Je le trouvai dans une fort jolie galerie vitrée, donnant à manger à ses oiseaux. Les perruches de M. Trafico, beaucoup plus franches

que ses filles, ne m'eurent pas plus tôt aperçu qu'elles me persifflérent à qui mieux mieux, et m'appelèrent des noms les plus incroyables du monde.

— Taisez-vous, bavardes, leur criait M. Trafico. On voit bien que dans la traversée du Brésil à Gênes vous avez causé avec des hommes sans aucune espèce d'éducation. Taisez-vous!

Il voulut même me faire ses excuses. Je le priai au contraire de ne pas interrompre un caquetage tout à fait divertissant, et qui me donnait une idée du dictionnaire transatlantique à l'usage des marins.

L'opération du diné des oiseaux terminée, le notaire se lava les mains, et m'amena dans un cabinet de verdure situé au coin d'une terrasse toute chargée de fleurs. La conversation commença de la sorte :

— Il m'est bien doux, mon jeune ami, de vous voir au sein de ma famille. Vous avez pu juger

par vous-même du bonheur parfait dont nous jouissons. Nous devons ce bonheur si rare à la pratique des vertus domestiques et aux sentimens religieux qui vivent dans nos cœurs ; nous le devons aussi, ou plutôt je le dois, aux qualités admirables dont ma femme et mes filles sont douées. Voyez, mon jeune ami, l'homme isolé ne vit pas dans son état moral; malheur à celui qui vit seul, dit l'Ecriture.

» Ici il fit une pause comme pour me donner le temps de bien réfléchir à ces dernières paroles.

— Voyons, reprit-il avec un sourire paternel, voyons, mon cher enfant, que contons-nous faire dans le monde maintenant que la divine Providence daigne nous assurer du bien-être pour toute la vie? Ne voulez-vous pas prendre une position? Ne voulez-vous pas vous établir, vous marier, par exemple, avec une personne charmante; devenir un homme distingué, utile à la société, servir l'état? Enfin que comptez-vous faire?

— Moi Monsieur? lui répondis-je. Ce que je compte faire?... Je pris mon briquet, et, allumant un morceau d'amadou, je le plaçai gravement dans l'ambouchure de ma pipe, qui heureusement ne me quittait jamais, puis je me mis à fumer.

— C'est fort bien cela, reprit-il avec une grimace qu'il s'efforçait de rendre obligeante; c'est une plaisanterie qui prouve chez vous un naturel ouvert et fort gai. Tant mieux, mon enfant, tant mieux! Mais revenons un peu au côté sérieux de la question. Tenez, j'aborde franchement.....

— C'est cela, lui dis-je, abordons.

— Oui de tout mon cœur. Mon ami, il faut commencer par vous marier, et je vois que ce désir est dans votre cœur.

— Ah! vous avez deviné....

— Eh! cher enfant, faut-il si long-temps à un homme habitué au monde comme je le suis pour deviner une nature naïve comme la vôtre? Oui,

vous brûlez d'épouser une personne charmante qui peut-être a déjà autant d'inclination pour vous que vous en avez pour elle.

» Ceci demandait une petite leçon, je commençais à trouver le discours impertinant; aspirant alors une énorme bouffée de fumée, je la lâchai comme un coup de canon à poudre dans les yeux, la bouche et les narines de mon interlocuteur, en lui demandant un millier de pardons. Il faillit suffoquer, il fut presque renversé de sa chaise, et pendant une minute je crus à une asphyxie, ce qui m'aurait horriblement contrarié.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il après avoir retrouvé sa respiration, vous avez failli me tuer!... Quel tabac fumez-vous là? Pouah! Et puis pourquoi fumer? A quoi cela sert il?... Pouah! tenez, mon jeune ami, si vous tenez à vous marier...Pouah!... défaites-vous de cette mauvaise habitude.

— Je vois, lui dis-je, que vous n'avez jamais navigué.

— Jamais! j'ai peur de l'eau autant que de la fumée... Mais revenons. Vous me disiez donc tout à l'heure, mon enfant, que vous aviez le cœur pris?

» J'eus grande envie de lui lacher une seconde bordée pour le punir de cette impertinence nouvelle; je me contentai de lui répondre :

— Etes-vous bien sur que je vous aie dit cela?

— Eh! mon jeune ami, en pareille occasion nos sentimens se trahissent malgré nous. Eh bien! pourquoi cet embarras? Vous parlez à un père tendre et raisonnable, entendez-vous? Il veut le bonheur de ses enfans, il veut le vôtre; et, quoique votre éducation ait encore besoin d'être perfectionnée, croyez, mon ami, que je foule aux pieds le préjugé et que je vous tends les bras comme à un fils... Oh! oui, le bonheur de ma fille avant tout; le vôtre le vôtre, aussi!

» A ces mots, il se jeta sur moi, les deux bras ouverts, et il m'embrassa. Puis il déploya son mouchoir, et se mit en travail de verser quelques

larmes. Pendant ce temps là j'étais muet et immobile comme une statue, cherchant dans mon fort intérieur quel serait le chemin le plus court pour toucher mes cinquante mille sequins et m'enfuir. L'idée d'un expédient propre à réaliser mon désir m'arriva tout-à-coup. Je ne répondis à M. Trafico que par monosyllabes et par des poignées de mains; moyen excellent de faire tout espérer sans rien engager. Le notaire était au comble de la joie. Vraiment l'épanouissement de son visage me fit de la peine, et je l'aurais, je crois, désabusé, lorsqu'on vint nous chercher.

Un co-héritier de la succession de mon oncle nous attendait dans le cabinet d'étude de M. Trafico. Je vis un homme d'environ trente-cinq ans, grand et sec, vêtu de noir du talon à la barbe, et qui parut très-empressé de faire connaissance avec moi. Il m'appela *mon cousin* tout d'abord, et me dit qu'il était gentilhomme Parmesan. Je me rapprochai de mon nouveau parent, espérant qu'il me

servirait de prétexte pour m'échapper de la maison.

— M. Trafico, dit tout-à-coup le chevalier de Ravioli (c'était le nom de mon cousin; il me l'avait dit en m'abordant), savez-vous que j'ai là un parent dont je suis très-fier? Il est impossible d'avoir l'air plus distingué que ne l'a mon cousin. Jour de Dieu! J'ai beaucoup voyagé; j'ai vu Milan, Florence, Rome, Naples, Paris, Londres, Berlin, Vienne, Constantinople; mais, en vérité, je n'ai jamais rencontré un cavalier de plus belle espérance et d'une mine plus fière et plus avenante. Touchez là, mon cousin, me dit-il en ôtant son gant, vous m'avez plu tout d'abord, et je jurerais que vous êtes un bon vivant.

» Ces derniers mots me reconcilièrent un peu avec le chevalier de Ravioli, dont les goûts me paraissaient avoir quelqu'analogie avec les miens. Pendant que nous nous serrions les mains, M. Traficot faisait une grimace piteuse et fronçait le sourcil. Je compris que le nouveau venu était un

fâcheux pour notre hôte le notaire, et j'eus la méchanceté de m'en réjouir.

— Tenez, chevalier, dis-je à mon cousin, je suis ravi de la rencontre, et, si vous le permettez, nous sortirons ensemble pour voir un peu la ville, après avoir terminé ici nos affaires d'intérêt.

— Terminé! dit M. Traficot en levant les mains au ciel. Comme vous y allez, mon jeune ami. Terminé! une succession de près de cent cinquante mille sequins, toute morcelée de legs à débrouiller!... terminé!

— Cent cinquante mille sequins! m'écriai-je émerveillé.

— Oui, de par Dieu! dit mon cousin, et vous en avez le beau tiers pour votre part, mon compère; mais, foi de Ravioli! je ne vous en veux pas; au contraire, double tonnerre! Je suis enchanté que le gros lot tombe sur la tête d'un noble enfant comme vous.

— Cousin, lui dis-je, y aurait-il de l'indiscrétion

à vous demander le chiffre de votre part dans l'héritage?

— Vous n'avez donc pas lu le testament? reprit le chevalier. A quoi diable pense notre excellent notaire? quand à mon legs, il est modeste; mais n'importe vive le défunt! Il ne m'a pas oublié, c'est beaucoup. Or ça, ajouta-t-il en s'adressant à M. Trafico, si nous arrangions nos comptes! le cousin parait aussi pressé que moi.

— Pressé! s'écria de nouveau M. Trafico. Eh! Messieurs, où en sommes nous donc?

— C'est précisément ce que j'allais vous demander, mon cher notaire, dit le chevalier. Où en sommes nous? car jusqu'à ce jour les affaires de la succession n'ont pas marché à pas de géant. Voilà quinze jours que nous avons enterré le défunt, et la succession n'est pas pour cela sortie de terre. Que diable! M. Trafico, bâclez nous un peu tout cela. Le cousin, j'en suis sûr, est tout aussi désireux que moi de toucher ce qui lui est dû. Un partage

d'angent est bientôt fait, mon dieu! je parie de compter cinq cent mille francs en écus sur cette table d'ici à ce soir. Ainsi donc excellent M. Trafico, plus de retards; je vous le demande aux noms des héritiers, dont le cousin représente ici le tiers. Ayez la complaisance de faire charrier chez vous les fonds; assemblez-nous; partageons, donnons quittance, et que chacun s'en aille avec son magot et sa reconnaissance.

— Pardieu! dis-je en moi-même, voilà un langage qui me plait. Il est tout à fait l'expression de mon opinion, et je n'aurais pas parlé plus net et plus franc à ce faiseur d'embarras appelé Trafico.

» Quand à lui, il était devenu rouge pourpre aux dernières paroles de Ravioli. Il voulut répondre, mais celui-ci ne lui en donna pas le temps, et s'adressant à moi :

— Cousin, me dit il, vous devez brûler du désir de visiter un peu notre superbe ville de Gênes. Je serai votre guide et votre patron, si vous le voulez,

et, foi de Ravioli, je vous conseil d'accepter; vous n'en pleurerez pas.

— De tout mon cœur, cousin, lui répondis-je en prenant mon chapeau.

» M. Trafico faillit avoir une défaillance. Le sentiment du danger où il me voyait le ranima; il s'élança sur l'escalier que nous descendions déjà, et me saisissant par le bras :

— Non, mon jeune ami, non, s'écria-t-il, je ne souffrirai pas qu'on vous entraîne ainsi.... à votre perte.

— Qu'appelez-vous à sa perte, monsieur? répondit le chevalier en enfonçant son chapeau sur l'oreille et relevant la pointe de sa moustache. Savez-vous, mon cher notaire, que vous venez de lâcher là quelques paroles incongrues?

— Je ne m'adresse pas à vous, monsieur, dit Trafico; passez votre chemin et me laissez.

— Et moi, morbleu, je m'adresse à vous et je vous demande raison.....

— Je vous accorde toutes les raisons de la terre, répondit Trafico, et je vous prie de me laisser en paix.

« En même temps il me tirait le bras avec des efforts inouïs pour m'obliger à remonter. Mon cousin n'était pas homme à me laisser dans cet embarras, et saisissant mon autre bras, il se mit à tirer si fort, que, faisant la chaîne, nous sautâmes tous les trois les marches de l'escalier, quatre-à-quatre, jusqu'à la porte d'entrée. Là M. Trafico, sans lâcher prise, eut un beau mouvement d'éloquence.

— Monsieur, dit-il au chevalier, vous êtes un ingrat! c'est ainsi que vous reconnaissez les soins et les travaux d'un honnête homme qui s'occupe de vos intérêts du matin au soir, et qui, à force de persévérance, parviendra à liquider cette succession dont vous avez une partie? car enfin, messieurs, voulez-vous que je vous dise? Eh bien! puisque

vous m'y forcez.... Il y a des oppositions à l'exécution du testament.

— Comment cela, double tonnerre? s'écria le chevalier. Nommez-moi les opposans afin que j'aille leur couper les oreilles.

— Les opposans, monsieur, sont 1° l'épouse du défunt qui prétend exercer des droits de retour...

— Elle n'en a aucun, dit Ravioli, si ce n'est le droit de retourner chez elle. Poursuivez.

— Des associés de commerce qui affirment avoir des reprises à faire....

— Oui, répliqua le chevalier en se gourmant, des reprises à faire à leurs bas probablement; qu'ils aillent au diable! Poursuivez.

— Enfin, messieurs, nous rencontrons également de l'opposition à l'exécution et à la mise en possession de la part d'une certaine dame, créancière du défunt, et nantie d'une lettre de change en bonne forme et d'une somme considérable.

— Vous calomniez mon cousin défunt, dit éner-

giquement Ravioli; il était marguillier de sa paroisse et parfaitemeut irréprochable dans ses devoirs conjugaux. Du reste, M. le notaire, vous n'avez qu'à donner mon adresse à la dame qui se prétend *nantie* d'une lettre de change, et je vous proteste que je lui donnerai à mon tour la monaie de son billet. Or sus, cousin partons, me dit-il en me poussant dans la rue : Ne voyez vous pas que M. Trafico veut nous prendre à la pipée? Il a trois filles à marier, et je ne serais pas étonné qu'il vous eut déjà inscrit sur son mémorandum.

La porte fut fermée fort énergiquement par le chevalier, qui la tira à lui sans plus de façon, et enferma Trafico, dont l'exapération dut se donner carrière, tandis que nous prenions du champ, de l'air et de la liberté dans la noble ville de Gènes.

II

» Mon cousin le Parmesan fut d'une complaisance extrême; il me laissa errer au gré de ma fantaisie dans tous les quartiers de la ville, m'escortant toujours et me servant de cicérone. Lorsque nous eûmes admiré à cœur joie les palais de la rue Nuova, de la rue Balbi, de la rue Nuovissima; lorsque nous eûmes fait le tour des jardin Lomeblino, et passé une heure sur les môles et la terrasse de

l'église Saint-Laurent; mon noble parent me proposa une halte dans un café du Corso. La proposition fut de mon goût. Le Parmesan faisait les choses largement ; on nous servit à profusion des liqueurs, et des meilleurs. L'heure du souper arrivait (on soupe à Gênes encore), et nous formâmes le projet de nous griser ensemble ce soir là.

— Cousin, me dit le chevalier, je ne vous ai pas demandé encore votre adresse.

» Je lui nommai la modeste auberge où j'étais descendu.

— Fi donc! dit le gentilhomme. Il y aurait de quoi déshonorer la famille. Allez chercher vos hardes, mon cher cousin, et venez loger avec moi. J'ai un pied à terre à vous offrir à Strada Nuavisima, Palazzo Caracolli; vous aurez un balcon magique à votre appartement d'où vous verrez passer les plus jolies femmes de la ville.

Une heure après j'étais installé chez le Parmesan. Il était ma foi fort bien, fort grandement logé;

mais je ne pus me défendre de lui exprimer ma surprise au sujet de la métamorphose que sa toilette avait subie. Ce n'était plus le costume noir, le costume sévère du matin, qu'il portait; mon cousin avait revêtu le frac le plus élégant et le gilet le plus frais et le mieux taillé.

— Mes couleurs vous surprennent, cousin, me dit-il. A cette heure-ci je change de peau, comme vous voyez. Le matin je cours pour mes affaires, et entre autres pour celles de cette interminable succession. Le *décorum* veut que je sois en noir. Un héritier qui ne porterait pas le deuil en allant chez les gens d'affaires, courrait risque d'être soupçonné de répudier l'héritage; et mordieu, je n'en ai pas la moindre envie; mais le soir à Gênes, en Italie, c'est l'heure de la vie morale, c'est-à-dire de toutes les jouissances et de la liberté. Or, je me dépouille alors de la livrée du corbeau. Je n'ai pas envie que l'on me croie déguisé en catafalque, si

je vais au bal masqué. Il y a de mauvais plaisants qui allumeraient des cires jaunes autour de moi.

» Pendant ce discours, je jetai un coup d'œil piteux sur ma redingote noir, celle du notaire. Le Parmesan se prit d'un fou rire qui me gagna aussi.

— Je vois, dit-il, que vous avez de l'esprit. Jetez-là cette friperie funèbre, et choisissez dans ma garde-robe quelque chose de galant. Nous sommes à peu près de la même taille. Au reste, cousin, demain matin, mon tailleur sera à votre porte pour prendre vos ordres.

» Je fus équipé en un tour de main. Le chevalier de Ravioli daigna me prêter assistance pour cette opération. Nous sortîmes donc parfumés, attifés, huppés et pimpans comme deux *muguets*, bras dessus, bras dessous, battant le pavé de nos bottes éperonnées, la canne à la main et le chapeau sur l'oreille.

— Cousin, me dit tout-à-coup le Parmesan en

s'arrêtant comme frappé d'une idée subite, avez-vous sur vous de l'argent?

» Je crus qu'il m'en demandait, et je lui offris de partager ma bourse garnie de quelques dizaines de sequins.

— Que diable voulez-vous que je fasse de cela? reprit-il.

» Et il me montra une poignée de pièces d'or qu'il remit ensuite dans sa poche.

— Je vous ai adressé cette question pour vous offrir mes services dans un en-cas. Mais je vois, cousin, que vous êtes bon enfant. Allons souper et me laissez vous diriger. Je vous ai déjà dit que vous n'en pleurerez pas.

— Par tous les diables, repris-je, c'est une vraie bonne fortune que de vous avoir rencontré, chevalier.

» Il m'ôta son chapeau très-sérieusement, et répliqua :

— J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble serviteur.

Puis, continuant à me donner le bras, il se prit à chantonner de l'air le plus dégagé.

— Où me conduisez-vous, cousin? lui dis-je au bout d'un quart d'heure.

— Ne voulez-vous donc pas souper avec moi me répondit-il.

» Et nous entrâmes à l'opéra.

— Est-ce là votre salle à manger?

— Vous l'avez dit, *carissimo*.

— Elle est au moins fort singulière.

— Mais non, reprit-il; quand on veut de joyeux convives, on va les chercher chez eux.

» Je commencais à comprendre, et je n'étais pas trop effarouché des éventualités qui pouvaient survenir. Le chevalier de Ravioli venait de mettre le pied sur son terrain. Il était connu à l'opéra ni plus ni moins qu'un ambassadeur de grande puissance. Je le suivis dans les corridors qu'il parcourait en

vainqueur, et je ne fus pas peu surpris de le voir frapper d'une façon particulière à une petite porte qui s'ouvrit, comme par magie, sous le contacte de ses doigts.

— Entrez, me dit-il, est ce que vous avez peur de franchir le seuil de l'olympe?

» Nous étions sur le théâtre, dans les coulisses, sur ces planches enchantées où tant d'illusions naissent et meurent dans la même soirée.

— Or ça, cousin, me dit-il à demi-voix et en me prenant le coude, nous sommes ici sur le champ de bataille. Les ennemies sont la beauté, la jeunesse, la séduction, la coquetterie, la perfidie et autres gracieuses divinités. De l'aplomb et du sang-froid, mordieu, si vous voulez triompher et vous divertir. Regardez toutes ces nymphes comme des poupées charmantes dont il faut bien se garder de devenir amoureux. Elles vous demanderons votre cœur peut-être, offrez-leur votre fortune, et ne donnez ni votre fortune ni votre cœur.

» On jouait ce soir là à l'opéra je ne sais quel ballet fort en vogue à Paris. L'intérieur d'un théâtre est le revers de médaille le plus étonnant pour un adepte qui prend ses grades pour la première fois dans le royaume de la galanterie. C'est de l'illusion retournée au premier abord, mais de l'illusion encore cependant. Tout dépend du point de vue où l'on se place. Les profondeurs de la scène, les squelettes des coulisses, les frises gigantesques et appendues çà et là aux planches comme des oripeaux, tout cela me parut affreux. Oui mais dans ce pandemonium étrange apparaissaient de blanches formes, sveltes, aériennes qui glissaient dans l'ombre comme des nymphes au milieu d'une sombre forêt. Le Parmesan, immobile et appuyé contre une colonne de toile peinte, paraissait attendre quelqu'un au passage, comme un chasseur à l'affût. Tout-à-coup il étendit le bras, et prenant délicatement une main qu'on lui abandonnait :

Signora Arabella, dit-il, je vous présente un

de mes parens, un de mes cohéritiers, jeune homme fort épris de vos grâces.

» L'Arabella me coula un regard adorable de tendresse et de pudeur. Je la saluai. Le cousin m'avait recommandé une grande sobrité de paroles.

Comment donc, madame la duchesse, dit-il à une ondine qui passait, vous ne daignez pas me reconnaître?

» L'ondine vint à lui, elle était ma foi très-belle sous sa couronne d'iris et de nénuphars. Il me présenta à elle, et je tachai de la saluer avec le moins de gaucherie possible. Un instant après, le Parmesan était entouré de cinq ou six jeunes filles, les plus sylphidiques du monde; il les attirait comme des oiseaux à la pipée. Que leur disait-il? Je serais trés-embarrassé vraiment de le répéter. Je crois même que je ne compris pas grand chose à toute cette conversation brisée, incohérente, mais galante, souvent spirituelle, avec des semblans d'enthousiasme. A un coup de cloche, parti d'un coin

du théâtre tout l'essaim des ondines, des sylphides, des nymphes et des génies s'envola comme par magie. Mon grand cousin, toujours appuyé contre la colonne, me regarda d'un air narquois, et me dit avec son calme héroïque :

— Eh bien! j'ai fait mes invitations. Nous souperons gaiement après le ballet.

» Le Parmesan avait raison ; le souper fut joyeux. Quand je m'éveillai le lendemain, il était bien huit heures, et jamais de ma vie, jusque-là, je n'avais été surpris par le jour, dormant sur un lit. J'entrai dans l'appartement du cousin, je le trouvai botté et éperonné, la cravache à la main.

— Comment, lui dis-je, après une nuit passée à table, au lieu de dormir un peu, vous allez courir à cheval!

— Au contraire, reprit-il, j'en viens. Un Anglais, de mes amis, m'avait prié d'essayer un très-beau et très-vigoureux cheval qu'il veut acheter.

J'ai bien fait trois lieues ce matin au bord de la mer.

— Et quand avez-vous dormi?

— Dormi! reprit le Parmesan en secouant la tête. Hélas! mon ami.....

» Il n'acheva pas, et je vis son sourire s'effacer comme dans un nuage de tristesse; mais ce moment de mélancolie fut bien court. Le chevalier reprit son animation habituelle.

— Voyons dit-il, mettez-vous là à cette table. On va vous apporter le cioccolata.

» Pendant que nous déjeunions, il me parla ainsi:

— Je vois que ma vie est encore pour vous un livre inexplicable. Avouez-moi franchement, mon cousin, que la première impression que j'ai faite sur vous, a été des plus défavorable à ma réputation. Ne vous gênez pas, ne prenez pas de détour, et ne cherchez pas de périphrases pour me répondre. N'est-il pas vrai que vous m'avez pris de prime-abord pour un chevalier d'industrie?

Mais, mon cousin, lui dis-je, pourquoi voulez-vous m'obliger à des aveux pénibles.

Allons, reprit-il, j'ai deviné juste. Du reste, vous n'êtes pas le seul à avoir une très-fâcheuse opinion de moi à la première vue. C'est un malheur auquel je suis presque habitué. Il y a dans mon existence quelque chose de fatal et que je ne puis m'expliquer à moi-même; il y a sur ma vie une sorte de réprobation. J'ai beau faire, tous ceux qui me rencontrent pour la première fois éprouvent une sensation pénible, une sorte de crainte ou de défiance. Je sais cela, je m'y attends, aussi je laisse passer ce premier quart d'heure d'humiliation sans me plaindre, bien déterminé à prendre ma revanche plus tard, et à prouver que ma moralité vaut mieux que ma physionomie. C'est un vrai malheur qui pèse sur moi, je vous l'ai dit.

Non, repris-je, c'est de l'injustice, cousin. Vous êtes un homme excellent, j'en suis sûr, et je vous demande pardon....

De vous être défié de moi? Ah! que vous êtes bon! Mais ce n'est pas la peine. Si je pouvais me rencontrer quelque part moi-même, je crois que j'éprouverais le même sentiment de répulsion. Parlons de vous maintenant. Vous voilà riche, n'est ce pas, si nous comparons votre passé à votre présent. Il faut être autre chose dans le monde, entendez-vous, cousin! Votre père était pêcheur; il n'a pu vous donner qu'une éducation analogue à votre naissance; l'éducation se refait à vingt ans, croyez-moi. Vous avez un commencement d'instruction. Il s'agit d'aller plus loin. Vous prendrez des maîtres; vous avez de l'intelligence, de l'enthousiasme; vous pouvez devenir un esprit distingué. Quand à vos manières, elles se transformeront d'elles-mêmes, peu-à-peu, à mesure que vous vivrez avec la société. Du reste, sans compliment, vous avez une belle figure, vous êtes bien fait, robuste, adroit, leste et d'une nature ardente, généreuse; vous avez de grandes chances de succès.

» Ici il fit une pause, et il avala deux petits verres d'*Alchermès*.

— Cousin, reprit-il, il y a dans la vie deux routes principales : celle des passions, et celle de la résistance aux passions. Je ne suis pas un grand moraliste, mais j'ai besoin de vous dire cela pour l'acquit de ma conscience. Lequel des deux chemins comptez-vous prendre? Réfléchissez un peu, puis vous répondrez.

— Ma foi, lui dis-je, vous êtes si franc avec moi, que je vous dois la pareille. Je vous déclare donc tout net que je me sens très-enclin à me *laisser vivre* au gré de mes fantaisies. Si vous appelez cela le chemin des passions, va pour ce chemin.

» Le Parmesan vida son verre lentement, et d'un air réfléchi :

— Diable! dit-il, vous m'embarrassez. Je ne voudrais pas faire de vous un Caton, je ne voudrais pas non plus vous voir courir les hasards

d'une vie déréglée. Je devine un peu votre nature impétueuse; vous vous perdiez très-promptement.

— Tenez, lui dis-je, n'allons pas chercher si loin ce qui est à côté de nous. Je veux vivre à votre manière.

» Le Parmesan se renversa brusquement dans son fauteuil, et repris avec vivacité :

— Dieu vous préserve de cela, cousin!

— Il me semble cependant que vous menez assez joyeuse vie.

— Gardez cette opinion, si elle vous est agréable, répondit-il, quant à ma vie, laissons la dans l'oubli; je ne vous la raconterai pas. Le conseil sincère que j'ai à vous donner toutefois, c'est de faire autrement que je n'ai fait.

— Et comment cela, cousin, lui dis-je, si j'ignore qu'elle a été votre existence?

— Ah! vous y tenez, dit le Parmesan. Eh bien! sans vous livrer mon histoire à étudier, je puis bien vous dire que, depuis l'âge de dix-huit ans, j'ai

donné pleine carrière à mes passions les plus fougueuses; que j'ai dévoré une trés-belle fortune; que je me suis blasé sur toutes les jouissances, et qu'il pourra bien m'arriver un de ces jours d'aller me tuer ou me faire tuer quelque part. Etes-vous content?

Non, lui dis-je, vous m'affligez.

Grisez-vous donc! s'écria-t-il avec un accent étrange. Dans mes chagrins, je n'ai trouvé d'amies véritables que parmi les vieilles bouteilles.

Pardon, messieurs, dit un quidam, vêtu de noir, qui entrait en ce moment, j'interromps à regret un fort joli déjeuner.

» Le nouveau venu était M. Trafico. Le Parmesan fut courtois; il lui offrit un siége, du rosoglio, des pipes et de son meilleur tabac. M. Trafico remercia en éternuant.

Eh bien! papa notaire, dit le chevalier, notre affaire avance t'elle?

Elle est terminée, repondit M. Trafico.

» Le Parmesan faillit laisser tomber son hanap; il se leva, et saluant le notaire, il finit par lui tendre les bras pour l'embrasser.

Terminée! s'écria-t-il. Ah! mon cher M. Trafico, je vous fais réparation. Pour sceller notre réconciliation, permettez-moi de vous offrir ma cave toute entière : voici du marasquin, du caraçao de Hollande, de l'*alchermès* Florentin de Santa-Maria-Novella, de l'eau-de-vie de Dantzig, du rhum de la Jamaïque. Préférez-vous du vin de Chypre, du Lacryma-Christi, du vin de Constance, du vin du Rhin? en voilà. Buvons à notre bonne intelligence, au défunt, à vos talens, à mes dettes payées; buvons beaucoup par conséquent.

» M. Trafico accepta un verre de vin de Chypre, et choqua son verre contre les nôtres.

Oui, messieurs, reprit-il notre affaire vient d'avoir ce matin une solution définitive.

Et nous touchons nos sequins fortunés dès demain? ajouta le Parmesan.

— Mais, dit M. Trafico, pourquoi pas? seulement, messieurs, je dois à ma conscience et à la vérité de vous déclarer que, depuis hier au soir, un testament, de date plus récente que celui qui vous interresse tant, a été produit par un mien confrère qui en était dépositaire, ce nouveau testament donne la moitié des biens meubles et immeubles à la veuve du défunt, et le reste aux hopitaux de Gênes.

» Le tonnerre venait de tomber sur la table.

» M. Trafico, après nous avoir laché son coup de feu assassin, s'était enfui avec une promptitude d'Arabe.

— Il a tort dit le Parmesan, après cinq minutes de silence, il a ma foi bien tort. Je n'aurais pas touché à sa peau scélérate; il ne me connait pas du tout.

» Quant à moi, j'étais comme étourdi par l'accablante nouvelle. Enfoncé dans un immense fauteuil, la tête penchée, les mains jointes, j'étais

dans cet état de torpeur voisin le l'hébêtement. Peu-à-peu mes idées se débrouillèrent, et je me pris à regarder mon rêve doré qui s'enfuyait à tire d'aîles dans la nue.

— Holà! cousin, s'écria le chevalier, est ce que vous devenez absurde? Faites-moi le plaisir de vous griser, puisque nous sommes en face des meilleurs et des plus jolis flacons de l'univers.

» Et comme il voyait que je ne bougeais pas :

— Allons, monsieur, reprit-il sérieusement, je vois que votre résolution est prise. Quand voulez-vous vous brûler la cervelle? J'ai ici de très-beaux pistolets.

» Je melevai par un mouvement nerveux.

— Me tuer! m'écriai-je; me tuer pour de l'argent perdu! vous me connaissez mal, monsieur. J'ai encore mes barques et mes filets, Dieu merci! et j'aime la mer et la vie de pêcheur à la passion. Adieu cousin.

» Il me serra dans ses bras, et je vis une grosse larme rouler sur sa joue.

Ah! pardieu, dit-il, c'est la première depuis mon enfance. Je me croyais les yeux secs comme un squelette, et je vous remercie de toute mon âme, petit cousin, de m'avoir révélé le contraire. Comment diable avez-vous pu m'attendrir avec votre enthousiasme pour des filets et des harpons?... Je n'y comprends rien du tout. J'ai perdu une maîtresse que j'aimais beaucoup, sans me sentir la paupière mouillée; j'ai perdu jusqu'à trente mille francs dans une seule nuit, sans sourciller. Touchez-là; vous êtes un bon jeune homme, et partez bien vite pour Noli.

» Mes apprêts furent bientôt faits, et le soir même, j'avais arrêté ma place sur un bateau à vapeur qui devait côtoyer le rivage jusqu'à Marseille; il avait à bord une ménagerie complète de touristes et de femmes sentimentales. Le Parmesan ne me quittait pas d'une minute, il courait avec

moi dans tous les quartiers de Gênes auxquels je voulais dire un dernier adieu. En passant dans la rue Balbi, il rencontra un petit homme aux cheveux gris, ayant deux petits yeux étincelans sous d'épais sourcils, et portant un habit couleur tabac d'Espagne et à larges boutons d'acier. Ils échangèrent huit ou dix mots que je ne compris pas. Le petit homme s'éloigna.

—Ecoutez moi, dit le Parmesan, ce gredin d'usurier que je viens de rencontrer, et à qui je ne dois plus un sou, m'a donnée un avis assez officieux, en échange peut-être de tout ce qu'il m'a volé! suivez-moi.

— Où allons-nous? lui dis-je.

— Nous n'allons pas nous tuer, je vous en réponds.

» Nous nous acheminâmes vers un quartier populeux, et nous nous arrêtâmes devant une maison d'assez belle apparence, mais située dans une rue très-étroite et très-encombrée de marchandises. Je

suivais le cousin avec la docilité d'un écolier. Au premier étage, le Parmesan sonna à une grande porte. Une servante vint ouvrir et nous introduisit dans le cabinet de son maître. Nous étions chez un comfrère de M. Trafico, chez le dépositaire du testament post-daté, celui qui nous déshéritait si brutalement. Je sentis un petit frisson qui me gagnait des pieds à la tête, et je ne comprenais pas pourquoi le Parmesan venait ainsi de gaieté de cœur nous exposer à ce raffinement de regrets.

« Le notaire était un gros petit homme, tout rond, ayant la face pleine, joviale et fortement coloré; il se nommait Benvenuto : il était homme de probité et de haute discrétion. Mon cousin, après les premiers compliments, lui parla de la nouvelle imprévue qui lui avait été donnée le matin même par M. Trafico.

— Eh! mon Dieu, mon cher monsieur, dit le notaire, c'est un peu l'histoire de la vie : espérances et désillusions. Qui de nous n'a pas eu de

ces alternatives ? Il n'est que trop vrai, chevalier, que vous n'êtes pas nommé dans le dernier testament de votre vertueux parent ; le codicile même ne parle pas de vous.

— Comment, monsieur, reprit le chevalier, il y a un codicille ?

— Assurément, Trafico ne vous en a pas parlé ?

— Il n'en pas soufflé mot... Et que dit le codicille ?

« Alors l'honnête notaire choisit parmi ses papiers un dossier fort proprement replié en deux et et entouré d'un lien rouge très-étroitement gancé.

— Voici en deux mots, dit-il, l'histoire de ces dernières dispositions testamentaires. Monsieur votre parent avait, vous le savez, beaucoup d'originalité dans l'esprit et beaucoup de versalité. Il avait appelé M. Trafico auprès de lui quelques jours avant sa mort et lui avait dicté ses dernières volontés. La maladie avait fait des progrès effrayans. Une nuit, on frappe à ma porte, et on

vint me chercher pour me rendre auprès du mourant, votre cousin. Il avait encore toute sa tête; oh! une lucidité de raison incontestable. Il m'invita à m'asseoir très-près de son chevet et me révéla ses intentions : elles anéantissaient le premier testament, donnaient la moitié de la succession à la veuve, l'autre moitié aux hôpitaux. Je rédigeai l'acte en bonne forme; le malade signa, je signai, deux témoins signèrent aussi. Une demi-heure après, le malade me fit signe d'approcher. « Monsieur me dit-il, toutes réflexions faites, j'ajoute un codicille, écrivez. « Il me fit donc ajouter à l'acte les dispositions suivantes : « Ma fortune se montant à la somme de trois cent mille sequins, et voulant doter un mieux parent que j'estime et que j'aime, d'après les renseignements que j'ai fait prendre sur lui dans le temps, je lui lègue sur ma succession soixante quinze mille sequins qui lui seront payés par ma veuve et par les hospices de Gênes, mes légataires universels. « Il me désigna

l'heureux parent en question, et le codicille reçut à son tour toutes les formalités de rigueur. Après cela, je laissai le malade entre les mains de deux médecins et de son confesseur, il n'en eut que pour une demi-heure à rester dans ce bas-monde; il mourut en bon catholique, vous le savez.

Or, le malade m'avait ordonné, devant témoins, de ne donner de la publicité à son dernier testament que vingt-quatre jours après sa mort, jour pour jour, heure pour heure; j'ignore pourquoi.

— Je le devine, moi, dit le Parmesan; c'était par une dernière inspiration de malice, afin de laisser ses héritiers s'affriander et s'allécher à l'appeau pour recevoir après la plus sanglante mystification.

« Le notaire sourit du coin de la bouche et ne chercha pas à contredire mon cousin.

— Enfin, reprit celui-ci, la chose est faite; reste à savoir le nom de l'heureux privilégié. Evidemment ce n'est pas moi, non plus que mon cousin

que voici, un jeune pêcheur de Noli, un noble cœur, monsieur Benvenuto.

— Le nom de monsieur? demanda le notaire.

« Je me nommai avec humeur.

— Ah! parbleu! reprit Benvenuto, la chose est au mieux. Je viens, monsieur, de vous écrire à Noli par la poste. Vous trouverez ma lettre chez vous à votre retour.

— Comment! m'écriai-je en sautant sur le dossier qu'il me présentait, je serais..... moi!.....

— Oui, monsieur, le parent fortuné.

» Le Parmesan bondit sur ses talons; et lisant le papier que j'avais déplié;

— Double et triple bonheur! s'écria-t-il, voilà bien votre nom et votre prénom, mon compère! le ciel est juste, et le défunt mérite le paradis!

» Puis, se tournant vers le notaire :

— Monsieur, dit-il, votre confrère Trafico est un méchant homme; il est venu chez moi pour me décocher un coup de stylet et pour jouir de l'effet

de sa cruauté raffinée. Oui, pendant six heures nous avons eu du chagrin. C'est une dette que j'ai contractée avec votre confrère, et je la lui paierai avec un jonc tout neuf et très-flexible, un beau jonc des Pampas, j'en prends l'engagement solennel.

— Mais, monsieur le chevalier, reprit le notaire, Trafico vous a dit la vérité quant à ce qui vous concerne......

— Et vous croyez, répondit le Parmesan, que ce sont mes perplexités personnelles que je veux venger? vous me connaissez mal. C'est du crève-cœur de ce bon petit cousin qu'il s'agit. J'ai pris fait et cause pour son chagrin, comme je me réjouis de sa fortune nouvelle. Au diable soit ma cause personnelle! Il y a long-temps que je suis fait à ces méchancetés du sort.

— Mon ami, lui dis-je, votre caractère excellent ne se dément pas en cette occasion. Faites grâce à Trafico; je lui pardonne sa petite méchanté.

» Vraiment la joie du Parmesan était extrême

et d'une sincérité qui me gagna le cœur. Je compris à quel point cette pauvre âme ravagé avait en elle de sentiments généreux et à quel point elle avait dû souffrir depuis bien des années, puisque tout ce qui lui était individuel ne la touchait plus désormais. M'étant un peu remis de mon émotion première, je dis à l'honnête Benvenuto :

— Monsieur le notaire, nous n'avons plus à craindre, n'est-ce pas, une nouvelle preuve de la versalité d'humeur de mon oncle le défunt! peut-on tester dans l'autre monde ?

— Monsieur, répondit sérieusement Benvenuto, dans la législation qui nous régit il n'est nullement question des actes d'autre-tombe.

— Alors je tiens mes soixante quinze mille sequins ?

— Ils sont à votre disposition.

— Veuillez, monsieur le notaire, recevoir ici, séance tenante, ma déclaration. Je donne par acte notarié, à mon cousin que voici, vingt-cinq mille

sequins à prendre sur mon legs dans la succession. Est-ce clair ?

Le Parmesan se leva, et, me prenant les mains, il refusa énergiquement mon cadeau. Ici un combat de générosité s'éleva entre nous, et vraiment l'obstination du cousin à ne pas accepter fut héroïque. Ma volonté l'emporta.

— Eh bien! dit enfin le Parmesan, vous le voulez absolument! Mon Dieu vous êtes un noble cœur, que ferais-je pour vous ?

» L'acte une fois rédigé et signé, nous sortîmes, et, comme vous le pensez bien, je laissai le bateau à vapeur partir pour Marseille avec sa cargaison de touriste.

» M. Benvenuto menait les affaires bon train et avec une extrême probité. Je fus mis en possession de ma fortune dans les huit jours; le Parmesan toucha également les vingt-cinq mille sequins (environ cent mille francs) que mon amitié lui abandonna de grand cœur. Nous étions riches; du

moins je l'étais, mon cousin n'en avait ni plus ni moins de philosophie, ni plus ou moins de gaieté, et par moment, ni plus ni moins de mélancolie.

» Un jour il me proposa une promenade sur le golfe.

— Vous êtes bon marin, me dít-il, venez; j'ai à ma disposition une charmante embarcation à voile et quatre rameurs si le vent nous fait faux bond.

Nous sortimes du port vers les trois heures de l'après midi, et nous primes le large par un temps magnifique. J'étais à la barre du gouvernail; ce poste d'honneur me revenait de droit. La voile offrait à la brise un quart de surface; nous filions gaiement sur l'onde claire et azurée. A une lieue du port, nous découvrimes en yacht qui cinglait gracieusement de l'est à l'ouest. Ce batiment anglais était le plus joli du monde; je n'avais jamais rencontré de plus fin voilier.

— Tâchez d'aller jusqu'à lui, me dit le Parmesan; peut-être n'en serez vous pas faché.

Je dirigeai l'embarcation sur le point désigné, et nous parvîmes à atteindre le yacht qui précisément avait ralenti sa marche; nous l'accostâmes même d'assez près pour qu'il fut possible d'échanger une conversation avec les passagers qui le montaient. Mon cousin, de bout et appuyé contre le mât, mit le chapeau à la main et salua trois femmes charmantes assises près du bastingage. Un homme d'environ cinquante ans survint et s'adressant au Parmesan.

— Chevalier, dit-il, la mer est magnifique, n'êtes vous pas d'avis de prolonger la promenade jusqu'à la nuit ?

— Ils se parlaient en Anglais, mais je compris que les dames s'opposaient à cette course aventureuse. Hélas! nous n'étions que trop près du yacht; car je pus contempler très-distinctement la plus ravissante figure du monde c'était une jeune Anglaise d'une beauté et d'une dignité incomparables. Dans ma préoccupation, je dirigeai fort mal l'em-

barcation, qui faillit toucher le flanc du petit bâtiment britannique.

Que fait donc votre pilote? dit l'Anglais à mon cousin; est ce qu'il veut un abordage?

« Le Parmesan me regarda avec surprise. J'étais tout décontenancé; mais le regard de mon mentor fut pour moi d'un effet électrique, et me rendit toute mon énergie et ma clairvoyance. Je fis décrire à notre petite embarcation, par une manœuvre rapide, une grande élipse et avec tant de justesse, que nous rasâmes le yacht, de babord et de tribord, sans l'effleurer.

— Voilà qui est habile, s'écria l'Anglais. Vous avez, chevalier, un des meilleurs pilotes que j'ai rencontrés.

» Ma réputation était reconquise; je triomphais dans ma gloire, et je vis même les grands yeux bleus de ma divine Anglaise s'arrêter sur moi avec complaisance. Je remarquai que cette charmante fille avait les bras à demi-nus, et qu'elle portait au

poignet gauche un énorme bracelet très-riche et de très-bon goût. Comme elle avait ce bras pendant par dessus la galerie du bastingage, je pus à loisir admirer la rare perfection de sa forme et son éblouissante blancheur. Tout-à-coup la belle Anglaise poussa un cri : son bracelet venait de se détacher et de tomber dans la mer. Ses compagnes l'entourèrent avec empressement et cherchaient à la consoler de cette perte à laquelle elle paraissait très sensible.

— Ce n'est rien, dit l'Anglais au Parmesan; c'est un bracelet de moins. Ma fille y tenait par souvenir d'une de ses amies.

» J'avais ordonné d'amener la voile, et notre embarcation était presque arrêtée. Le yacht continua à filer son nœud.

— Qu'est-ce donc ? me dit le chevalier.

— Pardieu ! cousin, lui répondis-je, ce n'est pas la mer à boire.

» Et en un clin d'œil j'eus quitté mes vêtemens.

Le yacht était déjà fort loin. Le Parmesan, tout ébahi, me vit sauter dans la mer et faire le plongeon. Deux minutes après j'étais revenu au dessus de l'eau.

— Cousin, dis-je au chevalier, environ six brasses d'eau, pas davantage, et un fond rocheux. Nous aurons le bracelet.

» Je replongeai. Je vous ai déja dis que j'étais un des plus intrépides et un des plus habiles dans cette exercice. Je revins encore une fois à l'embarcation sans résultat. La colère sans mêlait.

— Vous êtes donc devenu fou décidément? s'écria le chevalier.

— A peu près, répondis-je.

» Et je disparus une troisième fois sous l'eau. Je me souviens qu'arrivé au fond de la mer je me trouvai sur un plateau de roche horizontale, poli comme du marbre; quelques gros coquillages étaient répandus ça et là, entrebaillant leurs écailles. Au milieu d'eux je vis quelque chose de jaune;

je saisis le bracelet qu'un énorme turbot flairait déjà. Je revins plus triomphant que si j'avais conquis une Amérique, et avec un tel battement de cœur, qu'il fallut m'asseoir en rentrant dans l'embarcation. Je montrai le bracelet au Parmesan ébahi.

— Il faut que vous ayez le diable au corps, dit-il, mais ceci tient du prodige !

— Non, cousin, repris-je; à Noli ce n'est que de l'adresse et de l'habitude.

— Allons, allons, répondit-il, hatez-vous de vous habiller, et mettons le cap à l'est; il s'agit de rejoindre le yacht.

« En moins de trois quarts d'heure d'une manœuvre vigoureuse, nous hélâmes le bâtiment Anglais. Il modéra sa marche; nous abordâmes.

— Milord, s'écria le Parmesan, nous demandons à vous rendre nos devoirs sur votre bord.

» Cinq minutes après, nous étions sur le pont du yacht.

— Permettez, mes dames, dit le chevalier, que mon cousin remette entre vos mains un bijou qu'il a disputé à trois ou quatre requins ou fond de la mer.

« Il me poussait par les épaules du coté de l'Anglaise.

Miss Dolly, reprit-il, voici votre bracelet.

» Je le rendis à Miss Dolly qui me regardait presque avec effroi. Je tremblais, j'avais la fièvre; je devais être effrayant en effet. L'aventure fut expliquée en quatre mots par le chevalier, qui prit texte de là pour raconter mon histoire. J'étais allé m'asseoir à l'écart, près du contre-maitre de l'équipage.

« De retour à Gênes, une rêverie immense m'absorbait. Le cousin me proposa d'aller au *Teatrino*, espérant que la comédie burlesque me rendrait un peu de gaité. Je refusai et le priai de m'accompagner au théâtre royal.

— Il parait, me dit-il, que vous avez besoin d'une musique en harmonie avec vos pensées.

« A l'opéra, je lui témoignai le désir de rester dans la salle.

— Et nos divinités de la scène? me demandat-il.

— Cher cousin, lui dis-je elles se passeront de notre encens ce soir.

» Je me blottis dans un coin de l'orchestre, rêveur et taciturne. Le cousin me regardait du coin de l'œil. Quelque temps après le lever du rideau, une loge s'ouvrit au premier rang, assez près de nous. Les Anglaises du yacht parurent dans cette loge, toute mon âme aurait voulu s'envoler vers Miss Dolly (Miss Dorothée).

— Je parie, me dit le Parmesan. que vous êtes amoureux de la prima donna; et vous avez raison. Voyez donc comme elle est belle sous sa couronne de verveines.

— Fort belle! lui répondis-je, fort belle! mais que n'est elle couronnée de bluets?

» Le Parmesan tourna ses regards du côté ou se trouvait Miss Dolly, et il se prit à sourire; elle avait

des bluets autour de ses beaux cheveux blonds.

— Comment ! reprit-il, la norma couronnée de bluets ! une druidesse ! quel contre-sens ! il est vrai que l'amour peut fausser les idées ; et vous êtes très-épris, cousin.

— Epris de qui ?

— Parbleu ! de la Norma qui chante en ce moment.

— Soit, lui dis-je.

» Et je vis qu'il essayait de cacher un rire d'incrédulité. L'opéra terminé, nous sortîmes par la porte royale, en dehors de laquelle cinquante équipages attendaient. La famille anglaise descendit bientôt le grand escalier et passa devant nous ; le chevalier salua les dames et toucha la main à Lord Posombridge. En ce moment, la robe de Miss Dolly m'effleura le bras, et je reçus d'elle le sourire le plus gracieux, un sourire de remerciement pour le bracelet retrouvé. Miss Dolly daigna même élever la main et me montrer en passant le magique bracelet

que son gant long ne recouvrait pas, par une attention toute divine. Je quittai l'Opéra la tête en feu et le cœur battant la campagne.

» Dès le lendemain matin, j'avais chez moi, grâce aux soins du chevalier, un maître d'anglais, un maître de français, un professeur d'histoire et de littérature, enfin un maître d'escrime tout aussi pédant que les trois érudits. Ces gens là s'emparèrent de moi du matin au soir. J'étais d'une docilité d'enfant et d'une foi de néophyte. Ils déclarèrent au Parmesan qu'avec mon intelligence et mon ardeur pour la science, je serais bientôt un sujet accompli. Quinze jours se passèrent ainsi sans autre événement que les occasions furtives que je recherchais de rencontrer quelquefois Miss Posombridge. Du reste le Parmesan était d'une discrétion admirable; il ne m'adressait pas la moindre question sur l'état de mon cœur; il est vrai que la transparence de ma passion tenait lieu d'une confidence.

Pourtant, je sus un gré infini au cousin de se taire sur ce qu'il n'avait que trop deviné.

» Chez nous autres méridionaux la passion arrivée à un certain degré de paroxysme éclate ou s'éteint. C'est un peu l'histoire d'une bombe lancée à toute volée. Je me déterminai enfin à chercher un moyen de révéler à Miss Dolly à quel point je l'aimais, et tous les moyens me parurent bons et légitimes. Je savais qu'on terminait pour elle chez un ébéniste de la ville un de ces jolis nécessaires en marqueterie de tous les bois indigènes du pays. Je me rendis chez le marchand et m'annonçai comme un ami de la maison de Lord Posombridge. L'honnête ébéniste me permit de visiter le meuble élégant qui venait d'être terminé. Je l'ouvris et parvins sans être vu, à glisser une lettre derrière une petite glace. Le meuble refermé, j'achetai quelques bagatelles et je sortis très-satisfait de mon action effrontée.

» Trois jours après, une femme inconnue me

remit dans la rue le billet que voici, et disparut aussitôt. Je courus comme un fou sous les grands arbres du Corso et je lus les lignes suivantes. Ma vue se troublait; j'eus besoin de m'asseoir sur un des bancs de la promenade.

« La témérité est dans votre caractère, disait le » billet; un homme qui ne craint point de s'élan- » cer dans l'abîme pour retrouver un joyau pou- » vait bien, en effet, écrire à une femme qu'il » connaît à peine. Cette femme vous plaint beau- » coup; elle vous prie de chasser son souvenir. »

« Je me crus perdu, et je songeai sérieusement à me tuer. Comme je rentrais chez moi, je trouvai le Parmesan gravement étendu dans un des fauteuils de mon appartement et fumant une longue pipe. Pour la première fois, j'eus un mouvement d'humeur en le rencontrant, et je lui répondis avec sécheresse.

— Mon petit cousin, dit-il, sans s'émouvoir, vous venez d'être piqué probablement par une

abeille qui depuis trois semaines ne cessait de vous obséder.

— Eh bien, oui, lui répondis-je, tout soulevé de colère et de désespoir, et je vous déclare que je n'y survivrai pas.

— Vous ne survivrez à la piqure d'une abeille, d'une mouche-à-miel, le plus harmonieux, le plus doux des insectes! Vous plaisantez petit cousin.

— Je veux mourir, m'écriai-je; laissez-moi.

— Mourez, monsieur, mourez dit le Parmesan. Au fait, c'est plus commode; on en finit avec ce cauchemar appelé la vie. Mais puisque vous voulez quitter ce monde, faites-moi connaître au moins vos dernières volontés.

— Je vous donne mon bien, lui dis-je, tout mon bien.

— Fi donc! reprit le chevalier. Est-ce de cela qu'il sagit? je répudie votre héritage, d'abord; je vous en préviens. Vous ne m'obligerez pas deux fois de suite sans que j'aie eu occasion de prendre ma

revanche. Tenez, cousin, dites-moi franchement ce qu'il faut que je fasse en faveur de cette *prima donna* qui vous aime à la folie ?

— Assez de raillerie, monsieur.

— Bien! alors donnez-moi le billet que vous venez de recevoir.

— Êtes-vous le diable ?

— Hélas! non.

— Etes-vous sorcier ?

— Un peu.

— Eh bien! lisez, et recevez après mon adieu éternel.

« Je lui remis le billet, et à ma grande surprise, il me répondit ces paroles après l'avoir lu :

— Vous vous plaignez de cela, petit cousin ?

— Mais ne me donne-t-on pas mon congé ?

— On vous l'offre, j'en conviens, reprit-il, mais on espère bien que vous ne l'accepterez pas.

— Comment ? vous croyez.....

— Eh! que vous êtes enfant, mon jeune pêcheur

de Noli ! Ne voyez-vous pas que Miss Dolly est un noble cœur. Une prude, à sa place, ne vous aurait répondu que par un regard foudroyant. Et cette charmante fille a la bonté de vous écrire (ce qui déjà est immense), et de vous prier de ne plus penser à elle !.... Ah! mon ami, c'est presqu'une prière de ne pas cesser de l'aimer et de vous occuper de sa noble personne.

— Est-ce donc là le langage des grandes dames?

— Vous l'ignoriez, mon pauvre enfant ? Apprenez donc que dans le monde et en amour surtout, les mots changent presque toujours de valeur et de sens réel; c'est tout un dictionnaire retourné. On dit oui pour dire non ; on dit : « oubliez-moi » quand on a une envie démesurée de rester dans le souvenir de quelqu'un. Les exigences sociales, les convenances de position, les pudeurs de haut rang, toutes ces tyranniques lois de la vanité, de la futilité, de la dignité puérile du monde, exigent l'usage

fréquent du dictionnaire retourné dont je vous parlais.

— Mais vous allez me rendre fou de joie, lui dis-je.

— Vous étiez fou de désespoir tout-à-l'heure; votre état s'améliore. Nous ferons quelque chose de vous. Or ça, reprit-il, ne vous montez pas trop la tête cependant, et ne vous lancez pas bride abattue dans la carrière de vos succès. Le plus difficile dans votre position n'est pas le premier pas, mais bien le second et tous les autres. Croyez-moi, il est plus habile, plus rare, plus honorable, de savoir profiter d'une victoire que de vaincre. Donc, calmez votre tête; gardez une réserve digne; sachez contenir vos élans d'enthousiasme. Dans quatre jours on vous priera de dérider un peu la majesté de votre front.

» J'écoutais les paroles du cousin avec la foi d'un catéchumène, et ce soir là je ne paru pas au théâtre royal. Mais qu'elle ne fut pas ma surprise,

lorsqu'au bout de huit jours je reçus de Lord Posombridge l'invitation de diriger son Yacht dans une partie de mer?

» Il serait inutile de prolonger le récit de mes journées de gloire et d'illusions; allons droit au positif. Deux mois après ma première aventure, Miss Dolly, foulant aux pieds les préjugés de naissance et de position, m'aimait sérieusement. J'étais devenu, à ce qu'il paraît, un jeune homme *accompli*, selon l'expression pédantesque de mes professeurs.

» Or, par une belle matinée d'octobre, le chevalier entra chez moi, et je fus surpris de l'inquiétude empreinte sur son visage.

— Mon cousin, me dit-il, vous êtes un homme de cœur. Prouvez le donc. Les Anglais nos amis sont partis hier au soir pour la France; il passent l'hiver à Paris. Miss Dolly a été enlevée par son père et sa mère; c'est à la lettre. La famille a tout

découvert et ne veux pas de vous. Qu'allez-vous faire? voyons.

— « Bien qu'étourdi par la foudroyante nouvelle; je répondis:

— Je pars ce soir pour Paris.

— A merveille, petit cousin, dit le Parmesan. Recevez ma bénédiction et partez, jeune aiglon des rochers de l'antique Ligurie.

» Dans la nuit qui suivit cette journée, une chaise de poste m'emportait sur la route de Gênes à Turin. Mes adieux au Parmesan avaient été des plus touchans. Je lui avais proposé d'être du voyage; il avait refusé par une cause qui restait pour moi impénétrable. »

III

Le pécheur de Noli s'interrompit un instant.

— J'ai besoin, dit-il, de recueillir mes souvenirs.

Il voulut bien après ces mots prendre la peine de recharger ma pipe. Je jetai un regard furtif sur la belle Jigia, toujours assise à la barre de l'embarcation, et je la vis sourire avec une grâce adorable à son enfant couché dans le panier d'osier et qui lui tendait les bras. Jigia écoutait le récit des aventu-

res d'Anton (qu'elle connaissait déjà parfaitement) avec cette demi-attention d'une femme très-sûre de la supériorité de sa position, et qui pardonne tout à un homme dont elle est bien certaine d'être la plus sincère et la dernière passion. Comme Anton tardait un peu à reprendre le cours de son histoire.

— Eh bien ! dit la Jigia avec un peu d'ironie, est-ce que tu comptes en rester là ? le plus beau est encore à raconter, et notre cher hôte est d'une patience dont tu dois profiter.

— Méchante après la victoire, Jigina ! reprit Anton, sois plus généreuse ; je reprends.

» Vous êtes Français, monsieur, et vous connaissez Paris parfaitement. Je n'ai donc rien à vous apprendre au sujet de cette ville étourdissante de grandeur, de puissance, de luxe, d'art, de science, d'égoïsme, et d'enthousiasme, de prodigalité et de misère, d'esprit, de bon goût, de vice, de vertu, de civilisation exquise. J'y arrivai avec

une idée fixe qui était toute ma préoccupation. Cette idée ambitieuse jusqu'à la folie, c'était le rêve doré d'un mariage possible avec Miss Dolly. Comme vous le voyez, je sautais d'un seul bond par dessus toutes les péripéties de mon roman, et je tombais d'aplomb sur la conclusion.

Ma volonté de tenter tout au monde pour épouser la fille de Lord Posombridge était tellement arrêtée, inébranlable, que je regardais cette union éventuelle comme une certitude. Au fait j'avais entendu dire que des reines veuves épousaient quelquefois des parvenus. Les exemples ne manqueraient pas aujourd'hui.

En y réfléchissant un peu, vous verrez que j'avais des chances très-favorables. J'étais enthousiaste, par conséquent très-énergique dans mes résolutions, et de plus j'étais aimé. Ajoutez à cette position morale deux cent mille francs comme moyen d'action.

» Je me logeai assez loin du quartier habité par

ma divine Anglaise. Mon cousin le Parmesan me l'avait conseillé. — On est tôt ou tard trahi par ses voisins, m'avait-il dit souvent. Un voisin finit par vous détester et par vous nuire, par cela seul qui nous voit tous les jours. A Paris surtout, les visages nouveaux font fortune. — Du reste, j'avais retenu parfaitement toutes les théories du chevalier et je me faisais une loi de les mettre en pratique de point en point. Ainsi je ne cherchai pas à me montrer tous d'abord à Miss Dolly; la charmante fille aurait pu s'effaroucher de cette obstination à la suivre, de cette audace résolue à tout braver. Il y a dit-on, dans le cœur des femmes des mystères de délicatesse presque impénétrables, mais qu'il faut ménager sous peine de se perdre auprès d'elles.

» Mes premiers soins furent de choisir un domestique intelligent et dévoué et d'acheter de très-bons chevaux, à peu près comme fait un officier avant de se mettre en campagne. Mon établisse-

ment terminé, et d'une manière assez normale, je courus tout Paris, très-avide de voir de mes yeux ce que mon imagination avait toujours rêvé.

» Il était temps, de songer à avertir Miss Dolly de mon arrivée, j'en cherchai l'occasion sérieusement; elle se présenta un jour à l'improviste, à Gènes, j'avais reçu des leçons d'équitation du Parmesan, et j'avais fait des progrès rapides dans cette exercice. A Paris, j'allais tous les jours au manège pour perfectionner mon éducation équestres. Un jour, dans un manége célèbre, au moment où je sautais de cheval, après un rude exercice, je crus reconnaître dans la cour l'équipage armorié du noble lord Posombridge. Un moment après, le lord lui-même descendait de voiture; il donna la main à une jeune fille qui descendait après lui; c'était Miss Sarah, la sœur aînée de Miss Dolly. Me montrer eût été imprudent ou de mauvais goût. Je ne voulais que me laisser deviner. Je passai sans être aperçu des nobles Anglais, mais assez près de leur

laquais pour être reconnu de cet homme qui m'avait vu à Gênes. J'étais bien sûr que le laquais parlerait de la rencontre à la femme de chambre de Miss Dolly, et que cette fille en avertirait sa maîtresse. Il paraît que ma prévision fut exacte. Il y avait le lendemain de ce jour une représentation solennelle au Théâtre-Italien; Miss Dolly connaissait ma passion pour la musique; elle paru au théâtre dans une loge d'avant-scène avec toute sa famille. Je la revis avec une émotion qui approchait du délire, et dix fois dans la soirée je faillis devenir ridicule aux yeux de mes voisins, par des démonstrations enthousiastes. Miss Dolly promenait sa double lorgnette sur tous les points de la salle. Je vis bientôt le feu de cette batterie dirigé sur moi, debout en face de la loge. Hélas! mon Dieu! que l'on est fou dans ces momens là; à vingt ans! Miss Dolly avait à la main un bouquet de fleurs dont la forme sphérique rappelait ces magnifiques bouquets de Gênes dont tout voyageur garde un sou-

venir éternel. Ces fleurs me revenaient de droit; j'avais la fatuité de le croire. Ce qui m'inquiétait, c'était le moyen que miss Dolly emploierait pour me le remettre. J'étais un grand sot; le moyen le plus simple était le meilleur. La charmante Anglaise, beaucoup plus intelligente que moi prévoyait sans doute qu'après la sortie du spectacle je ferais tout au monde pour aller porter un hommage sympathique à la loge qu'elle avait occupée. C'était un pélérinage d'amour auquel un fou comme moi ne pouvait manquer. La salle devenait déserte de plus en plus; la famille Anglaise avait repris le chemin de sa voiture; je courus à la loge d'avant-scène, et une clef d'or m'en ouvrit la porte. Il est peu d'ouvreuses incorruptibles; c'est une justice à leur rendre, et, grâce au ciel, celle de la loge en question s'attendrit tout de suite aux *argumens irrésistibles* du comte Almaviva. Je me jetai dans cette loge en véritable insensé! Un bouquet était oublié sur une des chaises de velours, je saisis le

bouquet ; je le mis dans mon gilet, et j'enlevai la chaise. L'ouvreuse se récria, et me menaçait d'une résistance énergique.

— Tenez lui dis-je, trouvez moi un voleur qui me ressemble. Si je ne puis enlever la reine, j'aurai du moins le trône, car je l'achète.

« Je lui passai quatre ou cinq louis dans la main, et, sans plus de façon, je descendis un petit escalier, un escalier privilégié, ma chaise sous le bras et le cœur en fête. Le vol eut plein succès. La chaise parvint jusqu'à ma voiture, et tout fut sauvé.

« Ainsi, de folies en folies, se passèrent les premières semaines de mon séjour à Paris. La passion rend ingénieux, comme la captivité; il n'est pas de moyen habile et hardi qui ne fût employé par moi pour révéler , souvent à Miss Dolly à quel point je l'aimais. Je m'étais fait une loi de ne rien écrire. L'action est plus éloquente que tous les billets du monde; je sentais cela en moi-même par intuition.

Du reste, je vivais en vrai solitaire, refusant de *cultiver*, comme on dit, les *connaissances* éventuelles que je pouvais faire journellement dans le cours de ma vie errante. Je voyais cependant, quelques artistes bien enthousiastes, bien sincères amans de leur art; enfans sublimes, belles intelligences, nobles cœurs, les premiers des hommes. Mon éducation gagnait à leur contact électrique. Du reste, je continuais mes études de Gênes, mais avec des professeurs de Paris, et décidément je me sentais transformer au moral, de jour en jour. L'instruction m'arrivait par degré avec ses resplendissantes perspectives et ses ravissemens. Un monde nouveau m'était ouvert; je m'y précipitai d'un élan impétueux. Oh! que de fois, après une journée où j'avais pu entrevoir quelques minutes seulement ma divine miss, que de fois je passai, penché sur mes livres, la nuit tout entière! que de fois l'aube du jour, souriant dans mon cabinet d'étude, vint m'avertir que je venais de gagner un titre de plus

à la reconnaissance de miss Dolly ! Heureux ce temps de ferveur héroïque et tout éclairé des rayons de l'avenir.

« Le retour de la belle saison me fit présumer que lord Posombridge pouvait quitter Paris d'un jour à l'autre. Il fallait absolument avoir une entrevue (j'allais dire un rendez-vous) avec miss Dolly. Elle montait souvent à cheval ; sa hardiesse et sa grâce dans cet exercice lui avaient acquis une sorte de célébrité dans la fashion de Paris et de Londres. Évidemment miss Sarah, sa sœur, en avait conçu quelque jalousie; son assiduité au manége prouvait à quel point elle désirait pouvoir rivaliser avec la belle écuyère, que tout le monde admirait. Miss Dolly dans ses promenades, était accompagné ordinairement par son père et par quelques amis de sa maison, vrais gentlemen-riders. Il y avait parmi ceux-ci un jeune seigneur Danois, très-épris de miss Sharah; grand et beau jeune homme, vrai type de cette blonde race du nord, dont l'ori-

gine cimbrique remonte jusqu'à Japhet (n'en riez pas, je vous prie). Le prince Christian de Kiel avait rencontré miss Shara Posombridge en Angleterre, et il était venu à Paris tout exprès pour mettre aux pieds de l'Anglaise sa magnifique fortune et son cœur doué des plus excellentes qualités. L'amour du Danois n'était ni dédaigné ni accepté; de sorte que sa seigneurie se trouvait encore, au moment dont nous parlons, dans cet état nébuleux de doute et d'espérance qui peut amener une sorte de consomption morale s'il se prolongeait. Le Danois avait fait de miss Dolly la confidente de ses peines, et il ménageait fort peu sa patience et sa complaisance. Du reste, miss Dolly trouvait en lui un écuyer toujours prêt à l'accompagner, et un écuyer qui ne pouvait être compromettant, puisque tout le monde connaissait le nom de la dame de ses pensées; aussi miss Dolly acceptait-elle avec grand plaisir l'escorte chevaleresque du prince Danois. Une idée chagrinante venait en outre se

mêler aux perplexités du poursuivant de miss Sarah. Le Danois était convaincu que les froideurs de son idole avaient, entre autres causes, celle-ci : mis Sarah qui avait habité l'Italie semblait avoir une prédilection marquée pour le type méridional; elle aimait les yeux noirs, le teint basané, les brunes chevelures. Elle parlait souvent des divines harmonies de la beauté italienne et grecque si admirablement révélées par des chefs-d'œuvre d'art. Or, le Danois avait précisément en sa personne le caractère le plus expressif du type scandinave ; il était d'une taille très-élevée avec les apparences d'une force effrayante. Hélas ! il avait aussi les yeux d'un bleu pâle, presque effacé, le bleu du ciel polaire; il était d'un teint blanc et fatalement coloré de rose aux deux joues ; et de plus (voici le grand malheur) il avait les cheveux presque blancs à force de les avoir blonds. Le pauvre jeune homme paraissait devoir en mourir de chagrin dans un temps donné. En vain pour cette maudite cheve-

lure, héréditaire dans sa maison depuis le XIe siècle, depuis le roi Canut-le-grand peut-être, en vain avait-il dépensé des sommes considérables chez les parfumeurs les plus célèbres de l'Europe ; les *philocomes* les plus énergiques, les eaux les plus *miraculeuses*, n'avaient jamais pu apporter la moindre altération à cette fatale couleur originaire. La chevelure du Danois, blonde et pâle toujours, et de plus en plus pâle et blonde, devait rester sur sa tête, comme un type immuable de la race septentrionale. C'était désespérant au point de vue des sympathies de miss Sarah.

« Par une belle après-midi du mois de mars, me trouvant au bois de Boulogne, je distinguai, dans une des grandes allées, un groupe de chevaux que je reconnus bientôt pour appartenir à la cour de miss Posombridge. Elle était escortée ce jour-là du Danois fidèle, d'un baronnet qui se donnait toutes les allures d'un prétendant, et d'un tout jeune homme nouvellement débarqué à Calais, et

qui lui disait *ma cousine* à tout bout de champ. Deux piqueurs suivaient. Lord Posombridge n'était pas de la partie ce jour-là. J'eus l'espoir d'être admis à l'honneur d'accompagner miss Dolly. Elle me reconnut parfaitement. Je montais un très-beau cheval que le baronnet remarqua avec quelque surprise. Je me joignis au groupe et je saluai miss Posombridge, qui voulut bien m'indiquer la place de droite à côté d'elle. Le baronnet en pâlit, le Danois devint rêveur.

— Vraiment, monsieur, dit avec un peu d'ironie ma charmante Anglaise, j'ai des remerciemens à vous faire. Depuis votre arrivée à Paris, vous avez complétement oublié vos amis de Gênes. Mon père eut été heureux de vous revoir.

« Je répondis par une de ces phrases officielles qui sont en circulation dans le monde où il est convenu que les paroles sont inventées pour ne rien dire, ou pour déguiser sa pensée.

« Le Danois s'éloigna de quelques pas, poursui-

vant l'idée de miss Sarah, ou bien poursuivi lui-même par la préoccupation abominable de sa chevelure scandinave. Le baronnet lui-même fut discret sans le vouloir; il causa avec le jeune cousin de miss Posombridge.

— Ah! me dit à demi-voix la plus aimable des femmes, quelle noire ingratitude!

— Et votre famille si courroucée contre moi, lui répondis-je.

— Ma famille, reprit-elle, est..... ma famille. N'auriez-vous pas assez de caractère pour braver des bouderies?

— Pour vous adorable miss, je braverais Dieu même.

— Ce serait trop, reprit-elle en souriant. Contentez-vous de faire la guerre à nos adversaires.

— Parlez, lui dis-je, ordonnez.

— Eh! bien, prenez à votre service le valet que j'aurai soin de vous adresser. Notre étoile fera le reste.

« Miss Dolly à qui j'indiquai ma demeure, me remercia du regard comme si déjà je bravais tous les dangers d'un enlèvement. Elle rappela le baronnet, qui prit un petit air triomphant ; le Danois revint à son tour auprès d'elle avec une grosse provision de soupirs auxquels il donna carrière tout en caracolant. Je fus discret, et au bout de la grande avenue je saluai miss Posombridge, puis je piquai mon cheval qui partit par un bond d'une violence incroyable. Le mouvement fut magnifique à ce qu'il paraît, car, étant resté ferme sur les étriers, malgré ce prodigieux coup de reins, j'entendis derrière moi deux ou trois *bravo* qui achevèrent de me rendre fou de joie.

« Le lendemain un valet vint s'offrir à mon service. Il fut le bien venu. Deux jours après, il me remit le billet que voici, et qu'une femme de chambre lui avait donné pour moi :

« Mardi prochain, à sept heures du matin, vous

» m'attendrez avec une voiture de poste disposée « pour aller bien loin, à la barrière d'Italie. »

Au jour et au lieu indiqués, j'étais au rendez-vous. Miss Dolly parut à l'heure convenue ; elle avait une femme avec elle ; j'avais mon valet. Dix minutes après, quatre chevaux de poste nous emportaient au galop, sur la route du midi.

« Arrivés à Lyon, la première personne que nous vîmes en descendant de voiture fut un commissaire de police, qui m'arrêta dans les formes et me signifia de monter en fiacre avec lui, pour être écroué jusqu'à nouvelle information. L'ordre en avait été expédié par le thélégraphe, au préfet du Rhône, par le préfet de police de Paris, deux heures après notre départ. Je voulus résister. Deux gendarmes sortirent de je ne sais où, et se mirent en devoir de m'appréhender au corps. Miss Dolly, très-digne et très-noble dans toute occasion, ne démentit pas en ce moment son beau caractère.

— Ne résistez pas à ces gens-là, dit-elle. Je vous

saurai gré de votre résignation calme. Je me charge du reste, fiez-vous à moi.

« Je lui baisai la main avec transport, et je me laissai conduire à la maison d'arrêt de l'Hôtel-de-ville. Dans la matinée du lendemain le guichetier entra dans ma chambrette, et m'annonça la visite d'une belle dame qui se disait ma sœur.

— Comment, ma sœur chérie, dis-je à cette noble femme, comment avez-vous pu obtenir?....

— Mon frère, reprit-elle, M. le préfet est homme d'esprit et homme de cœur. Il s'est chargé de lever toutes les difficultés qui pouvaient s'opposer à cette visite. Du reste, je viens d'écrire à *nos* parens, à Paris. Dans quelques jours vous sortirez d'ici avec tous les honneurs d'une victoire.

— Ma belle et bonne sœur, m'écriai-je, je devrais me jeter à vos pieds, mais monsieur qui est là (je désignais le guichetier) pourrait peut-être le trouver mauvais, et parler de mon enthousiasme à des gens qui s'en irriteraient. Notre famille nous

persécute et nous traite en criminels. Le temps de la réparation arrivera.

Le guichetier, homme très-doux et poli par une incroyable exception, le guichetier s'approcha de la petite fenêtre grillée, et se mit à regarder le temps, par discrétion ou par humanité. Je profitai du moment pour dire à ma *sœur* tout l'excès de ma reconnaissance.

» Cette première visite fut suivie d'une quantité d'excellentes choses qui m'arrivèrent dans ma prison, par les soins de miss Dolly. Les provisions les plus exquises m'étaient apportées. Ajoutez à cela des livres, du papier, des plumes, tout ce qu'il faut pour tuer le temps : un prisonnier n'a que cette idée fixe. Miss Dolly revint le lendemain et les jours suivants. Elle me disait qu'elle attendait son père à tout moment, et que sa résolution à la résistance était inébranlable. Elle me jurait l'amour le plus dévoué, un amour éternel.

« Le surlendemain, je vis entrer dans ma chambre lord Posombridge lui-même, accompagné d'un magistrat qui n'était autre qu'un juge d'instruction.

— Mylord, lui dis-je, soyez le bienvenu. Je suis désolé de vous recevoir dans un si triste logement, mais c'est un peu votre faute.

« Le noble Anglais était tellement furieux qu'il ne put me répondre. Ce fut le magistrat qui prit la parole.

— Vos noms, prénoms, âge, qualités' domicile?

« Je répondis à tout cela. Cet honnête homme exposa ensuite le sujet de la plainte de lord Posombridge, en expliquant tous les chefs d'accusation qui pesaient sur moi. Il termina son allocution par cette phrase consacrée et comme stéréotypée dans les formulaires d'une instruction judiciaire :

— Qu'avez-vous à répondre ?

— Moi, lui dis-je ; rien du tout, sinon que je m'ennuie horriblement ici.

— C'est tout ce que vous avez à répondre ? reprit-il imperturbablement ; c'est tout ce que vous avez à répondre au sujet de l'enlèvement dont vous vous êtes rendu coupable ?

— D'abord, monsieur, dis-je à mon tour, s'il est indiscret à vous de me parler de cela, il serait encore plus déloyal à moi de vous donner la moindre explication à ce sujet.

— Misérable ! s'écria lord Posombridge hors de lui.

« Et il sortit brusquement de ma chambrette.

— Je vous laisse à vos réflexions, me dit le magistrat ; une accusation grave pèse sur votre tête. Vous êtes étranger, mais vous n'ignorez pas les dispositions du code d'instruction criminelle qui.....

— Oh ! pour cela, j'ignore tout absolument, monsieur, lui dis-je. Je sais seulement que je suis sujet du roi de Sardaigne, et que vous me feriez grand plaisir de me permettre de retourner chez moi ; on m'y jugera si l'on veut.

— C'est ce que nous verrons! ajouta le magistrat en jetant sur moi un regard superbe.

» Il me quitta. Je n'avais d'espoir qu'en l'humanité du geôlier pour avoir des nouvelles de miss Dolly. Je parlai à cet homme et je cherchai à l'éblouir par des promesses brillantes. Il s'attendrit d'abord, puis il m'avoua que sa place était bonne, et que dans la balance de ses réflexions, il jugeait qu'il valait mieux résister à mes offres que de s'exposer à être destitué, et peut-être condamné à son tour à une rude détention. Trois jours mortels se passèrent sans que j'eusse la moindre nouvelle du dehors. J'avais la fièvre; une fièvre de prison, la plus abominable des fièvres.

Enfin, dans la matinée du quatrième jour, un monsieur vêtu de noir des pieds à la tête vint me lire un ordre d'élargissement, et qui apparemment était arrivé du ciel en droite ligne. Je sautai à son cou et je l'embrassais; je serrai la main du concierge dans laquelle je laissai un souvenir de reconnaissance, et je quittai mon cachot; courant sous les voûtes sombres comme un fou qui s'échapperait. Arrivé au grand air, j'aspirai la brise avec délices, et je me hâtai de me rendre à l'hôtel où j'étais descendu de ma chaise de poste. Je n'y trouvai pas un mot de miss Dolly, ce qui me prouva avec quelle promptitude elle avait été enlevée. J'appris seulement que la voiture de lord Posombridge avait pris la route de Paris; mon valet avait surveillé ce départ. Il me donna peu de détails, n'ayant pu même apercevoir ma charmante miss. J'arrivai à Paris après trente heures de course. Les postillons me crurent chargé des affaires les plus importantes et les plus urgentes

de l'état. Ils avaient mené de ce train-là quinze jours auparavant un diplomate de haut rang qui partait pour Toulon. Hélas! toute ma diplomatie était une affaire de cœur; ma haute mission n'était qu'un délire passionné qui m'entraînait ainsi bride abattue sur une grande route que j'avais parcourue quelques jours avant avec tous les emportements d'un rêve réalisé.

» A peine arrivé à Paris, je courus chez le prince Danois, qui seul pouvait me donner des nouvelles de miss Dolly. Je le trouvai magnifiquement étendu sur un divan, en face d'un guéridon chargé de porcelaines. Il fumait en prince asiatique, chaussé de babouches brodées d'or et revêtu d'un caftan de soie. Le bon jeune homme se serait fait Turc pour protester une bonne fois contre son origine et sa chevelure normande. Dès qu'il me vit, il se leva tout d'une pièce comme un colosse égyptien qui se dresserait tout-à-coup sur ses pieds.

— Vous voilà! s'écria-t-il; vous en faites de

belles, ma foi. Notre pauvre miss est gardée à vue dans son appartement. Le père et la mère sont furieux. Ma divine Sarah me boude moi-même, je ne sais trop pourquoi.

— Je vais vous le dire, répondis-je. miss Sarah, dont la tête est très-romanesque, vous reproche, j'en suis convaincu, de ne pouvoir oser ce que l'amoureux de sa sœur vient de tenter.

— Quoi! un enlèvement! elle le voudrait?... Jamais, monsieur, je respecte trop.....

— Et on vous respectera beaucoup aussi, cher prince, car on vous traitera toujours avec une haute estime.

— C'est-à-dire à la glace.

— Vous l'avez dit. Mais au nom du ciel, parlez-moi de miss Dolly.

— Je ne l'ai entrevue qu'une fois depuis trois jours, depuis son retour; il m'a été impossible de lui dépeindre mes peines de cœur et........

— Ah! pour Dieu, cher prince, oubliez un peu

votre cœur; celui de miss Dolly est peut-être plus malade que le vôtre.

— Impossible! reprit-il avec un flegme Danois; le sentiment que je nourris dans mon âme pour miss Sarah......

» Il allait entreprendre une dissertation psychologique ou physiologique.

— Au nom de Dieu, lui dis-je, prenez pitié d'un pauvre fou, dites-moi ce que vous savez des intentions de la famille du lord; doit-elle quitter Paris bientôt?

— Je ne le crois pas, reprit-il; Miss Dolly est fort souffrante.

— Souffrante! m'écriai-je.

— Je vous ai dit déjà qu'elle était hors d'état d'écouter comme jadis mes douloureuses confidences.

» J'allais fuir le plus impatientant et le meilleur peut-être des hommes, lorsque le baronnet parut dans le petit salon ou nous étions. Il pâlit en me

voyant, ce qui donna une étrange expression à son visage ordinairement pourpre comme un homard; il me lança un regard de travers que je lui rendis par un regard partant en droite ligne et d'une expression énergique.

— Prince, dit-il au Danois, comment se fait il que monsieur soit ici?

— Par la raison toute simple qu'il y est venu, reprit l'imperturbable Normand.

— J'y suis, Monsieur, dis-je à mon tour par un acte spontané de mon bon plaisir, et pour rendre mes devoirs au cher prince; cela ne vous convient pas?

— Pas trop, reprit l'Anglais assez sèchement.

— Fort bien, monsieur le baronnet. Si vous désirez que nous nous voyons ailleurs, vous n'avez qu'à parler.

— Un duel! déjà! répliqua-t-il; c'est à peine si nous avons échangé dix paroles. On va vite en France......

— Oh ! non, monsieur, repris-je, on y est même très-patient. Il y a long-temps qu'on aurait dû tirer un bon coup de canon à l'Angleterre.

— Mais, monsieur, vous n'êtes pas Français, cependant ?

— Je puis l'être de cœur, monsieur le baronnet.

— Vous voulez donc un duel avec moi ? mais examinons les positions : mes pères, depuis Henri VIII, ont toujours siégé à la chambre des lords.....

— Un des miens, repris-je, était doge, parconséquent, souverain au XV[e] siècle ; je puis vous le prouver.

— Et vous êtes fils de pêcheurs ?

— Vous trouverez en Italie cinquante descendans de familles princières qui n'ont pas cent sequins et qui vivent du produit d'un état libre et honorable.

— Mais vous-même, vous n'êtes qu'un pêcheur de Noli.....

— Ah ! pardieu, lui dis-je, je suis loin de le nier,

et je vous jure même que je n'ai jamais pêché ni harponné de veau marin aussi ridicule que vous.

» Je lui remis ma carte et je partis. Il était presque pétrifié. Le lendemain nous échangeâmes deux balles. Le plomb du barronnet m'effleura la tête; je lui cassai le bras. Il en avait pour trois mois de traitement et de réclusion par conséquent, ce qui m'arrangeait beaucoup.

Le bruit de mon duel ne fit que confirmer, aux yeux de bien des gens, les soupçons qu'ils avaient déjà au sujet de l'enlèvement de miss Dolly, car lord Posombridge, en père prudent, avait tenu l'aventure secrète, et s'était désisté très-diplomatiquement de ses poursuites contre moi, ainsi que nous l'avons vu. Sa colère concentrée n'en était pas moins vivante. L'hôtel qu'il habitait avec sa famille m'était rigoureusement fermé. J'épiais des nouvelles de ma chère recluse. Mon valet me servait pour cela avec un zèle ingénieux, mais souvent sans résultat. Après huit ou dix jours passés

dans de mortelles inquiétudes, j'appris, par une femme de la maison, que l'état de la malade s'améliorait. J'allai chez le médecin ; il n'eut d'autre réponse à me donner que celle-ci :

— Nous verrons ; il ne faut rien préjuger, l'état n'est pas plus alarmant aujourd'hui qu'hier.

» Cet homme avait reçu le mot d'ordre ; il était inflexible. Hélas ! que me reste-t-il à raconter ! Il y a des larmes à la fin de toutes les histoires de cœur, et celle-ci, ce triste passé, a des échos douloureux qui retentissent souvent au fond de mon âme.

» Un soir, comme je rentrais chez moi fort tard, selon mon habitude ; mon domestique me dit, d'un air effaré, que deux hommes m'attendaient dans mon appartement. Ils avaient, disaient-ils, à me communiquer des nouvelles de la plus haute importance. Je montai fort ému, et avec le pressentiment de quelque chose de solennel. Dans le salon qui précédait ma chambre à coucher, deux hommes, en effet, étaient assis sur le divan, au-dessus

duquel étincelait une belle panoplie d'armes de toutes les époques, que j'avais achetée depuis peu. Les deux figures sévères qui m'attendait me parurent effrayantes au premier abord, sous le faisceau d'épées nues, d'arquebuses et de haches d'armes dont l'acier jetait des lueurs étranges. Un des deux hommes se leva et vint à moi. Sa haute taille me le fit reconnaître, car il y avait peu de lumière dans le salon; c'était le prince Christian.

— Vous êtes surpris de nous voir ici, me dit-il. Si l'heure est indue, l'affaire est grave et pressée.

— Parlez, lui répondis-je; mais avant tout avec qui êtes-vous?

» Mon domestique entra en ce moment, portant une grosse lampe allumée, et qu'il posa sur une table. Je vis distinctement se dessiner sur le fond sombre de la tapisserie la tête pâle de lord Posombridge.

— Le noble lord, reprit le Danois, vient ici dans des intentions pacifiques.

— Je l'espère, dis-je à mon tour, et je reconnais bien là le beau caractère du noble lord.

— Vous voyez, ajouta le prince Christian, un père navré de douleur; vous êtes, monsieur, la cause première de son malheur.

— Miss Dolly serait-elle plus malade qu'on ne me l'avait dit! m'écriai-je.

— Miss Dolly est gravement malade, oui, monsieur, reprit Christian.

— Ah! répondis-je, si tout mon sang pouvait racheter.......

— Vous pouvez du moins réparer et adoucir beaucoup d'infortunes, dit le Danois. Le noble lord, en qualité de père et d'homme d'honneur, vient vous demander de devenir l'époux de sa fille, presque mourante.

» L'étonnement me rendait muet. L'Anglais crut que j'hésitais et je vis sur sa figure une expression de douleur que je pris pour de la colère.

» Il était toujours assis sur le divan, immobile et pâle comme une statue de marbre.

— Vous comprenez, monsieur, ajouta le Danois, que ceci est une réparation indispensable à l'honneur de la famille de Lord Posombridge.

— Je comprends parfaitement, repris-je que le noble lord m'aurait rejeté comme un chien en toute autre circonstance. Il était inutile, prince, d'ajouter cette réflexion à ce que vous aviez à me dire.

— Enfin, monsieur, la chose est ainsi. Vous voyez le grand honneur que vous fait une des plus hautes familles d'Angleterre.

— Je vois, répliquai-je d'un ton un peu hautain, que mon consentement est ici nécessaire. Je ne le donnerai que par un acte libre de ma volonté, sans autre considération que le sentiment de mon devoir.

— Hésiteriez-vous, monsieur? dit le Danois.

» Mon émotien violente ne me permettait pas

de répondre aussi promptement que je l'aurais voulu. Je jetai les yeux, en ce moment, du côté du divan, et je vis lord Posombridge, toujours assis, pâle et immobile, mais les deux mains armées de pistolets dirigés sur moi.

— Mylord, m'écriai-je, venez-vous ici pour m'assassiner? Je ne répondrai à votre intermédiaire qu'autant que vous aurez déposé ces armes. Vous pouvez me tuer si vous voulez.

» Et je me rapprochai de deux pas. L'Anglais mit ses deux pistolets dans sa poche, avec lenteur.

— Bien, mylord! lui dis-je avec calme. Puisque vous ne voulez pas de ma vie, je vais répondre à vos propositions.

» Puis m'adressant au Danois:

— Tout en reconnaissant l'honneur que me fait la famille de lord Posombridge, je n'obéirai qu'aux ordres de miss Dolly, si elle daigne m'en donner.

— Vous acceptez donc sa main, dit le Danois.

— Si elle daigne me la proposer, oui. J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

» A ces mots, la statue se leva, toujours muette et lente dans ses mouvemens. Lord Posombridge tendit la main au prince Christian, il passa devant moi, me rendit mon salut très-poliment, et sortit sans articuler une parole. Le Danois le suivit.

» Les grands seigneurs ont encore, à l'époque d'égalité où nous vivons, des privilèges énormes. Ils en auront toujours, gardez-vous d'en douter. L'égalité des positions est la plus vertueuse et la plus terrible des chimères. Le niveau des révolutions courbe l'herbe des champs, mais elle se relève bien vite derrière lui; et le pauvre et inutile niveau finit par vieillir dans un coin.

Le noble lord en moins de quinze jours, avait

fait remplir toutes les formalités indispensables à un mariage contracté entre deux étrangers, sur une terre étrangère. Des courriers avaient été expédiés à Noli et en Angleterre, tous les papiers nécessaires étaient réunis; il n'y manquait que nos signatures.

Le prince Christian vint me prévenir un matin que la cérémonie aurait lieu la nuit suivante, à onze heures, à l'hôtel de lord Posombridge. Il me quitta en me serrant la main, et sans vouloir même me parler de miss Sarah. Je compris à quel point on avait exigé de lui du silence et de la discrétion. Cependant je courus après le Danois et je le rejoignis. Mes questions sur l'état de santé de miss Dolly devinrent tellement pressantes, que le bon jeune homme ne put se défendre de me dire:

— Eh bien! il est possible que vous épousiez la pauvre miss à l'agonie.

» Je passai le reste du jour dans un délire

effrayant mes gens crurent devoir appeler un médecin. C'était un jeune homme qui m'avait traité déjà quelquefois. Je lui expliquai les causes de mon désespoir.

— Monsieur, me dit le jeune docteur, je ne veut pas chercher ici à vous bercer d'illusions qui seraient peut-être mortelles. Je sais par mes confrères que l'état de miss Dolly est désespéré.

» Vers les neuf heures du soir, le prince Christian vint me chercher. Je ne lui adressai aucune question. Sa tristesse m'en disait assez. Quand la voiture roula sous le péristyle de l'hôtel de lord Posombridge, une sueur froide couvrit mon visage ; je me sentais défaillir. Le Danois remarqua mon saisissement ; il me prit la main et me dit :

— Vous avez du cœur, n'est-ce pas ? Rappelez toutes vos forces, il faut que notre chère miss meure votre femme.

» Je m'élançai de la voiture; mon âme avait repris toute son énergie aux approches du moment solennel. Arrivé dans l'appartement de la malade, on me fit attendre pendant quelques minutes dans un petit salon dont l'élégance et le bon goût formaient un contraste déchirant avec la douleur qui accablait tous les habitans de cette maison. Enfin un homme grave et vêtu de noir vint me prévenir qu'on m'attendait: C'était l'intendant du noble lord.

» En entrant dans la chambre de la malade, je fus frappé du calme qui y régnait. Six ou sept personnes étaient là. Je vis deux femmes à genoux près du lit et qui pleuraient en silence: c'étaient lady Posombridge et miss Sarah. Dans un groupe d'hommes je distinguai sur le champ la tête blanche et froide du lord, qui, les bras croisés et le regard assuré, considérait ce qui se passait autour de lui avec une sérénité stoïque. Les rideaux du lit s'entr'ou-

vrirent, et je vis, ô mon Dieu! la belle, la pâle miss Dolly, assise sur son séant et la tête renversée sur un large coussin. Ce visage avait déjà les empreintes solennelles de l'autre vie; les lèvres étaient décolorées, les joues aussi; mais le regard de la noble fille n'avait jamais eu plus d'éclat, plus de tendresse. Ses mains amaigries et blanches comme de la neige étaient jointes et posées sur sa poitrine; sans les rayons célestes du regard, j'aurais cru miss Dolly déjà trépassée. Quand elle m'aperçut, je vis une légère émotion sur sa figure, et un demi-sourire effleurer ses lèvres.

» Le prince Christian, à un signe que lui fit le lord, me dit ces mots:

— Monsieur, la famille du noble lord et le lord lui-même voient avec reconnaissance votre soumission.

— J'obéis aux ordres de miss Dolly, répon-

dis-je ; miss Dolly est maîtresse souveraine de mon sort.

— Bien ! très-bien ! Anton, dit une voix faible et douce, j'aime cette fierté ; elle répond à l'idée que je me suis faite de votre caractère.

» L'officier de l'état civile, entouré des témoins procéda à l'acte de mariage. Je m'approchai du lit de la malade, sur l'invitation qui me fut adressée, et j'attendis la question solennelle, la formule d'usage. Mon étonnement fut grand quand j'entendis qu'on me donnait le titre de baronnet. Me retournant alors vers le prince Danois, comme pour lui demander l'explication de cela.

— Le noble lord Posombridge, me dit-il à haute voix, en vous accordant la main de miss Dolly, a sollicité et a obtenu pour vous de son gouvernement le titre de Baronnet.

— Je comprends. Continuez, monsieur, dis-je à celui qui nous mariait.

Le *oui*, prononcé de part et d'autre, mit fin à cette première formalité. Un pasteur anglican s'avança et reçut aussi nos consentements. J'attendais un prêtre catholique sans oser trop l'espérer; mais la volonté de ma chère miss Dolly avait été respectée et en tout point exécutée. Un ecclésiastique français fut introduit. Je mis un genou en terre devant le lit de la malade. Le prêtre nous demanda notre consentement, nous bénit et me donna l'anneau pour le passer au doigt de ma fiancée. Oh! je n'oublierai de ma vie le regard de miss Dolly en ce moment; mais comment exprimer la tendresse divine de ce regard! Elle me présenta la main, et, ayant reçu l'anneau, elle me dit:

— Anton, remercions monsieur l'abbé et tous ceux qui sont ici de la grâce qu'ils nous ont faite aujourd'hui en célébrant notre mariage. Remercions mon noble père, ma

mère bien aimée, toute ma famille et nos amis. Rien n'a manqué à cette cérémonie, ni la solennité, ni les larmes, ni même le bonheur. Oh! je sais bien, Anton, que ce n'est pas là toutefois le mariage que nous avions rêvé. Dans une petite église, sur une colline, au bord du golfe de Gênes, dans une de ces charmantes chapelles au clocher carillonnant, et ombragées de grands oliviers et de pins d'Italie; la célébration de notre mariage n'eut pas été plus sainte, mais elle eut été plus riante, n'est-ce-pas? Dieu en a disposé autrement. Je suis résignée, et puisque je meurs votre femme, je ne me plains plus. Adieu, Anton; gardez mon souvenir comme une de ces fleurs que l'on conserve toute la vie, et qui nous sont chères, bien qu'elles soient flétries.

» J'étais à genoux à son chevet, et je baisais ses mains. J'entendais des sanglots derrière moi. Miss Dolly fit un dernier effort pour me

parler et pour adresser un adieu suprême à sa famille; puis, détachant un bracelet qu'elle n'avait jamais cessé de porter :

— Tenez, me dit-elle, vous le reconnaissez bien, n'est-ce pas? Il vous appartient de droit, mon ami.

» Sa tête retomba sur le coussin; on vit miss Dolly sourire en élevant les yeux au ciel, et, après un soupir prolongé, elle parut rendre à Dieu son âme et sa vie. Peu-à-peu je sentis la main qui serrait la mienne s'ouvrir et quitter ma main; le souffle venait de manquer à la bouche pâle de l'agonisante. Miss Dolly venait de mourir. Sa mère et sa sœur se jetèrent sur son sein avec une expression de douleur déchirante. En me relevant, je retrouvai devant moi la figure glaciale du noble lord. Il me regarda froidement des pieds à la tête, toujours sans articuler une parole. Le prince Danois m'attira

dans le salon voisin. Un moment après, un Anglais, un des amis de la maison, vint à moi et me dit :

— Monsieur, je suis chargé par lord Posombridge de vous remercier et de vous prier de reprendre votre liberté. Les derniers honneurs à rendre aux dépouilles mortelles de miss Dolly regardent sa famille. Le lord part cette nuit même avec tous les siens et le cercueil, pour sa terre de Hill-green-Castle.

— Répondez au noble lord, repris-je, qu'étant aussi de sa famille devant Dieu et les hommes, j'ai le droit également d'accompagner le cercueil jusqu'au caveau où il sera déposé, fallut-il passer l'Atlantique.

» Je quittai l'hôtel à deux heures du matin, toujours suivi par ce bon prince Christian, dont je commençais à apprécier toute la noblesse de cœur.

» Quelques jours après, je passais en An-

gleterre. Ma nouvelle et dédaigneuse famille ne me précédait que de quelques heures. Je suivis à distance les voitures de lord Posombridge jusqu'à sa magnifique résidence de Hill-green-Castle, dans le Dorsetschire. Je me logeai dans le village voisin, prêt à me rendre le lendemain à la cérémonie funèbre, dans le château même du lord. Le coup était hardi, mais ma douleur était de celles qui nous font regarder en pitié tout le reste du monde. Je voulais rendre les derniers devoirs à ma bien-aimée Dolly : mourir après était pour moi le seul avenir désiré.

» Le lendemain, dans la matinée, la cloche de Hill-green-Castle annonça la cérémonie funèbre. Je me rendis au château de lord Posombridge, accompagné de deux domestiques en grand deuil.

Peut-être connaissez-vous ces beaux châteaux d'Angleterre où l'on arrive par de grandes

avenues d'ormes et de peupliers, au bout desquelles resplendit une grille dorée? L'écusson héraldique écartelé sur le fronton de la porte seigneuriale, les flèches qui étincellent sur les donjons et les tourelles, les embrasures des crénaux armées encore de fauconneaux et de couleuvrines, les faisanderies, les logis des faucons, la galerie des armures, la grand'salle du débotté toute tapissée de trophées de chasse, tout, dans ces résidences presque royales, témoigne de la noblesse et de l'orgueil héridi-taires de ces maisons de haute lignée dont la grande Bretagne est si fière, et qui forment, de nos jours même une caste si puissante. Hille-green-Castle, entouré de lacs et de grands bois, est une de ces imposantes demeures. Après avoir dépassé quelques belles fermes, ayant chacune son verger et même son jardin d'agrément, j'arrivai à l'entrée principale du manoir seigneurial. Le suisse vint à moi, et

me demanda mon nom; je m'attendais à ce qu'il me barrerait le passage, et mon parti était pris pour tenter un moyen violent de pénétrer dans la chapelle. A mon grand étonnement, cet homme me salua et me précéda même armé de sa longue épée et de sa hallebarde. A peine entré dans la chapelle, je vis le cortége qui arrivait en silence. Le cercueil, recouvert d'un poële de satin blanc avec des armories brodées en or aux quatre angles était chargé de couronnes de fleurs. La famille se plaça devant des chaises basses garnies de velours. Lord Posombridge et quelques grands seigneurs se tenaient debout, près du catafalque. On avait été courtois à mon égard; je voulus répondre par une juste réciprocité, et j'allai me placer près d'un pilier, un peu à l'écart, sans ostentation et comme simple invité. La cérémonie funèbre eut lieu selon le rite anglican. On enleva le cercueil pour le porter

dans le caveau de famille, et c'est alors que les sanglots succédèrent aux larmes silencieuses. Lady Posombridge s'évanouit et fut emportée par ses gens ; miss Sarah suivit le cercueil de sa malheureuse sœur.

Je marchais à quelques pas d'elle, et quand nous arrivâmes au caveau funèbre : — Oui me dit-elle, vous avez agi noblement en ayant le courage de venir ici. Vous deviez cela à notre bien-aimée Dolly.

» Le cercueil fut déposé, et le bruit de la pierre qui referma la tombe me brisa le cœur. On prit des couronnes et on les posa sur cette pierre, où un nom était gravé. Je m'avançai à mon tour, et, mettant un genou en terre, je baisai la tombe de miss Dolly. Ce fut alors que lord Posombridge m'aperçut sans doute, car je crus distinguer que quelques personnes se pressaient autour de lui et qu'on l'entraînait hors du caveau. Ce tumulte m'importait

peu. J'ignore combien de temps je restai agenouillé sur la tombe chérie et vénérée. Je sentis une main qui se posait sur mon épaule; je me relevai, c'était miss Sarah.

— Venez, me dit-elle, mon père vous tuerait.

» Je la suivis machinalement; j'étais dans cet état de maladive somnolence où la vie réelle nous paraît un rêve. Arrivé dans une grande salle autour de laquelle se dressaient des armures comme autant de chevaliers immobiles, miss Sarah me dit:

— Partez, Anton, partez. Ma mère et moi vous savons gré de votre démarche audacieuse. Votre âme est fière; vous avez aimé ma sœur avec une exaltation et un dévouement sans bornes. Allez, reprenez le chemin de la France et de l'Italie. Nous pourrons nous revoir un jour.

» Elle achevait à peine ces mots que lord

Posombridge, malgré ses amis qui voulaient le retenir, entra dans la salle. Il vint droit à moi. Je l'attendais de pied ferme et les bras croisés. La pâleur et la colère rendait son visage effrayant. Il me regarda fixement pendant quelques instans sans pouvoir parler; enfin ces paroles entrecoupées sortirent de sa bouche :

— Vous ici ! vous !..... Je devrais vous faire tuer par mes gens..... je devrais....

— Mylord, lui dis-je, faites mieux, prenez une de ces vieilles épées. Voici ma poitrine.

— Vous avez tué ma fille, s'écria-t-il.

— Non, mylord, répondis-je, ce n'est pas moi; c'est votre résistance inflexible. Disons mieux, c'est cette vanité impitoyable du rang et du nom à laquelle vous avez sacrifié un enfant qui vous était cher, à laquelle vous sacrifieriez votre famille entière.

» Je lui tournai le dos et je sortis lente-

ment de la salle du château, ne voulant pas qu'il crût m'avoir chassé. Une heure après, je repartais pour la France. A mon arrivée à Paris, je trouvai une lettre du prince Christian datée de Hill-green-Castle. Il m'apprenait la mort de lord Posombridge qui avait été frappé d'apoplexie, la nuit même qui suivit mon départ. La cause en était attribuée à l'excès de sa colère contre moi dans la grande salle des armures. Il paraît que le suisse qui m'avait laissé entrer à Hill-green-Castle avait mal compris ses ordres contre moi.

» Plusieurs mois s'écoulèrent. Je m'étais enfermé avec la douleur, cette campagne fidèle qui abandonne si difficilement la demeure de l'homme; je ne sortais que le soir, et j'errais au milieu de ce grand Paris si populeux, si étincelant, mais j'étais seul au milieu de cette tumultueuse cité; je ressemblais à un de ces malades de langueur qui vont à pas lents, par

le monde, regardant sans voir, préoccupés sans cesse de la pensée mélancolique de leur état désespéré. Deux ou trois fois, pendant ces promenades nocturnes au milieu de la foule, je crus reconnaître le fantôme charmant de miss Dolly. Je me souviens qu'une fois, entre autres, je suivis long-temps, dans les rues et les passages de Paris, une jeune femme, donnant le bras à un homme âgé. L'illusion était douloureuse et suave. J'épiais le moment d'entrevoir les traits chéris de l'inconnue, je tremblais; mon cœur battait avec violence. Dans ce moment-là, j'étais le plus faible et le plus crédule des hommes. La jeune femme s'arrêta devant un magasin tout éclatant de lumières. Elle détourna la tête de mon côté; elle me vit près d'elle, et l'étrangeté de mon visage, sans doute, l'effraya. Elle pressa le bras de l'homme aux cheveux blancs qui l'accompagnait. Hélas! cette figure était d'une beauté charmante,

mais sans aucune ressemblance avec l'ange que je cherchais, Je vis qu'on m'observait avec curiosité; je m'éloignai, les yeux remplis de larmes,

» Quelques jours après, je reçus une lettre de mon cousin le Parmesan, qui n'avait cessé de me donner de ses nouvelles à divers intervalles. Cette dernière lettre était alarmante de tristesse. Le chevalier était évidemment découragé, son âme souffrait de quelque pensée douloureuse et secrète. Il m'engageait à revenir au pays natal; il me parlait de l'Italie comme du refuge le plus désirable dans les grandes douleurs. Oui, mais lui-même paraissait y mourir de chagrin. Quant à moi, pauvre fou, bien loin de regagner les régions méridionales, je me rendais à-peu-près tous les quinze jours à Calais pour y voir la mer qui me séparait de la patrie de miss Dolly, et quand le temps était serein, j'allais sur les

dunes, cherchant à distinguer au coucher du soleil les dentelures blanchâtre des rives d'Angleterre.

Or un an s'était écoulé depuis la mort de miss Dolly; et plus de deux ans depuis mon départ de Gênes. Un jour, par une belle matinée de juin, comme j'étais seul dans mon petit salon, assis en face d'un balcon tout chargé des fleurs que j'aimais et qui me rappelaient la patrie, on vint me dire qu'une femme étrangère demandait à me parler. Elle fut introduite. J'attendais en effet quelques petits orangers-myrtes de chez une bouquetière des environs. Quand on entra dans mon salon, je ne détournai pas la tête, et je dis :

— Déposez-là ces arbustes ; je les verrai tout-à-l'heure.

— Anton, répondit une voix qui me fit tressaillir, Anton, je vous apporte la croix

d'argent de votre mère ; avez-vous conservé le scapulaire que je vous avais donné ?

» Je portai la main sur mes yeux; je croyais à un rêve, et je voulais le prolonger.

— Anton, reprit la voix argentine et penétrante, avez-vous donc oublié la patrie? Le golfe de Noli est toujours d'un bleu céleste, le soleil dore toujours nos rochers tapissés de jasmins jaunes et de chèvre-feuille; nos oliviers balancent toujours leurs longs rameaux aux brises de la mer, et nos citronniers n'ont rien perdu de leur neige de fleurs. Anton, ta petite maison du rivage est entourée d'une jeune vigne qui serpente jusqu'aux fenêtres; tes deux barques amarrées devant la maison sont en bon état et demandent à voguer; tes filets ont été remis à neuf, et quant au petit jardin, rien n'y manque aujourd'hui, pas même ces roses pâles du nord que tu aimes tant.

— Jigia ! Jigia ! m'écriai-je , est-ce vous , mon enfant ?

» J'ouvris les yeux, et je vis à trois pas de moi une brune et svelte jeune fille portant le costume de Noli. Elle paraissait avoir dix sept ans ; elle était d'une beauté fière, et pourtant souriante. Ses yeux noirs me regardaient avec un étonnement mêlé de tristesse.

— Oh ! je vous reconnais, lui dis-je, c'est bien vous , enfant. Mais comment êtes vous ici ?

» La jeune fille me remit une lettre dont le cachet armorié m'était connu. Cette lettre était de miss Sarah, devenu depuis six mois princesse de Kiel, femme du prince Christian. Sarah me racontait brièvement les évènemens qui depuis notre séparation avaient changé sa destinée. Lady Posombridge n'avait pas tardé à suivre dans la tombe son mari et sa malheureuse fille. Sarah, maîtresse d'une immense

fortune, mais seule dans le monde, devait prendre l'unique parti convenable dans sa position, celui de se marier. Or, le prince Danois était bien de tous les hommes le plus excellent et celui qui lui était le plus dévoué. Le chagrin avait ramené miss Sarah à des idées plus sérieuses. Elle avait accepté la main du prince de Kiel; mais entrainée par ses goûts, son penchant invincible, elle était revenue en Italie. Elle avait revu Gênes, et là, ayant rencontré mon pauvre cousin le Parmesan, elle avait désiré visiter Noli et ma petite maison de pêcheur. Le prince Christian ne s'était pas refusé à ce petit voyage, qui devait cependant réveiller de douloureux souvenirs. A Noli, Sarah, s'informa de mes parens. Il n'en restait pas un; mes amis, accourus pour voir les nobles étrangers, les supplièrent de me ramener au pays des citronniers et des palmes. Or, une jeune fille vint aussi trouver

Sarah, et elle lui parla de moi les larmes aux yeux. La princesse de Kiel fut ravie de la beauté de Jigia et du récit que cette enfant lui fit de nos étranges adieux au bord de la mer. Jigia était orpheline, vivant chez une vieille femme, sa tante. Sarah, qui allait repartir pour Paris, lui proposa de l'accompagner, lui assurant à tout jamais sa bienveillante protection. On devine le reste. Jigia était donc à Paris avec le prince et la princesse de Kiel, nobles cœurs qui m'aimaient encore, bien que je fusse la cause fatale de tant de deuil pour eux.

Ma chère enfant, dis-je à la Nolienne, vous êtes pour moi un ange consolateur. Vous avez raison, la patrie, toujours belle, toujours aimée....

» Je ne pus achever. La jeune fille de Noli avait à la main la petite croix d'argent, elle me la présentait en m'interrogeant du regard.

Oh! non, non, m'écriai-je, il ne m'a pas quitté, le scapulaire donné par vous, ma chère Jigia!

» J'allais le lui rendre, mais la jeune fille, remettant le crucifix autour de son cou.

— Anton, reprit-elle, je suis contente de vous je retourne chez vos amis.

» Elle m'indiqua leur demeure et sortit rapidement du salon.

» La voiture du prince de Kiel l'attendait dans la cour. Je revis dans la journée mes bons amis qui étaient mes parens par alliance; hélas! il y eut bien des larmes et bien des souvenirs échangés. Sarah était charmante, et par une rare délicatesse de cœur, et par ce reste d'exaltation qui n'abandonne jamais une tête romanesque, même après les solennelles et glaciales fomalités d'un mariage de raison. Du reste, elle avait pour son mari un de ces attachemens sincères qui peuvent passer quel-

quefois pour de l'amour, et dont la loyauté suffit à la sûreté du bonheur domestique. D'ailleurs la malheureuse histoire de miss Dolly était un terrible enseignement pour sa sœur.

» Après six semaines d'une intimité sereine, au milieu du tumulte de Paris, il fallut nous séparer. Le prince de Kiel était rappelé en Danemarck par de grands intérêts. Sarah me dit un jour :

— Nous partons et nous emmenons avec nous Jigia à Copenhague où nous passerons quatre ou cinq mois. Vous, Anton, retournez à Noli. Je vous le demande en grâce, au nom de ma pauvre sœur qui vous a supplié de vivre, et qui est bienheureuse dans l'autre monde. Allez, mon ami, nous nous reverrons à Gênes avant six mois.

» Je quittai Paris et la France. En deux ans et demi j'avais dissipé une très grande

partie de l'héritage de mon oncle le négociant Gênois; cela devait être ainsi avec mes passions orageuses. Je revis les rivages de la patrie, et, pour la première fois depuis bien long-temps, je sentis comme une brise raffraichissante qui me pénétrait jusqu'à l'âme; un parfum d'espérance vint à moi dès que j'approchai de ma terre natale. A mon arrivée, je fus accablé des félicitations de mes anciens amis. Je retrouvai ma petite maison dans le plus grand ordre, grâce aux soins, à la tendre sollicitude de Jigia. Le Parmesan ne tarda pas à arriver de Gênes pour me voir, mais grand Dieu! quel changement s'était opéré en lui! On eut dit un homme en convalescence aprés une longue et douloureuse maladie. Il ne répondit à mes questions que par des phrases vagues, cherchant à échapper à mon amitié trop investigatrice.

— Oh! mon ami, lui dis-je, que n'êtes-

vous venu me retrouver à Paris! Vous m'auriez soutenu et bien dirigé.

— A Paris! reprit-il avec une sorte d'effroi. Jamais, jamais.

» Je le pressai de questions. Tout fut inutile. Il garda le mystère de son éloignement pour cette belle et noble ville.

» Or, après six mois d'absence, je revis mes amis du Dannemark. Ils avaient ramené Jigia, plus belle que jamais, telle que vous la voyez aujourd'hui. En France, en Angleterre, en Allemagne, en Danemark, la fière jeune fille de la Méditerrannée avait allumé bien des passions. Quelques grands seigneurs lui avaient offert leur rang et leur main. Le prince Christian me raconta bien des anecdotes, bien des aventures à ce sujet. Jigia avait résisté aux séductions les plus éblouissantes avec une dignité de grande dame. Sarah était

devenue son amie de cœur. Elle me dit un jour :

— Anton, Jigia vous aime avec passion. Soyez sûr que notre chère Dolly qui est dans le ciel bénira cette union.

» Mes nobles amis vinrent passer quelques jours à Noli et là mon mariage fut décidé. Il eut lieu dans la petite église que l'on voit d'ici, sur cette colline d'oliviers; cette église dont miss Posombridge se souvenait à son lit de mort. Bientôt nos amis nous quittèrent, mais non pas sans espoir de nous retrouver, car Ils aiment notre beau pays d'Italie. Quant au Parmesan, il ne voulut pas assister à notre mariage. Ce cœur triste fuyait désormais tout ce qui avait l'apparence du bonheur. Il m'écrivit pour m'annoncer que sa résolution était prise de quitter le monde, non plus par un suicide comme il le voulait autrefois, mais par une claustration monastique. Il entrait

aux Cordeliers. J'accourus, je lui demandai, je le suppliai de me donner une dernière preuve d'attachement en me confiant le secret de sa mélancolie mortelle.

— Vous le voulez! s'écria-t-il. Eh bien! cet aveu sera une sorte d'expiation. Quand vous me parliez d'aller vous rejoindre à Paris, je repoussais toujours cette idée avec terreur. Savez-vous pourquoi? A Paris, où j'ai vécu long-temps dans le désordre des passions, à Paris où j'ai dissipé ma fortune, à Paris.... j'ai laissé la réputation d'un fripon. Je jouais avec fureur, je perdais des sommes considérables, j'étais ruiné. Une nuit, entraîné par une inspiration de l'enfer, je trichai au jeu. Un duel s'ensuivit. Je tuai mon adversaire et je m'enfuis, mais escorté par deux spectres acharnés, impitoyables : le remords et l'infamie. Adieu.

« Après ces mots, il rentra précipitamment

dans le cloître, et depuis lors je n'ai pu parvenir à avoir de lui la moindre nouvelle.

« Voilà, Monsieur, ce que j'avais à vous raconter, reprit Anton après quelques minutes d'interruption. Ma vie, comme vous voyez, n'a manqué ni d'orages, ni de douleurs, ni même de jours calmes et heureux. Depuis bientôt trois ans je vis dans cette solitude, avec ma belle, ma charmante Jigia, qui est à mes yeux la première des femmes. L'amour appelle l'amour ; comment n'aurais-je pas rendu à cette femme tout ce qu'elle m'a donné de tendresse et de dévouement? Maintenant, n'est-ce pas, vous ne serez pas surpris de m'entendre parler quelques langues étrangères et de voir entre mes mains quelques objets de valeur, telles que des armes et des pipes d'un prix élevé ? Ce sont des débris de ma fortune si rapidement écroulée, mais si peu regrettée. Ici j'ai retrouvé ma vie libre et se-

reine ; ici, je me suis régénéré dans les travaux et les idées de ma jeunesse première ; ici peut-être je suis redevenu meilleur. Que me faut-il désormais ? l'amour de ma compagne, les splendeurs et les dangers de la mer. Je ne crois plus aux jouissances du monde qui ne m'a offert à moi, enfant naïf et confiant, qu'une coupe amère ; je crois au bonheur dans un coin de l'univers, au bonheur dépouillé de toute vanité et de toute gloire. »

Anton cessa de parler. Il se leva et s'approchant de Jigia en souriant, et lui tendit la main, comme pour lui demander pardon de ce long récit. La jeune femme lui répondit avec une grâce enfantine :

— Monsieur doit être content de toi, mais toi tu dois l'être encore plus de la patience qu'il a mise à t'écouter. Anton, si nous retournions à Noli ?

En effet, le soleil était perpendiculaire. Nous

appareillâmes, et la voile se gonfla d'une brise sud-ouest qui nous ramena en moins d'une heure à la petite maison du pêcheur. Je pris congé de mes hôtes jeunes et charmans, et je leur promis de revenir.

SÉVILLE.

(SECRET.)

I

SECRET.

—

Ah ! jalouse entre les jalouses !...

Victor Hugo, (*Orientales*.)

A Séville, par une soirée d'octobre, ceux qui passaient devant l'hôtel de la couronne d'Espagne, s'arrêtaient avec curiosité, et se demandaient entre eux quelle était la cause de l'agitation des gens attachés à cette au-

12

berge renommée. Un postillon, qui sortait avec ses trois mules fringantes, répondit à dix questions qui lui arrivèrent à-la-fois : C'est monseigneur de Villaflor qui arrive de Madrid. « — Le général?..... demanda une voix : — Eh! non, répliqua le postillon en fendant la foule, l'abbé-duc. » Il disparut. Les curieux continuèrent à regarder et à ne rien voir. Minuit sonnant, on ferma la grande porte de l'hôtellerie, et la rue devint déserte.

Minuit! dans une salle du rez-de-chaussée une table de trois couverts était dressée. Deux valets, portant des flambeaux, précédèrent les convives. Ils entrèrent. Un homme pâle et maigre, âgé de 50 ans environ, s'appuyait sur le bras d'une femme assez jeune encore, et dont le costume annonçait une gouvernante. Monseigneur, car c'était lui, portait un habit de velours noir, des bas violets et une croix suspendue à une chaîne d'or.

Dona Thérésa l'aida à s'asseoir dans un fauteuil, et elle se plaça en face de lui. — Si nous attendions un moment votre mari? demanda sa grandeur.

Don Antonio entra en ce moment. Il se confondit en excuses, dit son *Benedicite* et s'assit. — Qu'avez-vous appris de nouveau à l'office d'où vous venez? lui dit l'abbé duc. — L'arrivée d'un cavalier de fort bonne mine; il vient de la frontière sans doute, car son valet parle français.

Monseigneur fronça le sourcil, et dona Thérésa prit aussi un air boudeur. On nous craint aujourd'hui chez l'étranger; j'ignore pourquoi.

L'aubergiste entra et demanda une grâce à l'abbé duc, avec tant d'instance et d'humilité, qu'elle lui fut accordée. On mit un quatrième couvert, et bientôt un cavalier, jeune et pâle, se présenta devant sa grandeur. Il la remercia en quatre mots, se mit à table, et ne

prit aucune part à la conversation lente et insignifiante des trois autres convives ; ce qui fit penser qu'il ne savait pas l'espagnol. Une seule fois le regard de l'abbé duc rencontra celui du jeune voyageur, et leurs paupières s'abaissèrent en même temps. Au moment du café, Antonio, enhardi par le fumet du vin et de la bonne chère, se permit cette question bien innocente ou bien perfide : — Monsieur, arrive de loin ?.... — L'étranger fit entendre par un signe qu'il ne comprenait pas, et monseigneur alors ajouta en castillan, en regardant Antonio avec sévérité : — Mon dernier homme d'affaires avait une intempérance de langue. — Et vous l'avez chassé, répondit Antonio qui s'inclinait pour demander grâce.

Le souper fini, dona Thérésa se retira. La nuit était fraîche, et on avait allumé du feu dans la salle à manger. L'abbé duc fit rouler son fauteuil près de la cheminée, croisa les

bras et les jambes, et se prit à réfléchir. L'étranger, resté à l'autre bout de la table, sortit son porte-feuilles, et écrivit sans doute des notes au crayon; Antonio s'était endormi au foyer. — Quel est ce nouveau venu? pensait monseigneur. Il est terriblement taciturne pour un Français!... »

Le jeune voyageur cessa un moment d'écrire, et il fouilla ses poches comme si quelque chose l'embarrassait. En effet, il sortit de chaque côté de son large pantalon, deux longs pistolets. Il les plaça sur la table et reprit son travail; l'abbé duc poussa du bout de sa canne le pied d'Antonio, mais celui-ci ne put sortir de son sommeil de plomb. Alors, monseigneur fouilla à son tour dans les basques de son habit de velours, et il en tira deux armes à feu à peu près pareilles en longueur à celles de l'inconnu. Il les tourna et retourna dans ses mains pendant quelques instants, puis il

les déposa lentement sur la cheminée ; le voyageur ne s'aperçut pas de cette mesure de sûreté. Il était absorbé dans son labeur : en visitant son porte-feuilles une carte de visite s'en échappa et vint tomber aux pieds de l'abbé-duc : celui-ci se hâta de la ramasser et il la rendit avec un sourire de politesse. L'inconnu remercia et continua à écrire ses notes. Tout cela se passa en moins d'un quart de minute; et cependant les yeux vifs et perçans de l'abbé avaient eu le temps de lire sur la carte : *l'ambassadeur de France*. Sa curiosité s'irritait de plus en plus, l'ambassadeur français était en relation avec ce jeune homme !... Cette idée le tourmentait ; pour éclaircir ses doutes il ferma les yeux et feignit de dormir. L'étranger cessa bientôt d'écrire. Il avait le front dans les mains et les deux coudes appuyés sur la table ; de grosses larmes ne tardèrent pas à tomber goutte à goutte sur une

lettre ouverte devant lui et qu'il paraissait relire sans cesse.

Je le demande à vous qui aimez, ne portez-vous pas toujours sur vous, comme un talisman, la dernière lettre reçue, amère ou consolante ? à quel prix la donneriez-vous ?... Et quand vous êtes seul dans le grand bois ou au bord du fleuve, résistez-vous au désir de la relire, bien que vous la sachiez tout entière ; bien qu'il n'y ait pas un mot, pas un trait de plume, pas un pli du papier que vous n'ayez gardé dans la mémoire ? Eh ! savez-vous pourquoi vous lisez cette page ?... C'est qu'elle contient la parole visible ; c'est que vos yeux, pauvre malade, croient deviner un sens toujours nouveau, toujours plus caché, dans ces carractères syllabiques. Une lettre écrite par une main adorée est plus emblématique et plus profonde que tous les hiéroglyphes des Pharaons. Ce sont les tables de la loi, c'est

votre avenir ; c'est le livre où l'âme se nourrit avec avidité, et où se perd la folle pensée.

Monseigneur de Villaflor disait cela en lui-même en jetant un regard furtif du côté de l'étranger, et il ajoutait sans doute : pauvre enfant, tes longs pistolets ne m'effraient plus ! ce n'est plus à moi que tu en veux... Il laissa échapper un soupir ; l'étranger se leva brusquement, essuya ses yeux, et se promena dans la salle. L'abbé-duc crut qu'il allait lui échapper ; il se décida donc à une question :

— Est-ce que vous ne voulez pas vous approcher du feu ? monsieur, la nuit est froide !...

Comme ces deux phrases avaient été dites en français, il n'y eut pas moyen d'éviter de répondre.

— Volontiers ! répliqua l'étranger en se pla-

çant debout contre la cheminée, le dos tourné au feu.

L'abbé-duc :

— Nos gens sont bien longs à préparer nos appartements !

— Qu'importe ? dit l'inconnu ; qu'importe à ceux qui ne dorment pas ?...

— A votre âge on dort quand on veut.

— Plût à Dieu !

— Est-ce que vous êtes souffrant ?...

— Non.

L'abbé-duc tisonna le feu et dit, comme s'il se parlait à lui-même :

— Chacun a bien ses peines !

— Oh ! oui, reprit l'étranger en levant les yeux à la voûte de la salle.

Ces deux hommes s'étaient compris. Ce fut en ce moment que le jeune voyageur saisit les deux pistolets placés sur la cheminée, et qu'il les enfonça dans ses poches avec distraction,

les prenant pour les siens, et murmurant entre ses dents : Malédiction !

— Vous vous trompez, dit l'abbé-duc.

— Comment donc ?...

— Ces armes sont à moi. Quant à la malédiction, elle n'est jamais fulminée sur la terre.

Le jeune homme rendit les armes de monseigneur, et il ajouta :

— Cela est vrai ; je me trompais de deux manières.

— Vous avez des chagrins ? monsieur, reprit le prêtre.

— Énormément !

— Je sais quelqu'un qui en eut plus que vous.

— Peut-être...

— Chagrins de fortune ?...

— Non... par malheur !

— Chagrins de cœur ?...

L'étranger ne répondit pas, et l'abbé-duc ajouta :

— J'espère que ces questions ne vous paraissent pas indiscrètes. Un prêtre est un médecin ; quand il rencontre un malade il se croit le droit de l'interroger.

— Et celui qui est devant vous, reprit le jeune homme, est atteint d'un mal mortel.

— Avez-vous essayé tous les remèdes ?

— Oui ; tous.

— Même celui-ci ? dit le prêtre en sortant de sa poitrine un crucifix d'or.

L'étranger s'inclina ; et comme monseigneur lui tendait la croix, il la baisa avec respect.

— Allons, ajouta le médecin spirituel, tout n'est pas perdu. Vous êtes si jeune et Dieu est si bon !...

— Je l'ai pensé toujours...

— Ame chrétienne, vous avez gardé votre foi. A genoux ! à genoux ! mon enfant.

Dieu fit que ce jeune homme fut saisi par la grâce, et qu'il obéit au missionnaire. Il pria sous la main vénérable qui le bénissait. Bientôt il pleura avec abondance, car monseigneur parlait du ciel comme l'évangéliste. Pendant cette scène, Antonio s'éveilla, et grande fut sa surprise. Il alla se réfugier dans un coin de la salle, et là il fit aussi sa prière. Il n'y avait pas d'autre position possible pour un tiers, dans ce moment. Les domestiques apportaient des flambeaux ; on se leva et on se sépara. En montant l'escalier, l'abbé-duc dit à Antonio :

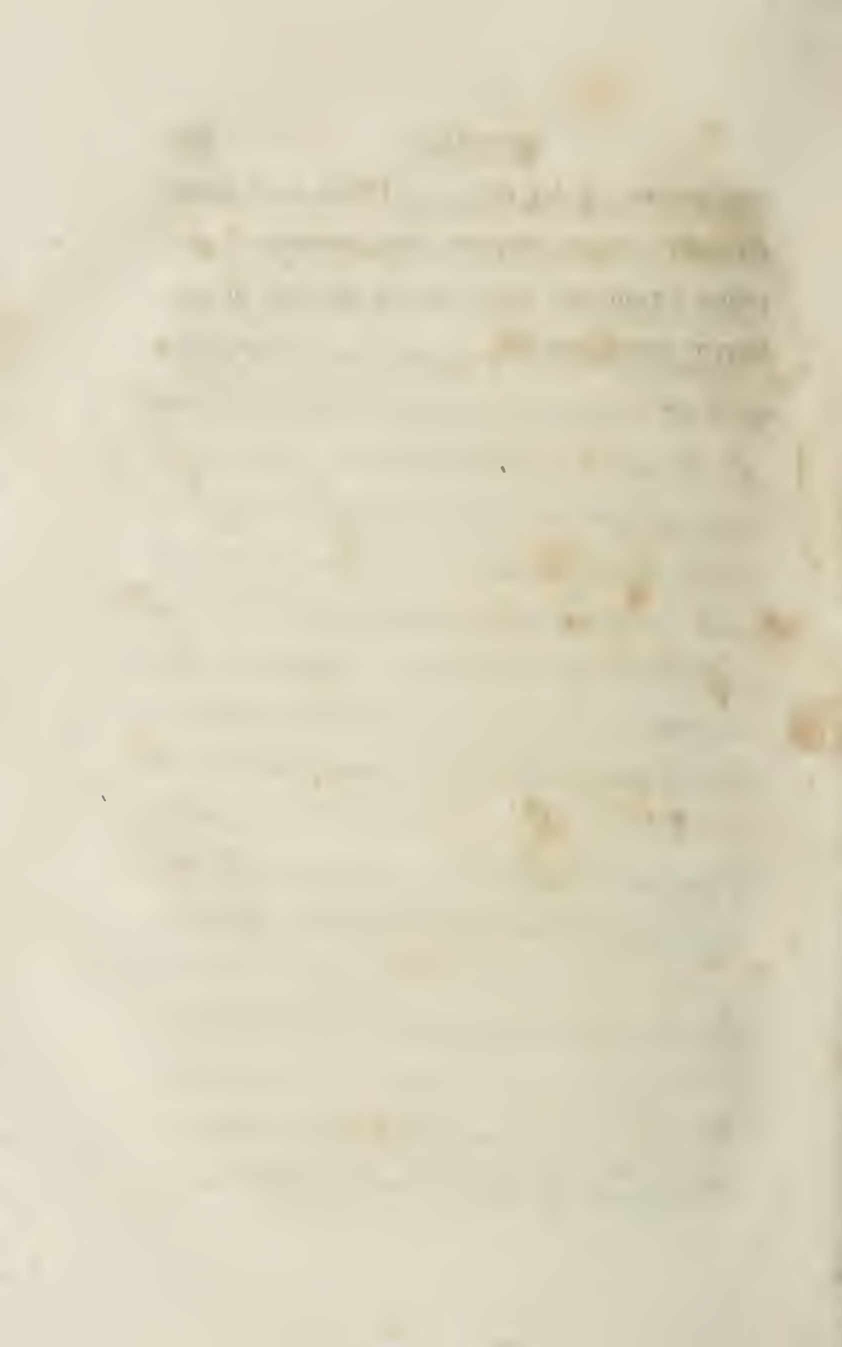
— Vous irez chez ce voyageur savoir s'il a besoin de quelque chose dans son appartement.

— Monseigneur sait donc son nom? demanda l'intendant.

— Non ; mais qu'importe?...

Quand Antonio revint dans la chambre de

son maître, il lui dit : — Offrir à ce jeune étranger, c'est proposer des secours à un prince ; peut-être est-ce un fils de roi ! Il remercie votre grandeur.



II

Le lendemain, l'étranger disait à monseigneur de Villaflor :

— Vous l'avez deviné. J'ai fait quatre cents lieues pour venir m'assurer si le médaillon que voici ressemble à mademoiselle Maria Ferdinanda de Santa-Fé.

Et il lui montrait un portrait de femme suspendu à son cou par une chaîne de fer.

— C'est son image vivante ! répondait l'abbé-duc. Mais comment ce portrait est-il entre vos mains ?...

— Voilà qui est mon secret.

— Il faut que vous soyez éperdûment amoureux de la fille du marquis de Santa-Fé, mon cousin.

— Eh quoi ! s'écria le jeune homme, Maria Ferdinanda est fille de votre parent ? Vous me présenterez à son père, ce soir même.

— Impossible ! le marquis de Santa-Fé ne reçoit jamais un étranger dans l'intimité de sa famille. Il déteste les Français, surtout depuis 1830.

— Vous lui direz que je suis...

— Un légitimiste ?...

— Non.

— Un républicain ?...

— Pas davantage.

— Un *métis* ?...

— Encore moins.

— Et qu'êtes-vous donc ?

— Rien ; sur l'honneur, je ne suis rien; et j'embrasserai le premier drapeau que vous me présenterez, si vous voulez me conduire ce soir chez votre cousin.

— Je compte aujourd'hui même prendre un logement à son palais, mais encore, pour vous nommer à lui, faut-il savoir votre nom...

— C'est inutile, dites que je suis assez riche pour payer ses dettes et acheter ses terres le double de leur valeur.

— Il est possible qu'il vous reçoive, mais je dois vous prévenir que si vous venez en Espagne avec l'intention d'épouser sa fille, vous aurez plusieurs terribles cartels à soutenir avant et peut-être après votre mariage. Elle a quatre de ses cousins éperdument passionnés pour elle. Le marquis espère qu'elle se décidera à faire un choix entre eux ; mais

ces messieurs ont juré sur l'autel, secrètement, qu'elle ne serait qu'au dernier vivant des quatre. Jugez s'ils vous épargneront, vous.....

— Je me moque de leurs épées, fussent-elles plus longues que celle de Saint-Michel, Abbé-duc, il faut que vous m'introduisiez chez votre noble parent.

— Eh bien! soit, monsieur; vous êtes, je le vois, de ceux qui font exception, et dont on aime à se déclarer le patron dans le monde. A ce soir donc, au palais de Santa-Fé. »

—

C'était un grand salon tendu en velours

cramoisi , et dont le plafond , chargé de peintures , s'arrondissait en dôme. Les meubles étaient lourds et antiques , une table couverte d'un tapis de Turquie se trouvait au milieu de l'appartement ; quelques femmes travaillaient autour de cette table , à la lueur d'un candélabre aux pieds d'argent.

Plusieurs hommes causaient avec ces dames, l'abbé-duc et le marquis de Santa-Fé prenaient des sorbets à l'orange dans un coin de la salle. Maria Ferdinanda répondait avec humeur aux questions de ses obséquieux cousins , et se piquait les doigts en brodant. Ce fut en ce moment qu'un valet vint prévenir monseigneur de Villaflor. Le marquis de Santa-Fé dit à son cousin :

— Puisque vous me répondez de lui , présentez-le-moi.

L'étranger fut introduit ; les quatre prétendants le regardèrent avec étonnement et se

regardèrent entre eux. Maria Ferdinanda ne leva pas les yeux et continua sa broderie ; les dames parlèrent plus bas ; et quant au seigneur du lieu, il faisait asseoir l'inconnu auprès de lui, et il lui adressait les compliments d'usage. L'abbé-duc était en tiers dans leur conversation. Le jeune voyageur ne pouvait se dispenser de se nommer au marquis de Santa-Fé ; il le fit, mais en se penchant vers son oreille : Monseigneur de Villaflor lui-même ne put rien entendre. Alors on vit don Sanche de Santa-Fé se lever et saluer profondément l'inconnu qui lui rendit sa politesse. Les quatre cousins se dirent entre eux :

— Ne serait-ce pas un prétendant ?...

— Si je le savais, disait l'un, j'irais tout-à-l'heure lui marcher sur le pied, si lourdement...

— Si j'en étais sûr, ajouta l'autre, je l'attendrais ce soir au bas de l'escalier, et...

— Ah! si je m'en aperçois, répliqua le troisième, je lui jure que sa joue fera connaissance avec ma main droite.

— Par Saint-Jacques et sa relique, se mit à murmurer le quatrième, il me tarde d'être à demain, pour savoir si monsieur porte une cuirasse sous son gilet.

Comme ils tenaient conseil près de la cheminée, Maria Ferdinanda, qui respirait plus à l'aise, leva la tête et se retourna à demie vers le nouveau venu; elle le regarda négligemment, et lui, fixa les yeux sur elle avec avidité, ce qui la surprit; un second coup-d'œil fut jeté sur l'étranger, et cette fois elle examina sa figure. Sans doute qu'elle n'eut pas peur de ce visage inconnu, car elle le considéra plus long-temps une troisième fois. Les quatre poursuivans s'en aperçurent, et par un mouvement unanime, ils vinrent se placer en

cercle autour de leur belle cousine; elle se remit à sa broderie.

Cependant le marquis de Santa-Fé prit l'étranger par la main et le présenta à la compagnie, sous le nom de M. Durand, propriétaire français. Ce nom roturier résonna péniblement aux oreilles de monseigneur de Villaflor, en même temps qu'il rassura un peu les quatre rivaux; Maria Ferdinanda accepta ce nom comme un autre. Une des dames sourit à M. Durand, et lui demanda, en assez mauvais français, s'il arrivait de Paris. Durand répondit que non. Une autre voulut savoir d'où il venait, et Durand crut devoir lui dire qu'il ne se le rappelait pas bien précisément, ce qui excita le fou rire des marquises et des nobles cousins. Un d'eux ajouta en se levant:

— Monsieur Durand s'est donc éveillé sur la côte d'Espagne, ce matin?...

— C'est peut-être un dauphin qui nous l'a

apporté de l'océan atlantique, dit l'autre à demi-voix.

— Riez, riez; pensait Durand.

Le marquis de Santa-Fé s'approcha de ses neveux, et les regarda en fronçant ses deux sourcils épais; leurs railleries cessèrent. Mais un soupçon passa dans le cœur du plus jeune d'entre eux; il se souvint de quelques paroles échappées la veille à Ferdinanda, au sujet de son malheureux frère, condamné à mort, pour crime de conspiration, et mort à l'étranger depuis cinq ans, disait-on. Il se rappela le rayon de joie qui éclaira le front de l'Espagnole, quand elle raconta que le roi d'Espagne ne serait pas éloigné de faire grâce à ce jeune homme, s'il vivait encore; et voilà que l'ennemi de M. Durand sentit sa haine et sa jalousie s'éteindre.

Quand on apporta le chocolat à la glace, Mademoiselle Ferdinanda en offrit à l'étranger

avant tous les autres hommes. Monseigneur de Villaflor lui-même perdit son droit et son rang; mais il était tombé dans un tel ébahissement, qu'il ne s'aperçut pas de l'oubli de sa cousine. La grande pendule sonna onze heures; le marquis de Santa-Fé sortit son chapelet de sa poche, et donna le signal. On dit en commun le rosaire, et chacun se retira.

III

Les jours suivants M. Durand se rendit au palais de Santa-Fé où il recevait l'accueil le plus hospitalier. Un soir, pour la première fois, il put échanger quelques paroles sans être entendu du reste du salon avec Maria Ferdinanda. Le lendemain M. Durand avait un billet pour elle dans la poche de son gilet. Il est un hasard providentiel assurément, le

billet fut jeté dans la corbeille à ouvrage de la fille du noble marquis, le billet fut pris par une main blanche, et caché où l'on sait bien. Après le rosaire d'usage, la compagnie se sépara; et tous ceux qui ne logeaient pas au palais sortirent, tous moins une personne. M. Durand s'était caché derrière une colonne du sombre vestibule; on ferma la grande porte, et on en porta les clefs dans la chambre ducale. A l'heure convenue dans le billet, quelqu'un attendait à l'entrée de l'appartement de mademoiselle de Santa-Fé. La porte s'ouvrit et le cavalier entra. Il fallut traverser la chambre d'une grosse duègne endormie; il fallut passer par celle de la jeune senora pour se rendre dans un oratoire; c'était là qu'un entretien était demandé.

Or, M. Durand parla ainsi à mademoiselle de Santa-Fé.

— Votre confiance en moi a été aveugle.....

Mon respect vous prouvera que je suis digne d'elle.

— Je vous crois, monsieur; répondit Maria Ferdinanda qui tremblait et pâlissait.

— Rassurez-vous, mademoiselle, et de grâce asseyez-vous; j'ai trois choses à vous demander. Connaissez-vous un cavalier espagnol que l'on nomme Don Juan de Mendose?...

La jeune fille faillit se trouver mal à ce nom.

— Oui, monsieur, répondit-elle; mais, par pitié, si vous savez qu'il est à Séville, oh! par pitié, gardez ce secret inviolablement!...

— Vous serez obéie, mademoiselle, répondit M. Durand en concentrant sa douleur. Voici mon autre question; elle est peut-être indiscrète... Oh! pardon. Ce cavalier... l'aimez-vous?...

— Oui... oui... comme un frère.

— Comme un frère!... répéta Durand en

serrant le manche d'un poignard caché. Et il ajouta d'nne voix sourde :

— Et lui, vous aime-t-il ?...

— Oui... comme une sœur.

— Mon Dieu ! murmura le jeune homme, donnez-moi la force de boire le calice jusqu'à la lie. — C'est tout, mademoiselle. Maintenant permettez que je baise vos mains, vos mains victorieuses... vos mains adorées par don Juan de Mendose.

Elle lui tendit les deux mains ; et, par un mouvement involontaire, elle tomba dans ses bras. Lui, la serra contre sa poitrine, et l'embrassa sur le front ; elle, à moitié défaillante, pliait comme un palmier ; ses longs cheveux se déroulaient, et ses yeux inondés se perdaient. M. Durand la posa sur une ottomane, et se mit à genoux devant elle. Là, sa tête appuyée contre les genoux de Maria Ferdinanda, il lui dit :

— Aimer est chose grave... Avez-vous bien éprouvé vos forces? Ferdinanda; et surtout êtes-vous bien sûre du cœur de celui à qui vous vous êtes vouée?...

Mademoiselle de Santa-Fé leva la main et l'étendit vers le Christ de son prie-dieu.

— Oui, reprit le jeune homme, votre passion est sainte. C'est bien! que deux belles âmes soient donc unies sur la terre et dans l'éternité. Quant à vos cousins, Mademoiselle...

— Ils me sont odieux! répondit-elle vivement. Le cavalier que j'aime....

— N'achevez pas, répliqua M. Durand avec amertume, je sais quel est celui que vous aimez.

— Ah! reprit en rougissant Ferdinanda, j'ai donc été bien imprudente par mes regards et mes paroles?... que voulez-vous?... le cœur d'une jeune fille est prompt à faire son choix, quand on veut lui en imposer un autre. On

m'a promise presque sans mon consentement;... la Providence vous a amené dans ma famille, et.... vous savez le reste.

— Étrange! répétait Durand.

— Oui, cela vous surprend?... mais nous autres Espagnoles, nous avons moins d'art à déguiser notre amour... Votre société de France est si convenable à l'extérieure; mais si corrompue!... pour tout l'or du monde je ne voudrais pas mentir à mon cœur, comme vos femmes.... Et puis, comment ne pas finir par avouer ce qu'on s'est dit par des regards?

— Il est vrai, Mademoiselle, s'écria Durand, que je suis plus heureux que je n'aurais jamais osé espérer.

Et il ajouta en même temps : mais don Juan de Mendose?...

— Ah! Monsieur,... dit Ferdinanda, vous m'avez juré de ne jamais parler de lui.

— Etrange! répétait Durand à part à lui.

Ou elle le trahit, ou elle ne l'a jamais aimé....

Il reprit :

— S'il m'avait donné un gage de vous,... votre portrait, par exemple...

— Oh ! ce serait bien mal....

— Me le redemanderiez-vous ?... Mademoiselle....

— Oui ; si vous ne teniez plus à le garder....

Durand se disait en lui-même : En vérité, Juan de Mendose, cette femme ne valait pas la peine de te rendre traître et félon !

On entendit un léger bruit dans la pièce voisine. M. Durand crut qu'il était prudent de se cacher en dehors de l'oratoire sur le balcon. Mademoiselle de Santa-Fé rentra dans sa chambre. Quelques minutes étant passées, il vint un cavalier, qui s'arrêta sous le balcon de pierre, où se trouvait le jeune Français.

Il s'assit sur la borne qui était vis-à-vis, et il appela, ă voix basse, Ferdinanda.

— Me voici, répondit une voix.

— J'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer. reprit le cavalier : nous pourrons bientôt nous voir publiquement. O ma chère Ferdinanda, qu'il me tarde de t'embrasser !

— Monte au balcon, dit la voix altérée, la voix tremblante de fièvre.

— Mais tu as raison. Voilà, en effet, des pierres du mur qui sont assez en saillie pour que je puisse arriver jusqu'à toi.

Et il touchait à peine la rampe de la terrasse que Durand l'avait saisi avec violence.

— Que faites-vous ? s'écria le cavalier en reconnaissant les vêtemens d'un homme. Qui êtes-vous ?

Il tira son poignard ; Durand avait le sien au poing. Un duel, corps à corps, s'engagea dans la nuit : pas un cri n'échappait aux deux

champions, dont les lames se heurtaient et cherchaient à percer; celle de Durand atteignit légèrement le cavalier; lui, rendit le coup qui porta dans l'épaule du Français, quelques paroles sourdes, quelques sons étouffés s'entendirent. — Traître! lâche séducteur! disait l'un. — Assassin! répondait l'autre.

Mais pendant cette lutte plusieurs carreaux de vitre vinrent à tomber avec fracas, et Maria Ferdinanda cria d'une voix insensée. Des valets et des femmes accoururent;... et bientôt parurent le marquis de Santa-Fé et monseigneur de Villaflor. Ce fut une scène déplorable, Durand étendu sur le pavé saignait par une large blessure. Son adversaire s'élança dans la chambre de Ferdinanda en s'écriant: Ma sœur, un homme était ici!....

A ce cri le blessé se leva sur son séant, éperdu et tendant aux assistans ses mains

convulsives. Le marquis de Santa-Fé s'élança vers lui et l'enleva dans ses bras.

— Du secours! criait-il, du secours à madame la comtesse!....

—

Le lendemain on leva le premier appareil de la blessure et les chirurgiens répondirent de la vie de la malade. Maria Ferdinanda offrit à Dieu le sacrifice de sa passion naissante; car elle avait failli aimer la femme que son frère adorait en France, à qui il n'avait jamais avoué son nom et sa famille véritable, lui condamné à mort. Il avait quitté furtivement la comtesse de*** pour venir implorer sa grâce aux pieds du roi d'Espagne. Un por-

trait de sa sœur Ferdinanda, derrière lequel le nom de Santa-Fé et celui de Séville étaient écrits, avait été oublié à Paris, et trouvé par la comtesse chez lui après son départ.

Le roi fit grâce, Juan de Santa-Fé épousa M. *Durand*, belle veuve de vingt-deux ans, et monseigneur de Villaflor bénit le mariage, non sans dire souvent comme le lecteur : J'aurais dû me douter que c'était une femme. On raconte que Ferdinanda entra au couvent, et qu'elle en sortit six mois après, deux de ses cousins étant partis pour les Indes, les autres s'étant pendus de désespoir.

CATANE.

(SOLITUDE.)

FRAGMENT DE VOYAGE.

—

TROIS LETTRES SUR CATANE.

—

Catane, samedi 19 mars.

En vérité, l'on serait presque tenté de rendre quelquefois grâce aux tremblemens de terre. Ils éteignent la vieillesse d'une ville qui tombe, et la transforment tout-à-coup en

ce qu'il y a de plus joli et de plus moderne. Catane, très-ancienne de nom, et rajeunie ainsi plusieurs fois, est maintenant, sans contredit, la plus belle ville de la Sicile. Elle n'a plus, il est vrai, d'antiquités; mais elle est ornée de très-beaux édifices modernes, et ses églises et ses monastères surtout, sont pour leur architecture, très-remarquables. Les rues sont immenses, d'une grande largeur, et toutes tirées au cordeau; des places magnifiques embellies de fontaines, de colonnes, d'obélisques; du commerce, du bruit, du mouvement; en un mot, Catane, c'est Paris dans le quartier de la rue de la Paix. C'est une ville à l'air civilisé, à l'aspect de France, et elle n'est Sicile que par ses couvens. — Oh! des couvens, elle en fourmille. Je ne veux pas vous les faire visiter tous, vous en seriez aussi fatigué que moi; mais je vous conduis seulement au plus célèbre, au couvent des Bénédictins.

Celui-là, exclusivement consacré à la noblesse, est d'une richesse extraordinaire. Tout est vaste, grand, avec de longs corridors ornés des marbres les plus rares. Tout respire le luxe, l'opulence, et les cellules des cent religieux s'appelleraient beaucoup mieux le palais des cent princes. — Leur église est aussi magnifique, garnie de tous côtés par de très-belles peintures, et leur musée, avec l'intérêt de l'antiquité, a celui d'une variété complète. — C'est un assemblage infini d'armures, de bustes antiques, de tableaux, de bronzes, de vases de toute espèce. A côté de chasubles, de croix, de chapelets en tête de mort, figurent de longs gants de femme, des évantails, des colliers; enfin, c'est un composé de tout. Le guerrier, les religieux, les dévotes et les coquettes trouveraient tous de quoi se monter. C'est une friperie antique. — Quant aux habitans de la maison, ce sont de petits abbés à

la taille pincée, aux cheveux bouclés, chargés de musc, portant des manchettes brodées, et vous regardant complaisamment avec un lorgnon d'or. Dans leurs belles galeries à perte de vue, on entend leurs éclats de rire, et ce n'est qu'avec une négligence affectée, comme s'ils vous faisaient une grâce, qu'ils veulent bien répondre à vos questions. Ce dandysme en soutane m'a révolté. Quelle différence, mon ami, avec nos tristes et pauvres capucins de Chiaramonte!!! — Du reste, rien à voir d'extraordinaire à Catane; son meurtrier, en 1693, a tout détruit. Mais lui, le meurtrier, l'Etna, la grande célébrité de Catane! — Lui! A demain.

Je suis, etc.

II

Catane, dimanche 20 mars.

Je ne sais si je descends du ciel ou si je suis monté aux bouches de l'enfer. Ce que je viens de voir est si surnaturel, qu'il ne peut être comparé à rien. J'avais une idée immense des beautés sublimes de l'Etna, et cependant sa réalité a surpassé mon attente. Je n'hésite pas

à le dire, c'est la plus forte impression de ma vie. Le moindre détail de cette ascension magique est gravé dans mon âme d'une manière toute particulière.

Hier donc, à trois heures, sur nos mules, nous avons quitté Catane pour exécuter ce miraculeux voyage. Dès la sortie de la ville on commence à monter; cependant, les douze premiers milles, jusqu'à Nicolosi (dernier village situé le plus avant sur la montagne), se font par un chemin si beau, une pente si douce, que l'on ne peut, en quelque sorte, les regarder comme la montagne même. Ce sont les premières marches pour arriver au bas de l'édifice. A la pyramide gigantesque, c'est un superbe piédestal orné de tous côtés de jolis villages et d'une infinité de jardins, qui forment autant de petites îles riantes sur le large et vieux fleuve de lave, qui s'étend dans toute la campagne jusqu'au bord de la mer. — Nous

sommes arrivés à sept heures du soir à Nicolosi, et là, avant de passer outre, nous avons fait une halte de quelques heures.

Semblables au soldat qui, la veille de l'assaut, a besoin de sommeil, nous avons voulu prendre un peu de repos avant de commencer notre tâche pénible et périlleuse; et, après avoir consultés, sur les difficultés à vaincre, et la marche à suivre, le vieux juge de l'endroit, qui connait sa montagne comme Vulcain même, nous nous sommes couchés en attendant le moment favorable. A onze heures les guides sont venus nous réveiller. Pendant le court espace de notre sommeil, le temps avait entièrement changé. Le ciel était couvert de nuages; on n'apercevait plus une seule étoile, tout était dans l'obscurité la plus complète. Que faire? Fallait-il retourner sur nos pas quand nous étions si avancés? Le ciel d'ailleurs pouvait s'éclaircir au lever

du soleil. Aurions-nous été si près du but pour l'abandonner? Et quels auraient été nos regrets quand de Catane, le lendemain, nous aurions aperçu un beau jour. Adieu donc, sotte prudence; seulement de l'espoir et du courage. Nous laissons bien tranquillement le petit Polonais, qui craint la fatigue, et de cinq, réduits à trois (car déjà Bellanger est resté malade à Catane), l'Anglais. Raymond et moi[1], nous prenons l'ancienne route du ciel. Nous n'avons plus, comme au Vésuve, la lumière brillante des torches pour nous éclairer, ni le bruit retentissant du canon pour exciter notre zèle; ici tout est plus triste, plus silencieux. Nous marchons au milieu d'un nuage épais sans rien distinguer, sans savoir où nous sommes; nous ne voyons que la lueur d'une petite lanterne qu'un des guides porte en avant, et qui éclaire à peine les

[1] Mes quatre compagnons de voyage.

jambes de devant du premier mulet: c'est l'étoile des mages qui nous conduit. — Nous avons monté ainsi pendant près de trois heures, tous trois comme effrayés du noir obscur qui nous entourait, et n'osant pas parler. Enfin, à une certaine distance de nous, à travers la vapeur, j'ai aperçu un point de feu, et ce retour inattendu d'un lieu habité m'a rendu les idées de la vie. C'était la chaumière des charbonniers de la montagne. Nous étions, à notre insu, depuis plus d'une heure, au milieu d'une immense forêt, et nous étions près d'arriver à la première station, c'est-à-dire à la grotte des Chèvres. Cette grotte n'est qu'une petite cahutte pour servir de refuge aux voyageurs. Formée de quatre pans de murailles en ruine, elle est sans porte, et couverte par un mauvais toit de chaume à jours de tous côtés. A peine arrivés là, les guides qui avaient jusqu'à ce moment gardé le

silence, sans doute pour ne pas nous décourager, nous déclarèrent que nous ne pourrions aller plus loin avant l'approche du jour ; que, par cette obscurité, ils risquaient de se perdre, et qu'au milieu des neiges le danger était trop grand ; il fallut donc prendre son parti. Nous renvoyâmes chercher du feu auprès de nos voisins hospitaliers, et, après avoir séché nos habits, tout mouillés par les nuages de pluie que nous avions traversés, enveloppés dans nos manteaux, nous nous étendîmes bien gaîment sur les blancs lits de neige que la mauvaise toiture avait laissés se former en couches épaisses. — Jamais je n'ai si bien dormi. — Au bout de quelques heures, mes pieds, je ne sais comment, se trouvèrent, dans le feu, et cette sensation un peu chaude me réveilla tout-à-coup. Tous étaient endormis. A travers une fumée épaisse, je distinguais à peine au fond de la cabane la

tête de nos mulets, que l'on avait fait entrer pour les faire participer à notre agréable abri. Près de moi, mes deux compagnons serrés l'un contre l'autre, comme pour se réchauffer, ronflaient outre mesure; le jeune guide, à moitié endormi, veillait encore sur le brasier, et, à la lueur d'un reste de flammes qui s'élevaient de temps en temps, j'apercevais aussi contre la porte son vieux père, appuyant contre son bâton sa tête, lourde de fatigue et de sommeil. Je considérai avec une sorte d'intérêt, pendant quelques instants, cette petite scène de notre vie errante, puis, apercevant le jour qui commençait à poindre, je troublai le repos général pour demander le départ. — Nous voilà sortis de la grotte, le ciel est toujours nuageux; plus d'espérance pour découvrir cette vue, la plus belle de l'univers : du moins nous aurons monté jusqu'au haut de l'Etna. — Cependant, le brouillard qui nous

couvrait la veille nous quitte à mesure que nous montons, nous le laissons au-dessous de nous, et bientôt nous apparaît la plaine immense de neige que nous allons traverser. Nos mulets nous conduisent environ pendant trois milles, sur les langues de terre rougeâtre qui s'avancent encore sur cette mer blanche, puis nous sommes obligés de les quitter pour marcher à pied. Vingt-quatre milles maintenant pour arriver en haut : en aurons-nous la force? Nos deux guides marchent en avant, en sondant le terrain. La neige n'est pas tout-à-fait gelée, on enfonce à mi-jambes à chaque pas, et ce parquet fragile a bientôt ralenti notre première ardeur. Nous nous arrêtons un instant pour reprendre haleine, et presque derrière nous, sur notre droite, se déroule à nos yeux un effet admirable. La montagne, de ce côté, n'est pas entièrement couverte de neige, elle n'a plus ce blanc universel qui unit tout ;

la neige semble ne pas être tombé du ciel, mais avoir coulé à son tour en ruisseaux de lave sur la lave même. Le sol noir volcanique se détache fortement en larges raies, et formant de jolis dessins zébrés, il cache sa robe brillante sous mille vapeurs légères de nuances différentes, qui passent avec rapidité devant elle. Rien de plus extraordinaire en effet de décoration ; je crois être à l'Opéra, et voir à travers la gaze briller une muraille enchantée. Émerveillés de ce spectacle magique, nous avons retrouvé tout notre courage ; nous avançons avec intrépidité. La fatigue, de temps en temps, nous arrête ; mais aussi, dans nos repos, nous admirons davantage ; en marchant, le seul but est d'arriver, et l'on ne voit que devant soi. Au contraire, quand on s'arrête, on regarde en arrière, on calcule ses efforts, et rien ne vous échappe. Nous gravissons une infinité de montagnes, et quand nous arrivons

à la cime de celle que nous croyons la dernière nous en découvrons encore de nouvelles: le froid devient plus vif. Nous sommes tout-à-fait dans la zone glaciale, à une hauteur immense; les nuages ne peuvent plus nous atteindre; le ciel est dans toute sa pureté, et c'est dans un fond déjà bien lointain que nous apercevons un immense nuage noir qui couvre tout, comme si la terre n'était pas. A mesure que nous montons, la difficulté devient plus grande, la pente est plus rude, plus rapide; nous fléchissons peu à peu, et nos stations se renouvellent à tout instant: les deux guides, qui marchent lentement, toujours du même pas, mais qui ne s'arrêtent jamais, nous semblent impossibles à suivre. Nous désespérons d'atteindre à la maison des Anglais, située au pied du cône même; nous venons de l'apercevoir, et elle paraît si loin encore! — Cependant il n'y a plus que deux milles, et à

force d'exhortations mutuelles, de courage, d'enthousiasme, nous venons tomber au pied de la muraille, exténués et morts de fatigue. Sans faire aucun mouvement, je suis resté ainsi pendant près d'un quart-d'heure; je ne pouvais parler ni respirer; je ne sentais plus la vie. L'excellent vin de l Anglais, notre compagnon, vint à propos ranimer nos forces. Ne pouvant entrer dans la maison, dont la porte était enterrée sous la neige, nous fîmes notre déjeûner, appuyés contre la muraille, et par elle abrités du vent. Le déjeûner terminé, les forces rétablies, la proposition de monter au cône même, qu'un instant auparavant j'aurais rejetée bien loin, fut acceptée sans hésitation. Nous nous levâmes tous trois inopinément, et en marche pour le cratère.

Jusque-là, comme difficultés. nous ne connaissions rien, et nous étions loin de nous attendre à de nouveaux efforts aussi terribles.

Il y a quinze jours, une petite éruption ayant eu lieu à couvert de cendres tout le cône même, de manière que sur la neige il s'en est élevé une nouvelle couche de la hauteur d'un pied. Imaginez-vous donc notre travail immense pour avancer : nous enfoncions d'abord dans cette terre toute brûlante, puis nous retrouvions au-dessous l'autre parquet, devenu encore plus fragile, fondu par la chaleur. Les bâtons, ne trouvant plus de résistance, étaient devenus inutiles ; c'était avec nos mains qu'il nous fallait travailler. Quelquefois nos jambes était entièrement enterrées ; et, pour compléter la souffrance, une fumée épaisse, avec une odeur horrible de soufre, sortait du cratère et des entrailles même de la terre ou nous nous cramponnions. — J'arrivai ainsi, avec une peine inouïe, jusqu'aux deux tiers de la course ; là, mon courage s'éteignit tout-à-fait : je ne voyais, je ne distinguais plus

rien; la fumée était si forte, que je ne découvrais pas mes compagnons à cinq pas de moi. Etouffé, harassé, je me laissai enfoncer, et je tombai couché contre terre, comme pour abandonner la vie. Heureusement le guide vint à mon secours; il me releva, m'attacha à lui, et je parvins jusqu'en haut. Raimond n'était pas encore arrivé; il était perdu, comme moi, dans la fournaise. Nous l'envoyâmes chercher, et il fut peu de temps à nous rejoindre; et pour ce dernier martyre, pour ce dernier triomphe, nous ne devions pas obtenir une couronne; après la victoire, nous ne pouvions jouir de ses lauriers!.... En vain, demi-aveugles que nous étions, avons-nous cherché à distinguer l'intérieur du cratère, nous n'avons vu qu'un gouffre de fumée bien noir, et il nous a fallu partir sans avoir rempli notre but. Ce cône, que nous avions mis trois heures à monter, nous ne fûmes qu'un quart

d'heure à le descendre. Il semblait que Jupiter encore voulait se venger de l'approcher de si près. Nous roulions comme les géans, précipités avec une vitesse effrayante, et sans pouvoir nous arrêter. — Nous sommes revenus à *la casa dei Inglesi*[1], — Cette fois, les stations ne sont plus nécessaires, nous continuons notre marche.

Pour revenir, nous avons beaucoup abrégé le chemin, le désagrément d'enfoncer étant beaucoup moins pénible pour descendre que pour monter; nous avons pris en ligne droite, nous confiant pour ainsi dire à la Providence. Les guides, étant là dans leur élément, cou-

1 Elle est appelée ainsi, parce qu'elle fut bâtie par des Anglais qui habitèrent Catane pendant long-temps, et qui la firent arranger par actions. — Dans un autre temps de l'année, on monte à mulets jusque-là, ce qui rend alors l'ascension de l'Etna peu difficile; mais au mois de mars la fonte des neiges n'est pas encore effectuée, et il faut se résigner à gravir à pied. — Cette année nous sommes les premiers qui avons visité la montagne.

raient au milieu de cette plaine avec une légèreté inexplicable. Je m'imaginais voir en eux les chasseurs de chamois, ou plutôt, en apercevant à quelque distance ces hommes enveloppés dans une longue redingote à capuchon, le bâton sous le bras, et, dans le lointain, le chien courant à l'aventure sur cette surface immense, je croyais me trouver au fond de la Sibérie, au milieu des déserts glacés. Mais, ô bonheur inespéré! de même que Moïse, je devais entrevoir un instant la terre promise. Les nuages que nous avions vus long-temps autour de nous, et répandus sur tout l'horizon, s'accumulant tout-à-coup en une seule masse, se divisèrent, et nous laissèrent saluer un instant les côtes de la Sicile. Nous jetâmes un cri de joie à cet admirable spectacle. Le panorama le plus beau se déployait à nos côtés; et pendant cet effet magnifique, une longue toile noire qui couvrait

Catane, d'où sortait, de moment en moment, des lézards de feu, avec un retentissement terrible; au-dessus de nous, un ciel superbe, et la foudre à nos pieds!!!! Jamais rien ne me fit une pareille impression. Il me semblait que j'étais sorti de la nature, et je ne regrettais plus la plus belle vue de l'univers, puisqu'en compensation elle était allée se cacher sous le rideau le plus sublime et le plus imposant. Mais bientôt l'orage a fui devant nous, et nous sommes arrivés à la grotte des Chèvres. Là nous avons repris nos mulets, qui nous attendaient, et redescendant le plus vite possible, pour nous réchauffer (car nous étions transis de froid), nous avons examiné à notre aise ce que nous avions traversé, la veille, au milieu de la nuit. — Après avoir quitté la neige, l'on se trouve au milieu d'une énorme forêt que l'on appelle *Boschetto*. Elle n'est pas épaisse, et l'œil pénètre facilement

dans la profondeur. Ce sont de grands arbres immenses, aussi vieux que le monde, dispersés çà et là. C'est parmi eux que se trouve le fameux châtaignier, le plus énorme que l'on connaisse. Son tronc a 173 pieds de circonférence; mais à peine sorti de terre, il se divise en milliers de racines qui s'élancent dans les airs, et qui forment des milliers d'arbres différens. A lui seul, c'est tout une forêt; sous sa large coupole, cent cavaliers peuvent se mettre à l'abri.

En sortant du Boschetto, on se trouve au milieu d'une lave jaunâtre, à moitié couverte de mousse. Les éruptions, par leurs couleurs différentes, se distinguent facilement, et l'on juge de leur vieillesse. Enfin, nous sommes près de Nicolosi, enveloppés dans un brouillard épais, et ce n'est plus qu'un immense champ de cendres. Nous voilà au bout de la carrière; la fatigue est oubliée, et la gloire d'avoir

triomphé nous reste seule. Grâce à notre zèle, nous sommes parvenus au haut de cette montagne si célébrée par les poëtes; avec eux notre œil a plongé dans l'atelier des Cyclopes; à l'égal des géans, escaladant montagnes sur montagnes, nous avons failli toucher les cieux, et heureux comme Ulysse, qui, dans cette contrée, se joua de Polyphème, nous n'avons pas craint la tempête, et nous l'avons bravée. Quelle comparaison hyperbolique! me direz-vous. Oh! c'est que notre ascension était bien belle, pourquoi n'étiez-vous pas avec nous?

Je suis, etc.

III

Catane, lundi 21 mars.

Avant d'arriver en Sicile, l'on m'avait toujours parlé de ses habitants avec un tel enthousiasme, le Napolitain m'avait toujours été dépeint comme étant si inférieur au Sicilien, que je m'attendais, en mettant le pied dans l'île, à trouver dans les mœurs et les usages

un changement complet. Je croyais rencontrer un nouveau peuple, et sortir du royaume de Naples : quel fut mon étonnement en retrouvant ce même peuple que je venais de quitter ! Mêmes cris, mêmes disputes, même avidité ; seulement, de plus, tous ces défauts dans leurs excès. Le Sicilien mendie, semble plus misérable, mais un refus vaut mille imprécations ; il crie, il se dispute, mais il a plus d'insolence, et il ose vous menacer ; il vole, mais c'est avec plus d'audace : à Naples, c'est la simple lâcheté ; ici, c'est une lâcheté méchante, et par conséquent plus à craindre. Voilà, dans le peuple sicilien, ce qui s'appelle courage. A Palerme, j'accusais la civilisation d'avoir corrompu son véritable caractère, et je pensais qu'en m'enfonçant davantage, je trouverais cette fierté si vantée, mêlée à la franchise, à la cordialité ; mais j'ai déjà parcouru la partie la plus sauvage

du pays, et si, là, je l'ai trouvé quelquefois plus brut, je ne l'ai jamais trouvé obligeant et désintéressé. Il n'est jamais content. — L'ignorance du peuple sicilien, dans l'intérieur des terres, est extrême, et il ne sait absolument rien de ce qui se passe dans les autres pays. Par exemple, la gloire de Napoléon, qui s'est étendue par tout l'univers, et qui est venue jusqu'à secouer leur barbarie, leur est parvenue; mais après lui, ils sont retombés dans une absence totale de la vie du monde. Croiriez-vous que notre guide de l'Etna, sachant que j'étais Français, m'a demandé comment se portaient Napoléon et son épouse? — Je lui ai parlé de son vice-roi : il ne savait pas ce que c'était. — Les femmes, dans la basse classe, l'emportent aussi, surtout en corruption. C'est une brutalité dégoûtante, et dont on ne peut se faire l'idée : c'est la mère même qui force sa fille à se prostituer; et,

pour satisfaire cette dégoûtante passion, elles n'ont plus besoin d'un lieu caché; c'est dans le premier endroit public où l'occasion se présente. J'ai vu moi-même, sur la route de Trapani, une mère proposant sa fille de quinze ans à un jeune homme à cheval qui passait, et le crime s'exécutant sur la place même, devant tous les passans, le père, le frère de la fille ayant arrêté leurs voitures, et la mère étendant sa robe en éventail, comme pour le cacher. Je n'aurais jamais pu imaginer une telle ignominie. — Si nous sortons de la classe du peuple, nous trouverons une différence plus sensible. Le noble sicilien a, dans les manières, quelque chose de plus affable, de plus policé, de moins commun; sa mise est plus recherchée. Le reste de son caractère est caché sous des dehors séduisans, et il n'étale que sa fierté : il se trouve honteux d'être confondu avec ses voisins, et il ne

les fréquente presque jamais. — J'ai connu quelques-uns d'eux, et ôtez-leur une susceptibilité excessive, ils m'ont paru excellents. — Ce n'est cependant pas encore le Calabrais; et les trois peuples du même royaume ont tous les trois un caractère bien distinct. Il est un proverbe cité dans le pays : Donnez un soufflet à un Napolitain, à un Sicilien, à un Calabrais, le premier vous baise la main, le second vous le rend, le troisième vous tue. — Jamais proverbe ne m'a paru d'une plus grande vérité.

Je suis, etc.

SOLITUDE.

A douze milles de Catane, entre la ville et l'Etna, il est une solitude où croissent seulement quelques oliviers sauvages et quelques aloès. Les voyageurs qui visitent les montagnes évitent de passer à travers cette thébaïde; d'ordinaire, on prend le chemin de Nicolosi pour se rendre au sommet du volcan. Si le désert dont nous parlons a été une vallée

riante que les cendres et la lave ont dévorée, ou bien, si Dieu le frappa de stérilité dès le principe du monde, voilà ce que nous ignorons, et ce que nous n'avons pas demandé aux académies du royaume des Deux-Siciles. Il suffira au lecteur de savoir que vers l'année 1812, Murat étant roi de Naples et Napoléon empereur des Français et des rois, un solitaire habitait le quartier de la montagne dont nous parlons. Cet homme pouvait avoir de trente à trente-deux ans; quelques rides de son visage et quelques cheveux blancs parmi ses cheveux noirs attestaient le deuil de son âme. Le chagrin est un opérateur si habile! donnez-lui une tête de jeune homme à grimer selon son plaisir, et revenez dans trois mois.... Vous reculerez devant le vieillard qu'il vous présentera. Le solitaire en question n'était connu que de quelques pâtres, dont les chèvres s'égaraient du côté des rochers où était située la

grotte de *signor Paolo*. Il avait dit son nom une fois et par mégarde, les bergers l'avaient retenu religieusement. Nul d'entre eux cependant n'était entré dans la cellule de Paolo, et nul n'eût voulu se risquer à la visiter. Il devait y avoir quelque chose de surnaturel dans cet antre de granit,... les pâtres n'en doutaient point.

Et sans doute ils avaient raison. La grotte de Paolo était profonde, étroite à son entrée, et fermée par une lourde porte de chêne que lui-même avait travaillée. Une lucarne grillée donnait du jour et de l'air à ce palais souter rain, que Satan ou une fée habitait. Toutes les nuits une lumière brillait à travers les barreaux du soupirail; et on entendait un chant monotone, comme celui d'un office pour les morts. On croyait même distinguer l'harmonie de plusieurs voix. Pendant le jour, le solitaire cultivait quelques légumes dans un

petit enclos attenant à la grotte. Il vivait, disaient les pâtres, de racines et de fruits sauvages. Mais le merveilleux de la fable était un merle parleur que Paolo avait élevé. Cet oiseau ne quittait presque jamais les branches d'un vieux cerisier planté près de la porte, et chantait des syllabes inconnues. Nul n'avait pu distinguer, dans l'éloignement, le nom mystérieux que le merle répétait souvent.

Le soleil avait disparu depuis deux heures sous les eaux de la mer de Sicile; la nuit était froide, la solitude muette, et le volcan éteint. Une voix chantait dans la grotte de rocher. C'était le solitaire, il était assis devant son foyer, un loup apprivoisé dormait à côté de lui, et devant lui se trouvait une sorte de pupitre à trois pieds, qui supportait un gros livre écrit en latin, A la fin de chaque psaume il éteignait une des sept lampes de terre qui brûlait dans une niche de la muraille. Cet

homme cependant n'accomplissait point, par ces pratiques pieuses, un vœu expiatoire. Il y avait de la sérénité sur son front et un accent solennel dans sa voix, qui prouvaient une âme exempte de remords. Il était triste, le solitaire, mais de cette tristesse résignée qui est une preuve d'alliance avec Dieu. Ainsi il lui arrivait quelquefois de sourire, en même temps que de grosses larmes tombaient sur son livre; et souvent après le *miserere* ou le *de profundis*, il se prenait d'une joie céleste à chanter l'*exaudiat*.

Peut-être commençait-il ce glorieux cantique, quand un jour, le soir dont nous parlons, on frappa à sa porte, pour la première fois depuis son séjour dans la montagne, c'est-à-dire depuis plusieurs années.

Le loup familier s'éveilla, et dressa ses oreilles pointues. Paolo le prit par son collier de fer, et l'attacha à sa chaîne dans le fond

de la grotte, puis il prit une des lampes de la madone, et s'approcha de la porte. On frappa à coup redoublés. — Qui êtes-vous? demanda le solitaire. — Deux malheureux voyageurs,... répondit une voix en ajoutant: Au nom de Dieu et de votre salut, ouvrez, nous sommes poursuivis....

La porte s'ouvrit. Deux hommes se précipitèrent dans la grotte que Paolo ferma aussitôt. L'un des deux étrangers, le plus jeune, était si exténué de fatigue qu'il alla se jeter sur un lit de feuilles mortes, dans un coin obscur de la cellule, et il demanda avec instance qu'on le laissât prendre du repos. L'autre vint s'asseoir au foyer. Paolo lui fit une ou deux questions auxquelles il répondit avec hésitation. Cet étranger ne paraissait pas avoir plus de trente-cinq ans; il était grand, d'une figure ravagée quoique belle encore. Sa mise annonçait une élégance déjà aux prises avec

la gêne; ainsi, il portait une redingote de drap fin, mais vieille et tachée; il avait une chaîne d'or au cou, mais un revers de ses bottes était déchiré, et il se servait d'un mouchoir de batiste presque en lambeaux. Son manteau, doublé de rouge au collet, paraissait avoir appartenu à un officier.

Paolo lui offrit de l'eau-de-vie qu'il apporta dans une bouteille poudreuse. L'inconnu accepta; et quand il l'eut goûtée il sourit et dit au solitaire: Elle est vieille, celle-là! — Oui, répondit l'ermite, je l'avais oubliée depuis bien des années! puis il ajouta:

— Mais vous avez donc été attaqué?... Qui donc a pu vous conseiller de visiter la montagne si tard?.... — Des guides scélérats, reprit l'étranger. Grâce à vous, nous voilà hors de danger. Demain nous retournerons d'où nous venons.

— A Catane? demanda le solitaire. — Là ou ailleurs!...

Cette réponse brusque surprit Paolo, il jeta sur l'inconnu un de ces regards scrutateurs qui vont fouiller les replis de l'âme. Cet homme conserva toute son impassibilité; en ce moment le foyer jeta une flamme vive, et le solitaire put distinguer plus aisément les traits de son hôte. Il lui fit ensuite cette question: — N'êtes-vous pas Florentin?... — Non, dit le voyageur. — Alors vous êtes Siennois, car vous avez la coupe du visage et l'accent toscan à ne pas s'y méprendre. — Je suis pourtant Milanais, reprit l'étranger en arrangeant sa cravate. — C'est faux! pensait le solitaire.

La conversation s'engagea sur la guerre, les victoires et les revers de l'empereur; elle toucha la question de la captivité du Saint-Père, elle revint sur des sujets moins graves,

et aborda un chapitre qui parut embarrasser l'inconnu. Le solitaire parlait de la société de Florence en homme qui l'avait beaucoup fréquentée, le voyageur ne put nier n'avoir pas été tout-à-fait étranger aux choses que son hôte racontait. Cependant il prétendait avoir beaucoup oublié. Des voyages, des chagrins, une existence trompée dans son avenir, tant de causes fatales l'avaient tellement dépaysé de l'Italie depuis si long-temps!... Alors, reprit Paolo, vous ne serez pas fâché de connaître certaines aventures célèbres, et que six ans de solitude n'ont pas effacées de ma mémoire. Vous ignorez peut-être, entre autres, l'histoire du comte del Corso?... — Parfaitement, répondit l'étranger. — La voici donc, mon cher hôte, reprit le solitaire.

Léopold del Corso habitait Florence, et il s'y était marié à vingt-trois ans. Sa femme l'aimait; lui l'adorait. Elle était si bonne et si

jolie, sa chère Nina! elle l'avait préféré à deux généraux Français, au premier chambellan de l'empereur, aux plus beaux partis de l'Europe. Aussi Léopold était plus fier de sa femme que Bonaparte de son aigle. Ils habitaient un palais délicieux sur le quai de l'Arno; ils avaient une villa près de Pozzo Impériale, et de grands domaines dans la principauté de Piombino. Quand le peuple de Florence les voyait passer tous deux, jeunes, brillans de présent et d'avenir, il les bénissait comme deux anges aimés de Dieu. Car ils étaient aussi prodigues envers les pauvres que fastueux dans leurs goûts et leurs habitudes.

Dans le courant de l'hiver de 1806, la santé de la comtesse del Corso dépérissait visiblement, les médecins lui ordonnèrent de cesser de nourrir un enfant qu'elle idolâtrait. On chercha la plus belle *contadina* des environs de Florence, et on lui confia le petit Ferdi-

nando, qui prospéra tous les jours davantage... Mais sa mère se mourait, un mal inconnu rongeait cette fleur de beauté et de grâces. Le comte del Corso proposa un voyage, on refusa; il fit embellir sa villa avec un luxe oriental, on ne voulut point quitter le palais et la ville. Oh! ce furent des nuits d'insomnie, des jours de fièvre et d'orages! jamais vautour ne dévora un cœur d'homme avec autant d'acharnement que l'inquiétude celui de Léopold. Elle, Nina, répondait à tant de douleur par une désespérante résignation. — Mon ami, pour quoi tant me plaindre?... Si mon heure est venue, il faut bien se préparer au départ... Et puis est-on si malheureux de quitter cette terre, ce désert aride, cette zône nébuleuse où tout est doute ou déception!....

Cet étrange langage fut un éclair livide pour le comte del Corso. Il vit que l'esprit de sa femme était empoisonné, mais son cœur?...

Léopold voulut le sonder, certain d'y trouver des trésors de vie et de salut. Or un jour qu'il était à genoux aux pieds du lit de sa femme, lui tenant les mains, et l'adjurant par son âme immortelle de lui avouer sa peine cachée; un jour qu'il s'accusait devant elle de ne l'avoir pas assez adorée peut-être, lui martyr de son amour, Nina répondit froidement que sa passion exaltée lui paraissait n'être pas en harmonie avec le calme de son âme à elle, et qu'il y aurait plus de dignité et plus de bonheur peut-être, pour l'un et pour l'autre, à s'aimer moins. Alors Léopold alla chercher son fils, et le porta dans les bras de la malade. Nina le baisa sur le front en lui disant : « Il vaudrait mieux pour vous, enfant, que votre vie s'éteignît avant de connaître un monde où vous serez peut-être incompris. »

— Madame! s'écria le comte del Corso, ou

vous êtes devenue folle, ou vous êtes dominée par l'influence d'un infâme.

Léopold disait vrai, une philosophie atroce avait gangréné l'âme la plus charmante et la plus élevée dont Dieu s'était plus à priver le ciel pour la donner à la terre.

Eh bien! mon hôte, reprit le solitaire en élevant la voix, vous qni m'écoutez ici dans ma grotte hospitalière, vous, ami de mon foyer, et qui m'avez appelé votre sauveur quand ma porte s'est ouverte, vous dont j'ignore le nom, mais dont j'honore le malheur, le croirez-vous?.... A peine la santé commença-t-elle à revenir à Nina del Corso, après des miracles de soins et de tendresse de Léopold; à peine eut-elle assez de force pour marcher, cette femme, qu'elle s'appuya sur un bras étranger, et qu'elle s'enfuit, au mépris de son enfant, de son mari, de sa pudeur et de sa damnation.

Ce sacrilége fut commis dans la nuit, dans une nuit étoilée, le rossignol du printemps chantant dans le jardin du palais, et la brise embaumée soupirant dans les tulipiers et les sycomores; toute la nature étant sereine, et l'esprit de Dieu passant sous le firmament;... afin de nous prouver, sans doute, la longanimité du Seigneur, qui sait attendre et souvent ne frappe que bien tard.

Le comte del Corso perdit son fils un mois après , et rien ne le retenant plus dans le monde , lui , il fit embaumer le corps de cet enfant , que venait de quitter une âme innocente , et n'emporta dans la solitude que ce trésor de douleur , après avoir vendu et donné tous ses biens. Il s'embarqua à Livourne , et passa en Sicile , où Dieu le conduisit vers l'Etna , et lui indiqua un désert, comme tombeau pour son fils et Thébaïde pour lui.

Maintenant , don Calibano , réponds à ton

juge. Qu'as-tu fait de la femme que tu as volée ?...

Si la montagne s'était ouverte sous les pieds de l'étranger, s'il avait vu la fournaise rouge du volcan, il n'aurait pas reculé avec plus de terreur qu'il ne le fit devant le comte del Corso, dont les deux mains armaient des pistolets ?

— Satan, reprit le comte, qu'as-tu fait de cet ange qui s'appelait Nina del Corso.

A ce nom, prononcé avec un accent terrible, un grand cri retentit dans le fond de la caverne, et à cette voix répondit le rugissement du loup enchaîné.

— Nina! (s'écria Léopold en se retournant vers le lit de feuilles desséchées) et toi, mon compagnon fidèle! (en désignant de la main le loup qui grondait) lequel de vous deux eut le cœur le plus féroce?... Nina, vous m'avez assassiné!... Toi, bête carnassière, tu t'es

adoucie sous ma main, tu es devenue ma compagne; tu as léché mes pieds, tu as compris mes larmes. Oh! l'instinct de la brute a prévalu sur l'âme humaine.

Et comme il disait ces mots, une malheureuse jeune femme, déguisée avec de pauvres vêtements d'homme, se traînait à ses genoux. Lui, la prit par la main, et la conduisit avec violence vers un tombeau dont il renversa la pierre. Un enfant y dormait depuis cinq années; beau et frais comme autrefois dans son berceau de soie aux franges d'or.

— Femme, dit le comte, quand vous couriez les grands chemins avec votre corrupteur, cet enfant agonisant étendait les bras et demandait sa mère.... Les baisers de sa mère l'auraient sauvé!... Ne le pleurez pas, femme, il est parmi les anges; il n'a point la honte de vous voir.

— Grâce ! répondit-elle, par cette sainte relique, grâce, monseigneur !...

Et comme elle frappait la terre avec son front, Léopold la releva ; car il se souvint de l'enfant prodigue et de la femme adultère.... Il vit d'ailleurs la figure pâle et touchante de celle qu'il avait aimée ; il la vit marquée de douleur, mais belle encore dans l'opprobre ; il reconnut l'accent de cette voix qui disait *Léopold* comme jamais nul autre ne l'avait dit ; il sentit deux bras faibles s'épuiser en étreintes ; ses mains furent mouillées par des larmes brûlantes, des larmes de pécheresse.... Et il s'écria : Viens donc !... Il est une miséricorde d'amitié.

Don Calibano s'était enfui, mais Dieu le suivait. Il reçut dans le flanc deux coups de stylet à un mille de la grotte du solitaire ; des bandits l'avaient attendu au passage. Le len-

demain les chiens des pâtres dévorèrent ce corps mort.

On dit que le comte et la comtesse del Corso habitent l'Espagne.

GÊNES.

GÊNES.

Une nuit étoilée, une mer calme, un paquebot magnifique. C'était le bateau à vapeur de Marseille à Naples; bâtiment tout neuf construit d'après le système américain, nageur excellent, jetant des trombes de fumée comme le Vésuve et battant la mer de ses nageoires comme une baleine. Son capitaine se nommait M. Avignon. Nous voguions dans la

direction de Gênes où nous devions aborder au lever du soleil. Étant sur le pont, le capitaine Avignon nous dit :

— Il y a ici un jeune homme qui me paraît fort extraordinaire. Vous devriez causer avec lui, messieurs.

En même temps, il nous désigna un voyageur penché sur la rampe et qui regardait attentivement le sillage du bâtiment. Nous l'abordâmes avec la question d'usage.

— Monsieur est-il malade de la mer ?

— Au contraire, Messieurs.

Et il nous quitta pour aller rêver plus loin. Nous pensâmes qu'il était misanthrope ou amoureux. Le capitaine Avignon fut plus heureux que nous. Il s'approcha de lui et la conversation s'engagea de la sorte.

— Ainsi, Monsieur, vous quittez la France sans regret ?

— Sans regret. La France ne veut pas de

moi. C'est une ingrate. D'ailleurs, je vous l'ai dit, j'aime et je suis aimé en Italie.

— Pourrait-on vous demander sans indiscrétion quelle est la ville d'Italie où vivent vos amours?

— Gênes.

— Votre adorée est à Gênes! Quant à son nom, je ne vous le demande pas....

— Pourquoi? Je vous le dirai si vous voulez.

— Volontiers, Monsieur.

— Elle se nomme Gênes. Je suis amoureux de Gênes.

— De la ville de Gênes, Monsieur?...

— De la ville tout entière, y compris les environs et la rade.

— Voilà un amour démesuré.

Le jeune homme reprit gravement:

— Point de raillerie, je vous prie. Gênes est à moi; je suis le Doge.

Or ce jeune voyageur était fou. Nous nous approchâmes, et il voulut bien continuer la conversation. Sa monomanie était donc de se croire un doge de Gênes; mais ce point une fois accordé, le fou devenait un sage, un poëte, un artiste, un philosophe, tout ce qu'il y a de plus excellent au monde.

« Ma ville, disait-il, est adossée à l'Apennin, et ses pieds sont mouillés par la Méditerranée. Gênes! il est des villes qu'il suffit de citer, comme il est des femmes qu'il suffit de nommer pour donner un grand élan à l'imagination. Gênes! ville d'Italie, cité maritime, noble, marchande, assise à un comptoir armorié et autour duquel sont appendus des drapeaux et des trophées. Les Latins la nommaient *Genua*, et on prétend que l'étymologie de ce nom vient de *Janus*. Ce qui me paraît absurde. Que pouvait avoir de commun le dieu Janus avec ma ville? Les savans avancent

souvent beaucoup de choses qu'ils ne peuvent prouver. Les trois quarts des savans sont des fats, un peu plus ennuyeux que ceux du café Tortoni et du balcon de l'Opéra, voilà tout.

» Gênes, autrefois, était libre et fière; elle avait des flottes et des arsenaux formidables, de grands capitaines, un peuple riche et heureux. Je lui rendrai ces anciens jours de gloire et de magnificence.... n'en doutez pas, Messieurs. (Ici perçait la folie.)

» Le beau temps, reprenait-il, le beau temps que celui où le sénat assemblé décidait qu'une flotte mettrait à la voile pour aller châtier le Turc, ou se railler aux vaisseaux de Charles-Quint ou de François 1er! Car ma ville de Gênes, cette grande dame italienne, se laissa courtiser par les deux monarques, vous le savez. Un roi pour amant, et puis un empereur.... eh bien! Messieurs, il en est qui choisissent plus mal. Après deux Majestés, Gênes

ne pouvait prendre qu'un doge.... car le Doge est la dignité souveraine après notre Saint Père. (Et le fou à ces mots se redressait orgueilleusement.)

» Le Doge, ou Duc, était élu par *le grand conseil*, corps politiqne composé de quatre cents gentils hommes. Quinze candidats étaient proposés, parmi lesquels six étaient choisis par un conseil secret composé de huit sénateurs. Cette liste une fois arrêtée, le conseil des quatre cents procédait à l'élection. La gestion du Doge était de deux ans; on lui adjoignait les huit sénateurs dont nous avons parlé, et ils gouvernaient avec lui. Mais je ne sais pourquoi, Messieurs, reprenait le fou, je raconte le passé. A notre arrivée à Gênes vous verrez de vos yeux ce qu'est le Doge et son gouvernement. Il y a des gens qui prétendent que ma ville est une dépendance aujourd'hui du royaume de Sardaigne. C'est une grande im-

pertinence qu'un pareil propos. Reprenons, et puisque nous parlions de mes prédécesseurs, disons encore telle chose *était*, au lieu de telle chose *est ainsi*.

» Il n'était pas permis au Doge de décacheter une lettre, de donner une audience, ou de sortir de son palais sans avoir à ses côtés deux sénateurs, tuteurs inévitables dont il se serait bien passé. Mais, par compensation, le Doge portait une superbe robe de velours ou de damas rouge, un bonnet pointu de la même étoffe et brodé de pierreries, plus une large fraise autour du cou et aux pieds des sandales de drap d'or. On l'appelait *Votre Sérénité*, ce qui est autrement magnifique que *Votre Majesté*. Votre Sérénité veut dire à lui seul : « Vous êtes si grand et si puissant que jamais un nuage n'obscurcit votre front il vous suffit de regarder le monde pour le pacifier. »

» Les deux années de la gestion du Doge révolues, le conseil suprême le remerciait par une formule admirable de dignité et de convenance : *Vostra Serenita a finito il suo tempo, Vostra Eccellenza se ne vadi a casa.*

» De nos jours ce n'est pas ainsi que les peuples remercient les rois. — Le Doge, après ces mots solennels, se plaçait sur le seuil de la porte ; là il saluait le conseil et se dépouillait de sa robe rouge pour revêtir celle de simple sénateur.

« Gênes prit part à presque toutes les expéditions entreprises pour la conquête de la Terre-Sainte. Elle conquit sur les infidèles la Corse, la Sardaigne, Chypre et Chio. Son plus grand homme de guerre a été André Doria dont le palais et le souvenir sont restés dans toute leur splendeur.

» André Doria naquit, en 1466, à Oneille, ville maritime entre Nice et Gênes. Il com-

mença sa carrière militaire dans la garde du pape Innocent VIII, en qualité d'homme d'armes, passa plus tard au service des rois de Naples, commanda cinquante lances, quitta Alphonse II pour le duc d'Urbin, et revint enfin à Gênes où il fut mis à la tête des galères au service du roi Louis XII, seigneur de toute la Ligurie. François Ier le fit amiral des mers du Levant. Doria défit l'armée navale de Charles-Quint, devant Naples, en avril 1528. Les historiens l'accusent d'avoir tourné le dos au roi de France en même temps que la fortune. Hélas! combien d'autres depuis Doria!... Quoi qu'il en soit, il commanda glorieusement les flottes impériales, et après les victoires remportées sur les Turcs dans les eaux de Patras et de Coron, il fut fait prince de Melphe et chevalier de la Toison-d'Or.

» Gênes dut à Doria son indépendance; il porta le dernier coup à la domination fran-

çaise. Il fut puissant et heureux. On dit qu'il refusa la souveraineté. Son étoile ne l'abandonna pas dans la conspiration de Fiesque. Fiesque périt dans la tempête qu'il avait soulevée, mais André Doria manqua de générosité à l'égard du frère de l'illustre conjuré. Il le fit coudre dans un sac et jeter à la mer. Ce jeune homme se nommait Ortoban de Fiesque; il avait été entraîné par son amitié fraternelle et par sa maîtresse. Doria avait alors quatre-vingt-quatre ans. Cinquante années plus tôt il aurait fait grâce. Jamais vieillard ne fut plus brutal et plus hargneux; il passait des journées entières à errer seul dans les salles immenses de son palais, rêvant de guerre sans doute. Un pilote à son service ayant une grâce à demander, Doria lui dit : « Si tu emploies plus de trois mots je te fais pendre. » Le pilote répondit : *Argent ou congé*. Cet homme

ne fut pas pendu ; mais à qui la corde revenait-elle de droit?

» Tel fut Doria. Gênes, Messieurs, eut d'autres capitaines dont je ne parlerai pas. Vous savez si elle fut vaillante à se défendre en 1684, quand il plut au roi Louis XIV de la faire bombarder. Mon prédécesseur le doge de ce temps-là fut pourtant obligé de céder ; mais ce que ne lui pardonne pas, c'est d'avoir été se montrer au château de Versailles en grand costume ducal, comme un masque majestueux au milieu des femmes musquées et des merveilleux de la Cour.

» Mais voilà l'horizon qui blanchit, et les collines de la côte génoise qui se découpent dans le fond du ciel ; ajouta le jeune doge, le pauvre aliéné. Permettez, Messieurs, que je me place à la proue du navire afin d'embrasser mon épousée dès que nous toucherons ses parages. »

Il nous quitta en effet, et debout contre la galerie de l'avant, il tendit majestueusement les bras à sa ville au moment où nous entrâmes dans le port.

Au débarquement nous nous séparâmes, lui sans doute pour se rendre avec cortège au palais ducal, et nous pèlerins, suivis de nos porte-manteaux portés par deux faquins, nous nous acheminâmes vers l'hôtellerie dite : *la croce di Malta.*

L'HOTESSE ALLEMANDE.

L'HOTESSE ALLEMANDE.

—

HISTOIRE INTIME.

—

Tout Français qui arrive à Prague, aujourd'hui, est sûr de s'entendre demander : « Monsieur vient sans doute en cette ville pour y visiter le palais du Hradschin ? » A quoi l'on répond oui ou non, selon sa fantaisie ; sauf à la police autrichienne de vérifier le fait. Un

de nos amis, interrogé par l'hôtesse de l'auberge de l'Aigle-Noir sur le but de son voyage, crut devoir garder son secret, ce qui surprit beaucoup madame Hermann, grande et belle Allemande accoutumée au bavardage des voyageurs elle arrêta sur lui avec attention les rayons de ses yeux bleus, doux et brûlans; rare et merveilleuse qualité pour des regards germaniques. Elle recommençait ses questions, cette excellente madame Hermann, lorsque notre ami crut devoir lui dire à son tour: « Vrai Dieu! Madame, faites-moi la grâce de m'apprendre la raison qui vous a déterminée à épouser M. Hermann »!

— La rougeur monta au front de la belle Allemande, et ses longues paupières blondes s'abaissèrent sur des joues aussi roses que celles d'une jeune fille des Alpes. « Pourquoi, Madame, reprit notre ami, avez-vous épousé M. Hermann? Je répète ma question.... »

— Mon Dieu, monsieur, apparemment parce qu'il me plaisait....

— Fort bien ! répliqua son interlocuteur, je ne demande pas d'autre réponse. Veuillez vous contenter de la même sur mon voyage. Je suis venu à Prague, parce que tel était mon bon plaisir.

— C'est un fat de Paris ! pensa l'hôtesse. — C'est une bonne femme ! pensa le voyageur.

Or, étant très-fatigué, il lui plut aussitôt après son souper d'aller se coucher, incident très-naturel à l'auberge. La chambre qu'on lui donna était une grande pièce tapissée d'une vieille tenture à paysages ; toute la mythologie y était brodée. Le cerf Actéon n'y manquait pas, non plus que Phaéton tombant du ciel, non plus que la blanche Galatée se promenant sur une conque marine, entourée de Naïades et de Tritons. Cette tapisserie datait

de bien loin, elle avait vu bien des générations se succéder dans la *chambre du prince ;* car c'est ainsi qu'on désignait la pièce occupée par notre ami. Il en demanda la raison à madame Hermann, qui l'avait accompagné jusque chez lui. (C'est l'usage en Bohême dans les auberges ; honni soit qui mal y pense.) Et madame Hermann de prendre un air discret, de jeter des regards rêveurs au plafond de l'appartement, de faire la précieuse et la mystérieuse, à son tour. Notre ami, très-impatient de son naturel, réitéra vivement ses questions ; il prit même les deux mains blanches de l'hôtesse qui les retira bien vite de ses mains brunes ; notre ami était né sous le soleil de Provence. — « Enfin, madame, s'écria-t-il, vous avez juré de me faire damner ce soir. Je vous déclare que j'ai bien vu des femmes en ma vie aventureuse, mais que je n'en ai jamais rencontrée une aussi... » Il

s'arrêta : et comme le front de satin de madame Hemann se colorait d'une teinte rose, il ajouta : « aussi séduisante que vous. » Ce qui surprit la jeune Allemande au point de l'empêcher de s'apercevoir que notre ami baisait sa main.

Cependant l'explication sur la chambre du prince n'arrivait pas, et nous ignorons pourquoi notre ami ne la demanda plus. L'heure étant venue d'aller régler les comptes de la maison, comme c'est la coutume, le soir, en Allemagne et en France; madame Hermann fit une révérance gracieuse et grave à la fois, et se retira. — Singulière femme! dit le voyageur, notre ami. Elle a un charme secret qu'on ne soupçonne pas au premier abord.... Quand on arrive, c'est un marbre froid, mais parlez à ce beau marbre, il s'anime par degrés et vous êtes tout étonné de lui trouver une âme aussi rayonnante que la vôtre. Est-

ce que la fable de Prométhée serait le symbole de deux flammes intellectuelles de la même essence qui se rencontrent, et dont l'une plus vive allumerait l'autre plus voilée? C'est en effet une divine statue que cette madame Hermann! »

Notre ami était sculpteur, comme Prométhée, et comme lui il avait son vautour, le chagrin. Véritable oiseau de proie acharné à nous suivre, quand une fois il nous a atteints.

Notre ami en était la preuve. Toutefois il ne nous a jamais conté ce qu'il avait au fond de l'âme, et nous ne le lui avons jamais demandé, connaissant son aversion pour les questions. Nous pensons, cependant qu'une passion non partagée était la cause secrète de sa mélancolie. Une passion non *partagée;* nous insistons sur le mot, car pour ce qui est d'un amour *contrarié* seulement, mais ressenti de part et d'autre, rien, selon nous,

de plus délicieux sous le soleil. Les marâtres, les tuteurs jaloux, les maris grognons sont des êtres créés et mis au monde pour le soin et les intérêts des amants. Tout est pour le mieux dans l'univers; sans les contraires nous péririons d'ennui; le genre humain n'aurait qu'un visage et une intelligence; alors ni vice, ni vertu sur la terre, ni bonheur, ni malheur, ni froid, ni chaud; mais une zône tiède, une pâle région des limbes, où passerait des ombres uniformes. Ah! qu'il est plus beau dans sa prodigieuse variété, le monde fait comme Dieu l'a créé, avec ses orages et ses jours sereins, ses plaines et ses montagnes, ses ronces et ses fleurs, ses femmes belles et laides, spirituelles et sottes, brûlantes d'âme ou sans cœur. Tout est multiplicité et unité à la fois, discordance et harmonie. Mais nous faisons, je crois, de la métaphysique, bien contre notre intention, assurément.

La chambre du prince ! répétait souvent notre ami, étendu dans un immense fauteuil de cuir noir et à pieds de griffons, tel que le docteur Faust l'eût envié. Je donnerais la moitié de ce que j'ai dans ma bourse pour savoir ce que cette blonde Allemande n'a jamais voulu me dire. Femme mystérieuse !.... Et moi qui en arrivant ici la croyais indiscrète et bavarde parce qu'elle me questionnait !........ La rusée ? non, la candide créature ! il y a en elle de l'ange et de l'enfant. Fine, naïve, ardente, réservée ; fuyant quant on croit la tenir, et revenant cependant sourire encore, et vous enivrer encore de son regard et de sa voix harmonique. Mais que diable veut-elle dire avec ces mots : C'est la *chambre du prince* ?.... J'ai presque peur ici, moi philosophe !

Notre ami prit un livre oublié sur la cheminée. C'était la Bible, et sur la première page était écrits les noms de Sophie Hermann.

— Sophie est un des plus doux noms de la terre, reprit notre ami. Je n'en connais qu'un qui lui soit comparable.... » et il ne dit pas ce nom.

— Elle lit donc souvent la Bible? se demanda-t-il. Je ne m'étonne plus de sa douceur et de cet air mystique qui la rend grave et sereine. Si cette femme fondait un couvent, ce serait une sainte Thérèse ; sa prière doit être bien tendre ? sa pensée du soir bien chaste !.... Je veux prendre l'habitude aussi de lire la Bible, peut-être serais-je moins triste, moins découragé....

Il vit quelques versets soulignés, entre autres ceux-ci :

— « Il guérit ceux qui sont brisés de cœur. »

— « Je veille, je suis semblable au passe-
« reau sur un toit solitaire. »

— « Mes jours sont comme l'ombre qui
« décline. »

— « Le Seigneur est mon bouclier. Mon « âme, espère...... »

Voilà, dit mon ami, un cœur aussi affligé que le mien, mais plus résigné. C'est qu'elle a la foi, cette femme! c'est un ange décidément; mais sa peine, quelle est-elle?.....

Puis il ajoutait:

« Chambre du prince? et point d'expli- « cation!.... »

Il se leva et se promena par l'appartement les bras croisés et les yeux errans çà et là. Dans un coin de la chambre était une sorte de niche à demi cachée par un pan de tapisserie. Notre ami s'en approcha, et lut ces mots gravés sur un morceau de marbre, seule relique de ce reliquaire: « *Sacrifice*, *Vœu.* » Voilà qui est parfaitement intelligible, reprit-il. Les renseignemens m'arrivent en foule sur ce que je veux savoir; ô ténèbres!

Il continua sa promenade, mais il revint

dix fois à la niche mystérieuse. A la onzième fois il se décida à examiner encore le talisman. C'était un marbre vert de la plus belle roche; il était veiné, jaspé, nuancé de mille efflorescences, plus bizarres les unes que les autres. Les deux mots sacramentels étaient gravés sur la partie supérieure de ce petit sarcophage, car on eût dit un tombeau en miniature; notre ami avait beau le tourner et le retourner dans ses mains, rien ne décélait un secret. L'impatience donnant plus de vivacité à ses mouvemens, le marbre tomba sur le parquet et s'ouvrit de lui-même. C'était un coffret que fermait un ressort caché miraculeusement, et grande fut la surprise du voyageur quand il lut ces lignes tracées au burin dans le fond de la boite: « Elle était adorée, elle aimait: j'avais des biens immenses en Moravie, un palais à Rome, deux châteaux en Styrie; un million sur la banque de Londres.

Un soir une chaise de poste nous attendait sur le quai de la Moldaw,.. nous pouvions fuir Prague et la Bohême, arriver à Trieste, nous embarquer pour l'Espagne ou l'Amérique.... *elle* aimait, elle était adorée; elle resta, je partis seul, pour jamais. »

— Point de signature, dit notre ami, mais l'énigme est devinée. Madame Hermann, vous êtes un séraphim, car je crois au paradis maintenant.

Il ferma le reliquaire et le remit dans sa niche, qu'il recouvrit avec le pan de la tapisserie. Puis il se jeta sur le *lit du prince.* Ainsi cette chambre avait été occupée par un jeune cavalier de haute naissance, de haute fortune, et dont l'âme non moins haute s'était passionnée de la beauté et de la vertu de cette femme tendre, oubliée dans une hôtellerie comme une colombe au désert. Ainsi cette chambre avait été témoin de leurs

chastes et orageuses amours.... Ainsi lui, prince de l'Empire, libre et puissant par son or, pouvait l'emporter au bout du monde où elle eût vécu son égale; ainsi elle, fidèle à son *sacrifice* sur la terre, resta à la chaîne de sa condition, et vit partir à tout jamais celui qui l'avait devinée et choisie entre toutes les femmes de la terre; et pourtant, cette belle âme résignée ne se plaignait point; les passans la croyaient heureuse; elle se nommait madame Hermann; elle *tenait* une hôtellerie; elle était la première servante d'un homme commun que la loi avait fait son mari; un voyageur, le premier venu, pouvait lui donner des ordres pour son argent, et notre ami lui-même, en arrivant à l'auberge de l'Aigle-Noir, s'était impatienté contre cette douce créature, et peut-être se serait-il oublié jusqu'à l'insolence, s'il avait eu moins de

tristesse dans le cœur, et si elle eût été moins belle, madame Hermann.

Il ne dormit pas, mais il rêva beaucoup. Et quand les premiers rayons du jour vinrent poindre dans les vitraux de la grande fenêtre, il se hâta de quitter la *chambre du prince*, après avoir baisé respectueusement le morceau de marbre vert de la niche et la sainte Bible de Sophie. Quand il fut descendu dans la salle du rez-de-chaussée, il y trouva M. Hermann qui avait un sale bonnet de coton sur la tête, un tablier de cuisine devant lui, et de grosses vilaines mains au bout des manches de sa veste. Cet homme grondait servantes et valets, et l'aube était à peine sur le toit de la maison; ce qui promettait un heureux *crescendo* de belle humeur jusqu'au soir à madame Hermann. Elle ne parut point, et notre ami en rendit grâce à Dieu, étant trop op-

pressé de souvenirs et d'émotion. Ce fut à l'hôtellier qu'il laissa son argent, ce fut à Sophie qu'il laissa la moitié de son âme.

VERSAILLES.

VERSAILLES.

UNE PREMIÈRE NUIT.

—

Versailles est plutôt un château qu'une ville. Versailles est la maison de Louis XIV. Foyer éteint, cours désertes, manoir abandonné!... le maître est absent. N'allez le chercher ni à l'armée de Flandre, ni sur les bords du Rhin, ni dans la grande salle du Louvre..,

Le maître est à l'abbaye de Saint-Denis, enfermé dans un coffre de bois de chêne, revêtu d'une couche de plomb, et le tout scellé sous un tombeau de marbre. Et encore, mon Dieu! il n'est pas sûr que vous le trouviez-là. Un jour, la république en bonnet rouge alla fouiller ce cercueil, et s'amusa à briser les os du squelette royal.

Cependant Versailles est encore debout et restera sur ses fondemens pendant bien des siècles, comme un magnifique témoignage de grandeur et de vanité humaine.

Vers l'année 1661 une grande nouvelle courut dans toutes les villes et toutes les châtellenies du royaume de France. Le roi et sa cour quittaient les résidences de Saint-Germain et de Fontainebleau, et venaient s'établir au château de Versailles: ce fut là le sujet de toutes les conversations. Bien des barons, bien des marquises, au fond de leur province,

soupirèrent de regret en songeant qu'ils manqueraient aux premières fêtes données dans la nouvelle résidence; palais miraculeux qui leur apparaissait de loin, à travers le brouillard doré des illusions, comme un château de fée dans les nuages prismatiques, au soleil couchant.

Et, en effet, le roi arrivait à Versailles avec sa suite de princes, de dames, de pages, de gardes et d'officiers. Il traversait la place d'armes, la cour de marbre, celle des princes; il montait le grand escalier et prenait possession de son magnifique appartement, dont le balcon dominait Paris et la France. Et quand la cour chamarrée d'or et d'argent se fut retirée, et que les gentilshommes de service eurent accompli leur tâche selon le cérémonial d'usage, quand il resta seul en face de son valet de chambre, il soupira, le roi Louis XIV! Il s'assit dans un fauteuil de velours, et, les bras

croisés, les jambes alongées, la tête penchée sur une épaule, il se prit à rêver. Quelles visions passaient devant lui? Voyait-il des escadrons épars dans la campagne, des drapeaux ondoyans sur un front de bataille, des forts tonnans, des navires jetant du feu et criblant de boulets leurs flancs et leurs voilures?... Voyait-il les parlemens humiliés, les grands vassaux à genoux, déposant leurs épées à ses pieds? ou bien encore, des carrousels et des bals chevaleresques? Non. Et le valet de chambre dut le savoir sans doute. La rêverie du roi était une blanche figure de femme qui passait et repassait devant lui. Or, cette femme n'était pas la reine de France. Voilà peut-être la seule tristesse de cœur qu'éprouva jamais Louis XIV, et c'en fut assez pour lui révéler la misère de cette condition humaine que tout un grand royaume cherchait à lui faire oublier.

« Mais (finit-il par se dire en lui-même) je « *la* ferai duchesse de Vaujour, et ses enfans « seront princes, généraux en chef et grands- « amiraux. »

Là dessus, il se coucha dans un lit somptueux. On ferma les rideaux de velours broché d'or, on éteignit les candelabres, on plaça deux gardes en dehors de la porte, et le jeune roi de France s'endormit.

Le sommeil des rois est le repos du monde! Tout était rentré dans le silence au château de Versailles. Quelques valets seuls erraient encore dans les immenses corridors, et par intervalle les chevaux des vedettes piaffaient au loin, dans les cours. Pas une fenêtre éclairée, pas une porte entr'ouverte. Aux clartés de la lune s'unissaient les lueurs des fanaux, et il en résultait un jour fantastique qui colorait de teintes bizarres les grandes colonnes et les frises dentelées. A l'une des fenêtres

ovales près des combles du toit, parut un moment une clarté furtive, comme une flamme phosphorique qui naît et meurt au même instant. Un jeune homme occupait cette chambre haute située au-dessus des appartemens royaux c'était un des pages de service. Qu'importe son nom puisqu'il n'a pas marqué dans l'histoire du grand règne? Le comte Henri de M.... était âgé de dix-neuf ans, et à la veille d'obtenir une compagnie. Le roi l'aimait; il était si intelligent et si dévoué à son service, ce jeune homme! il avait si bonne mine à cheval, à la chasse il était si audacienx, si intrépide devant le sanglier acharné à se défendre! Et puis, c'était un messager si prompt et si sûr! Au bal, Henri de M... ne dansait qu'avec répugnance et seulement quand il en recevait l'ordre; caprice inexplicable! car il dansait avec la grâce et la noblesse de Louis XIV. Toutes les femmes s'accordaient pour faire son

éloge, et de très-grandes dames, dit-on, auraient daigné ne pas le laisser mourir de chagrin à leurs pieds, s'il avait vonlu s'y jeter. Mais il avait de la fierté énormément, et de la tristesse plus encore.

Le soir dont nous parlons. Henri de M... ne se coucha pas. Une heure auparavant le roi l'avait chargé, pour le lendemain, d'un ordre qui lui causait un chagrin profond. C'était une lettre à porter à Saint-Germain. Henri mit sur sa table la lettre royale et la regarda fixement pendant quelques minutes; puis il tira de sa poche un autre papier écrit de sa main, et le brûla à sa bougie. Ce fut là sans doute la cause de cette clarté éphémère qui illumina un instant les vitres de sa fenêtre. En ce moment, il s'échappa de la poitrine de Henri un de ces soupirs de résignation si douloureux à contenir, et le sacrifice fut presque accompli. Il venait de brûler une

déclaration d'amour, et de l'amour le plus passionné. — Il quitta son habit chamarré de galons d'or, ses aiguillettes et son large baudrier, et le voilà se promenant en long en large dans sa nouvelle chambre de Versailles, dont il n'avait seulement pas remarqué encore l'ameublement. Un lit était placé là contre le mur du fond; Henri s'en aperçut quand il voulut prier et qu'il eut besoin de se jeter à genoux et de cacher sa tête. Lorsqu'il se releva, il reprit sa promenade, se parlant ainsi à lui-même.

Roi, je te hais; je t'ai servi pourtant avec le dévouement le plus aveugle. Je me suis acharné à mon devoir par honneur... Je ne m'en repens pas, mais j'ai trop souffert; il y a un terme à la résignation. Tu ne peux comprendre ce que j'ai dans le cœur, toi, monarque, à qui tout cède et dont les passions n'ont pas même le temps d'attendre. Le beau

mérite, vraiment, de séduire une femme, quand on porte sur la tête la couronne de France et de Navarre? Ah! débauché, homme de plaisir et de vanité, dont la main carresse et tue, prends garde, il peut se trouver sur ton chemin un vengeur qui t'arrête à la pointe de son épée. — Si je l'attendais un jour à la chasse, au coin d'un bois; si je le forçais à se battre.... Quelle folie! un duel avec Louis XIV; moi, son page! Autant vaudrait attaquer Dieu sur l'autel. — Voyez-vous d'ici toute la cour soulevée à cette nouvelle? et dans le fond du tableau là bas, voyez-vous la potence ou la roue? Amours de roi que la justice protége!.... — Faisons mieux, devenons son rival. Cette femme aime le monarque, le manteau de velours et le collier d'or; cette femme est vaniteuse comme toute maîtresse de prince; mais elle a de l'âme, dit-on, et il n'est pas possible qu'elle ne soit pas touchée

de la grandeur de mon amour ; cette passion sainte, éternelle ! Quand je lui dirai : Je vous préfèrerais à la reine et à la couronne de France ; j'aimerais mieux mon pauvre château de Bretagne avec vous, que Versailles avec Marie-Thérèse : il n'est pas possible qu'elle ne me tende la main. Puis je lui parlerai du danger de sa position.... Le roi est si léger ! Je glisserai un mot adroit sur l'humiliation de sa vie à venir.... Allons, allons, détrônons Louis XIV dans ce cœur de femme. C'est une belle œuvre ; que Dieu nous protége !

Ainsi parlait cet enfant, et il se mit à écrire de nouveau une déclaration d'amour à peu près dans les mêmes termes que celle qu'il avait brûlée une demi-heure auparavant.

Un billet doux écrit est presque un billet remis. Le premier coup de tête est de prendre la plume, le second est de glisser la lettre

dans la main aimée ; — il y a une infinité de gens qui pâlissent moins au dernier qu'au premier. D'où cela vient-il? — mystère d'amour-propre !

Henri de M..., après avoir plié et cacheté sa lettre, s'étendit sur son lit avec la majesté d'un prince qui vient de faire un coup-d'état. Il eut des rêves magnifiques. Tout Versailles était à ses pieds.... Louis XIV, honteux et humilié, était devenu lui-même un de ses courtisans. Henri portait le cordon bleu, l'habit ruisselant de pierreries, la canne à pomme de diamant, le chapeau à plumes blanches ; il était assis dans la grande galerie.... Toute la cour défilait devant lui ; grands dignitaires, duchesses, maréchaux, graves évêques et archevêques... Tous s'inclinaient. Il disait un mot gracieux à Racine, souriait à M. de Meaux, tendait la main au vicomte de Turenne... Puis le rêve changeait comme une décoration d'opéra.

C'était la chambre royale, solitude et silence; quatre bougies sur la table, un lit empanaché... Un fauteuil de velours cramoisi brodé d'or, et dans ce fauteuil une femme blonde et pâle. Le rêve continuait.... Nous ne le suivrons pas.

Or le roi de France endormi avait aussi ses visions, lui, et certes elles étaient d'une autre nature que celles de son page. Les deux songes s'étaient trompés d'appartement, assurément. Versailles désert! toute sa magnificence écroulée! une femme venait de s'enfuir.... Louis la poursuivait, haletant, muet de douleur... et quand il l'atteignit, il ne pressa dans ses bras que des vêtements de religieuse et de la cendre. La sainte venait de monter au ciel!

Ce fut alors qu'il s'éveilla et appela son valet d'une voix insensée. Le page fut mandé. Il reçut l'ordre de partir à la pointe du jour

pour Saint-Germain, de remettre la lettre et de revenir à franc-étrier.

Quand il arriva, on l'introduisit aussitôt dans la chambre de celle qu'il demandait de la part du roi. Il lui remit la dépêche. Elle l'ouvrit avec saisissement. L'enveloppe contenait un billet et de grands papiers chargés de seings et d'armoiries. Cette femme se mit à sourire comme elles font toutes quand elles pardonnent, et l'expression de ce sourire était : *il s'est trompé*. Puis elle écrivit un billet qu'elle remit au page. L'adresse était à *Louis de Bourbon*. Elle lui remit ensuite les grands papiers armoriés (lettres-patentes d'une duché-pairie), et lui dit : Vous déposerez ceci aux pieds de sa majesté.

Henri fut au moment de tomber à genoux devant cette femme et de l'adorer. Il remit dans sa poche sa propre lettre, cette brûlante

déclaration qu'il avait à la main ; il s'inclina et sortit courageusement.

Oui, mais le chagrin!... cette femme aimait *Louis de Bourbon*, c'est pourquoi vint le chagrin dans le cœur du page; et il y entra pour n'en plus sortir. Il est des âmes si saisissables au malheur! pauvres colombes que le vautour atteint toujours, quelques prudentes et pleines de précautions qu'elles soient. Il est des gens dans le monde qui vous disent: Il faut savoir vaincre son affliction. A cela il serait bien de répondre: Il faut empêcher les rosées de tomber ou la foudre d'éclater. Quand Dieu jette la fièvre dans une âme, il met au défi tous les baumes humains, connaissant lui seul le dictame salutaire. Et s'il ne lui plaît pas de guérir la pauvre âme, pourquoi, vous, hommes ou femmes du monde, venir ergoter et doctriner sur l'efficacité de tels ou tels

moyens de salut. Plaignez seulement. — Plaindre c'est consoler.

Nul ne connut le mal qui rongeait intérieurement Henri de M... Il souffrit en silence jusqu'à la fin, au milieu d'une cour trop spirituelle pour n'être pas railleuse, trop corrompue pour être indulgente. La débauchée, elle eut fait bonne justice de cet amour d'enfant, si profond et si audacieux dans son élan! comme si la passion pouvait contenir ou diriger ses pointes de feu! demandez-lui d'être chaste et austère, fort bien; il lui est possible de s'épurer elle-même, Mais alors, si elle dévore et tue, monde vain et brutal, ne raillez pas.

Un soir en rentrant d'un bal où avait dansé mademoiselle de Lavallière, Henri de M... se sentit saisi d'un frisson glacial. Il s'assit devant un crucifix d'ébène qu'il avait reçu de sa mère agonisante, puis il récita les psaumes de la pénitence, et pendant sa prière il

s'évanouit. Le lendemain on le trouva raide et froid étendu sur le parquet de sa chambre. En le dépouillant de ses habits, on vit avec surprise un large bracelet de fer rivé autour de son bras gauche. Pas un chiffre, pas un nom n'était gravé sur ce bracelet. — On conta cette mort au cercle du roi, qui plaignit sincèrement son page. Cette fin prématurée fut un moment le sujet des conversations ; les hommes dirent que cela était original, les femmes que cela était inconcevable, et le surlendemain on n'en parla plus.

Quelques jours après on annonça le gain d'une grande bataille, et il y eut des fêtes magnifiques à Versailles.

Le roi Louis XIII acheta, en 1627, la terre de Versailles au prix de vingt mille écus, et il y fit construire un petit château qui n'était qu'un rendez-vous de chasse. Bassompierre l'appelait alors le chétif château; Jules Mansard et André Le Nôtre lui donnèrent depuis un fier démenti.

Voilà quelques années que, me trouvant à Versailles avec des étrangers aussi désœuvrés et aussi curieux que je l'étais, le hasard me

fit rencontrer dans les cours du château un de mes dignes compatriotes, chevalier de Saint-Louis, ancien officier aux gardes, absolutiste déterminé, et tête poudrée à blanc bien entendu. Il venait du fond de sa province, lui; il avait fait deux cents lieues, et pourquoi?... pour toucher au trésor royal (ou, comme il l'appelait, à la surintendance des finances) quelques chétives indemnités d'émigré, et pour visiter une dernière fois à Versailles la chambre du roi. Louis XIV, Louis XV, Louis XVI n'étaient qu'un seul être aux yeux du bon chevalier. Les trois majestés n'avaient-elles pas habité le même appartement, et d'ailleurs n'est-il pas de principe que le roi en France ne meurt jamais? donc il fallait dire la chambre du roi, et surtout ne pas admettre que la cour dût longtemps encore résider aux Tuileries. Le chevalier savait de bonne part les projets de Sa Majesté au sujet

de Versailles, et il expliquait d'avance les plans d'établissemens de la famille royale dans le glorieux château : c'était plaisir de l'entendre. Il évoquait le passé avec un merveilleux enjouement, et il le mariait au présent par des combinaisons si faciles, que nous sautions à pieds joints, et sans nous en douter, sur la révolution de 89 et sur l'empire. La chaîne de légitimité étant ainsi soudée et ressoudée, la France n'avait qu'à en suivre les anneaux à perpétuité. Dieu fasse paix au bon chevalier.

Avec lui, par exemple on pouvait très-bien se passer de livret et de cicerone en visitant les appartemens royaux. Nous commençâmes notre promenade intérieure par le salon d'Hercule, dont le plafond, peint par Lemoine, représente l'apothéose du fils de Jupiter : symbole mythologique évidemment composé à la gloire de Louis-le-Grand, ajoutait le chevalier, et nous avions peu de peine à le croire. Il ne

daigna pas nous faire remarquer dans la même pièce deux tableaux de Paul Véronèse, que nous admirâmes cependant : le repas chez Simon, et Rebecca recevant les présens d'Abraham. Je conviens qu'avec la meilleure volonté du monde on aurait difficilement trouvé sur ces toiles de glorieuses allégories à Louis-le-Grand.

La salle de l'Abondance fait suite au salon d'Hercule. C'était anciennement le cabinet des médailles. De là on passe dans la salle de Vénus, dont le cortège galant s'étale si pompeusement dans le cintre du plafond. Puis on traverse successivement les salles de Diane, de Mars, de Mercure et d'Apollon, où on passerait une journée à admirer les chefs-d'œuvre de Jouvenet et de Philippe de Champagne, si on n'avait à visiter le salon de la Guerre et surtout la grande galerie. Des victoires, des génies, des lions, des couronnes, des chevaux,

des fleuves, des nymphes, des faisceaux d'armes, non, Lebrun n'a rien épargné dans cette galerie magnifique; c'est un champ de bataille où tous les dieux viennent prendre leur part de gloire; on dirait un épisode de l'Iliade. Louis XIV est partout; sa tête rayonne dans tous les groupes, et son bras n'a jamais assez de foudres pour écraser ses ennemis. On a vraiment besoin d'entrer dans la salle de la Paix pour y reprendre haleine. Heureusement on trouve sur la cheminée de cette salle un tableau de Lemoine, qui représente un jeune Louis XV tenant d'une main un gouvernail, et de l'autre présentant à l'Europe une branche d'olivier.

Quand nous arrivâmes aux appartemens appelés de *l'intérieur*, c'est-à-dire aux salles des Gardes et à l'OEil-de-Bœuf, le bon chevalier reprit de plus belle le fil de ses discours. Et Dieu sait combien de souvenirs furent évo-

qués dans cette antichambre de cour, où tant de grands seigneurs venaient attendre le lever du roi, à peu près comme les mages celui du soleil! Entre autres tableaux de l'OEil-de-Bœuf, un de mes voisins, homme judicieux sans doute, remarqua celui d'Alexandre et de Diogène. Il se permit même d'ajouter qu'il semblait que cette peinture, placée à la porte de l'appartement de Louis XIV, était une haute leçon donnée aux puissans. Et en effet, comment se fait-il que Diogène vienne dire à Alexandre, dans la salle même de l'OEil-de-Bœuf: *ôte toi de mon soleil*? Le lecteur cherchera dans ce rapprochement le sens allégorique qu'il lui plaira d'y trouver.

Parmi toutes les merveilles de Versailles, c'est à la chapelle que je suis tenté de donner la préférence. Son architecture extérieure n'est-elle pas empreinte de grâce et de grandeur?... Dans un port de mer il est toujours

un navire plus majestueux que les autres, et il me semble que le beau bâtiment dont nous parlons ressort ainsi du milieu de ceux qui l'environnent. — Il faudrait que vous eussiez bien peu de foi ou bien peu d'espérance au cœur, pour ne pas vous sentir saisi d'un mouvement religieux en entrant dans cette église royale. On peut juger surtout de l'ensemble des belles proportions de l'édifice, en se plaçant à la tribune du roi. L'œil plonge dans le vaisseau et s'élève à la voûte avec la même admiration. Les peintures à fresque sont de Jouvenet, Coypel, Lafosse et Boullongne; l'architecture est de Mansard, mais la majesté du lieu est de Louis XIV, car c'est là vraiment qu'il a empreint le cachet de sa grandeur. — Un beau jour de Pâques, une messe solennelle, Bossuet dans la chaire, et toute la cour de France sur les banquettes de velours, telle est la fête que se crée tout-à-coup l'ima-

gination quand on ouvre les deux battans des grandes portes dorées de la chapelle de Louis *quatorzième.*

Nous ne descendrons ni dans le parc, ni dans l'orangerie, ni sur les pièces d'eau ; nous ne visiterons pas même ces deux Trianons si frais par leurs ombrages et par leurs souvenirs, voulant laisser au lecteur le plaisir d'aller s'y promener solitairement, comme on aime à marcher dans un des plus beaux jardins du globe. Nous lui dirons même, pour sa tranquillité, qu'il ne rencontrera dans aucune allée notre bon chevalier, dont les os et la glorieuse épée reposent sous un tombeau de pierre dans le cimetière d'un village maritime du bas Languedoc.

FIN.

CHARMES, IMP. DE L. BUFFET.

